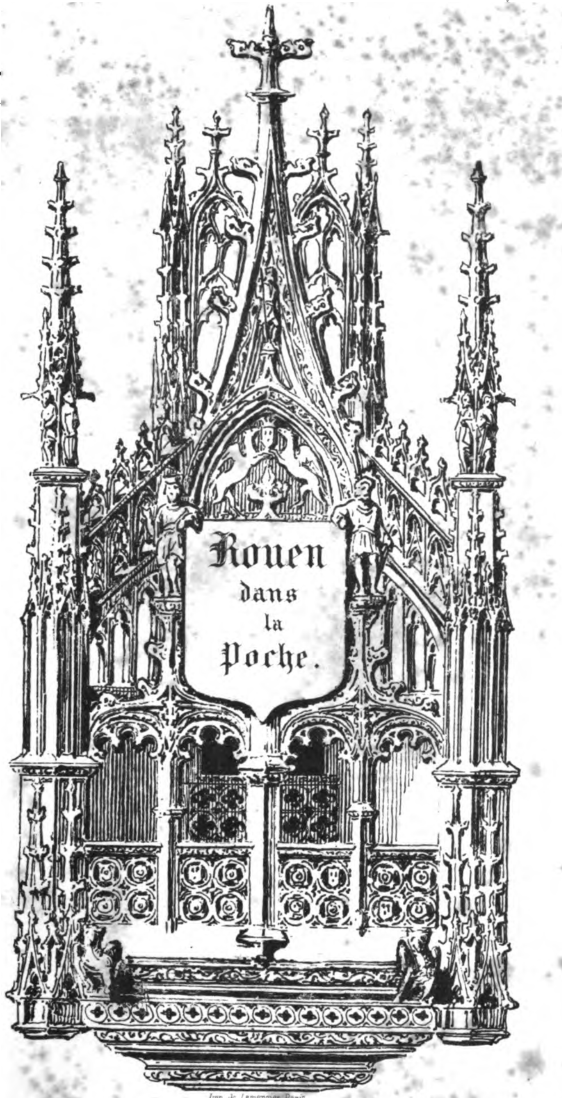


A. LE BRUMENT
N° 55, Quai Napoléon



A. LE BRUMENT
N°. 55, Quai Napoléon,
A ROUEN.

ROUEN

SON HISTOIRE, SES MONUMENTS,

SES ENVIRONS,

GUIDE NÉCESSAIRE AUX VOYAGEURS

Pour bien connaître cette Capitale de la Normandie

ET LES LOCALITÉS VOISINES LES PLUS INTÉRESSANTES;

Par TH. LICQUET.

Sixième Édition,

Revue et annotée par Ed. FRÈRE,

Ornée de Gravures, d'un Plan de Rouen et d'une Carte de la Seine-Inférieure.



ROUEN,

A. LE BRUMENT, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE,

55, quai Napoléon.

1857.

TABLE

des Vues contenues dans cet Album.

1 Plan de Rouen.
2 Pont suspendu.
3 Cathédrale, Grand Portail.
4 — Portail de la Calende.
5 — Intérieur.
6 — Escalier de la Bibliothèque.
7 — Tombeau des Cardinaux d'Amboise.
8 Saint-Maclou.
9 — Escalier de l'Orgue,
10 Saint-Ouen, Grand Portail.
11 — Portail méridional.
12 — Vue prise du jardin.
13 — Intérieur.
14 Fontaine de la Croix-de-Pierre.
15 Palais de Justice.
16 — Salle des Pas-Perdus.
17 La Grosse-Horloge.
18 Place de la Pucelle-d'Orléans.
19 Hôtel du Bourgtheroulde.
20 Saint-Éloi (Temple protestant).
21 Saint-Vincent.
22 Vue prise du quai de la Grande-Chaussée.
23 Statue de Pierre Corneille.
24 Place de la Haute-Vieille-Tour.
25 Vue prise de la côte Sainte-Catherine.
26 Notre-Dame-de-Bonsecours, près Rouen.
27 Saint-Georges-de-Boscherville.
28 Ruines de l'Abbaye de Jumiéges.

AVIS AU LECTEUR.

En modifiant le *Guide de Rouen* de Th. Licquet, dont six éditions antérieures constatent le succès et le mérite, en abrégeant quelques-uns des chapitres de cet itinéraire, nous n'avons envisagé que la commodité du voyageur, qui, souvent pressé dans sa course, n'a que vingt-quatre heures à rester dans nos murs, et se sentirait effrayé d'avoir à lire plus de 400 pages pour obtenir d'utiles renseignements pendant une si courte station. A présent, donc, où plus que jamais, le temps, *cette monnaie dont la vie est faite*, est reconnu chose si précieuse, où chacun se montre si pressé d'arriver, où les Chemins de Fer, ces voies si rapides, quasi-aériennes, sont venus rem-

placer nos bonnes grandes routes, donner une activité nouvelle aux affaires, et accroître les jouissances du touriste, nous pensons qu'il faut, à l'impatient voyageur, l'aide d'un Cicérone indigène, concis surtout, pour visiter convenablement et promptement tout ce que l'ancienne capitale de la Normandie renferme de curieux et d'utile. Et pour Rouen plus que pour bien d'autres villes, ce Cicérone est de première nécessité. Rouen, la ville du commerce et de l'industrie, la ville aux rues étroites et tortueuses, aux vieilles maisons, aux larges boulevards, aux vastes faubourgs, la ville historique aux nombreux et splendides monuments, est si singulièrement resserrée par les verdoyantes collines qui la ceignent, que ses curiosités artistiques, que ses édifices semblent ignorés et perdus, si ce n'est toutefois quelques églises, qui, pour me servir de l'expression d'un habile et spirituel critique, relèvent la tête au-dessus des maisons entassées, comme pour respirer à l'aise.

Le plan de Rouen sous les yeux, nous tirons une ligne du nord au sud (c'est-à-dire

du Pont Suspendu à la place Beauvoisine), et, divisant ainsi la ville en deux parties presque égales, est et ouest, nous ferons de l'exploration de ces parties deux promenades bien distinctes ; le faubourg Saint-Sever, par sa position sur l'autre rive de la Seine, par son étendue et son importance commerciale, sera l'objet d'une troisième promenade. Prenant la Cathédrale pour centre, nous aurons soin d'énumérer ce que chaque quartier possède de remarquable, et, autant que possible, de ne rien oublier sur notre route.

L'itinéraire des promenades servira ainsi d'introduction à ce volume, auquel nous conserverons toutefois la classification méthodique adoptée par l'auteur.

Nous inspirant des dispositions premières de ce petit livre, nous y joignons aujourd'hui, comme complément indispensable, la description sommaire, il est vrai, de nombreuses localités environnantes qui, par leur attrait pittoresque ou historique, sont l'objet de fréquentes excursions.

Présenter ainsi, en peu de pages, sous les

auspices de Th. Licquet, enlevé si jeune encore aux lettres, à l'histoire et à l'archéologie,[1] les annales de Rouen, la description de ses antiques monuments et de ses environs; indiquer à l'étranger instruit et observateur tout ce qui est digne de fixer son attention, devenir, en un mot, son *Vade Mecum*, son *Hand-Book* indispensable, tel a été le but que nous nous sommes proposé, et que nous serions heureux d'avoir atteint.

Ed. F.

---

[1] Th. Licquet, né à Caudebec-en-Caux, le 19 juin 1787, est mort à Rouen, le 1er novembre 1832.

ITINÉRAIRE

de la première promenade à l'est.

(Le lecteur est prié de recourir aux pages indiquées pour avoir la description des lieux signalés à son attention.)

Deuxième promenade, à l'ouest.

Rouen.

PRÉCIS HISTORIQUE.

César ne parle point de Rouen dans ses Commentaires; Pomponius Mela n'en dit rien dans sa Géographie; aucun écrivain antérieur à Ptolémée n'en fait mention. Cette observation seule démontrerait l'absurdité des nombreuses étymologies assignées au nom de *Rothomagus*, dont nous avons fait Rouen. Les moins invraisemblables sont celles qu'on a tirées de la langue primitive du pays; mais, sous ce rapport même, on ne peut que se livrer à des conjectures plus ou moins hasardées, puisqu'en faisant venir Rothomagus de deux mots celtiques, les uns ont trouvé que ce nom voulait dire *grande ville*, d'autres, *ville au bord d'un fleuve*, d'autres encore, *ville où s'acquittent les impôts*.

Ptolémée nous donne donc le point de départ pour l'histoire de Rouen. De son temps, c'est-à-

dire dans la première moitié du second siècle, Rouen portait le nom de Rothomagus; c'était la capitale du pays des Vélocasses.

Si Rouen, ville gauloise, nous est très-peu connue, Rouen, ville romaine, nous l'est davantage. Son existence n'est plus douteuse; son importance même est démontrée. Toutes les présomptions se réunissent pour faire penser que les Romains ont élevé les premières fortifications extérieures autour de la ville. Des restes de murailles, évidemment construites par ce peuple, ont été découvertes en 1789 dans les caves d'une maison, rue des Carmes, élevée sur le bord du fossé primitif. Ces constructions se prolongeaient à l'ouest, jusque sous les bâtiments de l'église Saint-Lo, et il est infiniment probable qu'elles se réunissaient, vers l'est, à d'autres débris d'architecture romaine trouvés en creusant les fondations d'une autre maison, à l'entrée de la rue de la Chaîne.

Voici la *première enceinte* de Rouen sous les Romains, et tracée par eux. Au midi : la Seine, dont les eaux, à cette époque, arrivaient jusque vers la ligne occupée aujourd'hui par la rue des Bonnetiers, la place de la Calende, celle de Notre-Dame dans sa partie méridionale, et ainsi de suite, jusqu'à l'extrémité de la rue aux Ours;

au nord, le fossé qui existait sur toute la longueur des rues de l'Aumône et des Fossés-Louis VIII, c'est-à-dire depuis la rivière de Robec, à l'est, jusqu'à la rue de la Poterne, à l'ouest. De ce dernier point, tirez une ligne vers le sud, en passant par le Marché-Neuf, la rue Massacre et la rue des Vergetiers, jusqu'à la rue aux Ours, vous aurez la limite occidentale. Celle de l'orient est naturellement tracée par le cours de Robec. La ville conserva cette enceinte jusqu'au xe siècle, époque de l'établissement de Rollon dans cette portion de la Neustrie à laquelle les Normands donnèrent leur nom.

J'ai dit que Rouen était une ville importante sous les Romains, et cette vérité est démontrée par le fait. Elle ne figure pas, il est vrai, dans la notice des dignités de l'Empire, comme siége d'un magistrat supérieur, mais on l'y trouve néanmoins comme ville de garnison; et c'était là que résidait le *præfectus militum Ursariensium*, à peu près comme nous dirions en français : le colonel du régiment des Ursariens.

Les annales ecclésiastiques déposent encore de l'importance de Rouen à cette époque. Nous voyons, en effet, dès les premiers temps du christianisme, les apôtres arriver dans les Gaules, se diriger sur Rouen, et y fixer leur séjour comme

dans un lieu principal d'où la parole sacrée pouvait se répandre plus facilement dans le pays d'alentour.

Puisque saint Nicaise ne vint point à Rouen, il faut considérer saint Mellon comme son plus ancien évêque. L'érection, ou la consécration d'une première chapelle à Rouen, sous l'invocation de la Vierge, voilà le seul fait matériel important que présente la vie de ce prélat.

Rien de bien remarquable à Rouen, sous les successeurs de saint Mellon, jusqu'à saint Victrice. Mais ici commence une ère nouvelle pour notre ville. Sa population s'accroît, sa réputation s'étend, les temples du vrai Dieu s'y multiplient, saint Victrice travaille lui-même à leur construction : « il roule des pierres de ses propres mains; il en porte sur ses épaules. »

Notre ville poursuit paisiblement sa carrière pendant près d'un siècle, jusqu'à saint Godard exclusivement. Nous touchons à une grande transition historique.

Depuis long-temps, la puissance romaine luttait dans les Gaules contre les Francs. Clovis fait la conquête des provinces situées entre la Somme, la Seine et l'Aisne; la monarchie commence, et voici Rouen ville française.

A saint Godard, qui mourut en 529, succéda

Flavius, dans la même année. On rapporte à son pontificat, et on attribue à ses démarches la première fondation, par Clotaire 1er, vers 540, de l'abbaye de Saint-Pierre, aujourd'hui Saint-Ouen.

Après Flavius vient Prétextat, dont le nom seul rappelle celui de deux femmes trop célèbres, Frédégonde et Brunehaut. Cette dernière avait été envoyée en exil à Rouen par Chilpéric, roi de Soissons. Mérovée, fils de Chilpéric, aimait Brunehaut et en était aimé. Il vient à Rouen, épouse sa maîtresse; Prétextat bénit leur union. Chilpéric arrive; les deux amants se réfugient dans l'église de Saint-Martin-sur-Renelle, bâtie en bois sur les murs de la ville. C'est à Grégoire de Tours que nous devons ce renseignement: il est précieux, en ce qu'il pose la limite de Rouen, à cette époque, du côté du nord-ouest.

Frédégonde ne pardonna point à Prétextat; elle le fit assassiner, pendant la messe, dans la Cathédrale.

L'épiscopat de Mélance et de Hidulfe, successeurs de Prétextat, n'offre rien de remarquable. Celui de saint Romain l'est beaucoup plus, mais par la destruction des temples païens et le fameux miracle de la *Gargouille*, qui donna naissance au privilége non moins fameux qu'avait le chapitre de délivrer tous les ans un prisonnier.

1.

On pense assez généralement, néanmoins, que saint Romain construisit une des églises qui se sont succédé sur l'emplacement actuel de la Cathédrale. Mais on s'est trompé quand on a dit que cet évêque avait extirpé le paganisme de Rouen et de la province. Saint Ouen, qui vint après saint Romain, trouva le peuple grossier, superstitieux, idolâtre, par suite de la négligence de quelques évêques ses prédécesseurs. Les habitants des campagnes étaient bruts, cruels et voleurs ; la morale et les sciences n'étaient cultivées que dans les classes supérieures de la société. Je trouve même dans la préface de la *Vie de saint Éloi* par saint Ouen, qu'on lisait à Rouen, au VII[e] siècle, des auteurs dont il ne reste rien aujourd'hui.

Saint Ouen fonda ou enrichit beaucoup d'établissements religieux, à Rouen et dans les environs. C'est sous lui que nous apercevons, pour la première fois, dans nos murs, un monument à saint Nicaise. C'est sous lui que nous voyons s'élever les maisons célèbres de Fontenelle (depuis Saint-Wandrille), de Jumiéges et de Sainte-Austreberte.

A saint Ouen succéda Ansbert, en 683 ; à cette époque, les arts mécaniques étaient sans doute peu avancés à Rouen, puisque le nouvel évêque,

voulant élever un riche mausolée à son prédécesseur, fit venir des ouvriers de diverses provinces.

Selon le moine Aigrad, une grande famine eut lieu à Rouen, et dans les environs, sous le pontificat d'Ansbert, qui fit servir les trésors de l'église au soulagement des pauvres.

L'histoire de Rouen se perd ici dans une grande obscurité; nos matériaux se réduisent, pour ainsi dire, à la nomenclature de nos évêques, jusqu'à l'époque où les hommes du Nord se montrent dans nos contrées. Depuis l'année 841, qu'ils parurent pour la première fois à l'embouchure de la Seine, jusqu'en 912, époque du traité de Saint-Clair-sur-Epte, Rouen et ses environs n'offrent plus qu'un théâtre de carnage, d'incendie et de ruine. Les étrangers dévorant le pays; la campagne déserte; la population massacrée; les villes à moitié détruites; partout la discorde, la haine, l'avarice, la rapacité; tous les excès réunis : tel est le tableau de la contrée à cette époque. Enfin Rollon est créé duc de Normandie; le fier norwégien devient le bienfaiteur du pays dont il avait été le plus terrible fléau. La population reparaît dans les campagnes; une police active est établie; le brigandage est réprimé; plus de pillards sur

les routes, plus de voleurs dans les villes. Rouen se relève de ses ruines; ses monuments se réparent; son enceinte s'agrandit, son influence politique va devenir immense.

Cette *seconde enceinte* est due à Rollon, premier duc, et à son fils, Guillaume-Longue-Épée. Ils resserrèrent les eaux de la Seine dans un lit plus étroit. Plusieurs églises, telles que Saint-Martin-de-la-Roquette, Saint-Clément, Saint-Étienne et Saint-Éloi, qui jusque-là s'étaient trouvées dans de petites îles, furent réunies à la terre ferme. Cette portion de terrain, conquise sur le fleuve, reçut le nom de *Terres-Neuves*. Les limites de la ville restèrent les mêmes au nord, à l'est et à l'ouest.

Sous les premiers ducs suivants, la ville s'étendit à l'occident jusqu'au Vieux-Marché. La porte Cauchoise fut construite vers le commencement du XIe siècle, c'est-à-dire sous Richard II.

La *quatrième enceinte* s'effectua sous les derniers ducs. La ville s'étendit au nord jusqu'à la hauteur de la rue Pincedos; à l'orient jusqu'à la rue de la Chèvre. Ces deux rues occupent l'emplacement des fossés creusés à cette époque.

Très peu de temps après, Philippe-Auguste, qui venait d'enlever Rouen et toute la Normandie à Jean-sans-Terre, fit bâtir le Vieux-Château,

qui se trouva compris dans l'intérieur de la ville, au milieu du XIII[e] siècle, sous saint Louis, à qui nous devons la *cinquième enceinte.* Rouen s'agrandit alors de la majeure partie du terrain occupé aujourd'hui par les paroisses de Saint-Patrice, de Saint-Nicaise, de Saint-Vivien et de Saint-Maclou. Les portes Martainville, Saint-Hilaire et Bouvreuil furent construites.

Un *sixième accroissement* eut lieu vers le milieu du XIV[e] siècle. Le couvent des Jacobins, qui fait maintenant partie de la Préfecture, fut enfermé dans l'intérieur de la ville, aussi bien que l'église de Saint-Pierre-le-Portier, ce qui obligea de reculer la porte Cauchoise. A l'Orient, la ville s'agrandit du quartier de la Maréquerie.

D'épaisses murailles, des fossés profonds, des châteaux redoutables, beaucoup de tourelles, de bastions et de casemates, des portes fortifiées, faisaient de Rouen, avant la révolution, une place de guerre des plus importantes. Parmi tous les siéges qu'elle eut à soutenir, à différentes époques, et sans parler des assauts que lui livrèrent les Normands, il faut remarquer le siége de 949, par Othon, empereur d'Allemagne, Louis IV, roi de France, et Arnould, comte de Flandres ; celui de 1204, par Philippe-Auguste ; celui de 1418, par Henri V, roi d'Angle-

terre, celui de 1449, à la suite duquel Charles VII reprit la ville aux Anglais; enfin, celui de 1591, par Henri IV. Dans tous ces siéges, et plusieurs autres moins considérables que je n'ai pas mentionnés, les habitants de Rouen firent toujours preuve d'une grande valeur, et quelquefois d'une résignation sans exemple.

Toutes les fortifications de la ville ont disparu depuis la révolution; moins toutefois une tour fort élevée fesant partie du château bâti par Philippe-Auguste, et aujourd'hui enclavée dans l'établissement des dames Ursulines, rue Morand. L'antique physionomie de Rouen ne se trouve plus qu'à l'intérieur, dans ses monuments religieux, et dans quelques maisons que la faulx du temps ou la main des hommes paraissent avoir oubliées.

Avant 1790, on comptait à Rouen trente-sept églises paroissiales, et à peu près autant de communautés religieuses des deux sexes. Nous n'avons plus, aujourd'hui, que six églises paroissiales et huit succursales, auxquelles il faut ajouter une église destinée aux protestants, et une synagogue aux juifs.

Rouen est situé sur un terrain en pente douce et sur la rive droite de la Seine, qui le borne au midi; le faubourg Saint-Sever, qui, à lui seul,

par sa population et son importance commerciale, pourrait former une deuxième ville, s'étend sur la rive gauche. La position géographique de Rouen est aux 49° 26' 27" de latitude nord, et 1° 14' 16" de longitude, au méridien de Paris. Le soleil se lève et se couche plus tard, pour Rouen, que pour Paris, d'environ cinq minutes. La largeur de la ville, sans les faubourgs, est d'un kilomètre trois cents mètres, de l'extrémité sud de la rue Grand-Pont à l'extrémité nord de la rue Beauvoisine. Sa longueur est d'environ deux kilomètres cinq cents mètres, d'une extrémité à l'autre des places Cauchoise et Saint-Hilaire. Le tour de la ville, y compris le port, n'excède pas cinq kilomètres, c'est-à-dire une lieue et un quart.

Rouen, par son commerce intérieur et extérieur, est l'une des villes les plus considérables de l'Empire; les nombreux établissements industriels qu'elle renferme lui ont fait donner le surnom de Manchester de la France [1]. Rouen est le siége d'un archevêché, dont l'église métropo-

---

[1] Les principales fonderies, filatures, fabriques d'indiennes et blanchisseries, sont situées dans le faubourg Saint-Sever, dans la vallée de Saint-Hilaire, à Darnétal (petite ville à 4 kilomètres de Rouen), et

litaine a pour suffragants les évêchés de Bayeux, d'Évreux, de Séez et de Coutances. C'est le chef-lieu du département de la Seine-Inférieure, de la deuxième division militaire et de la troisième conservation forestière.

Il y a, en outre, à Rouen, une cour impériale, un tribunal de première instance, six tribunaux de paix; une chambre et un tribunal de commerce; un conseil de prud'hommes pour la conciliation des différends qui s'élèvent, soit entre des fabricants et des ouvriers, soit entre des chefs d'ateliers et des compagnons ou apprentis; une direction et une recette générale des contributions; une direction de l'enregistrement et des domaines; une direction des douanes et des contributions indirectes; un hôtel des monnaies; une succursale de la banque de France, une caisse d'épargnes; quatre grands hospices, dont deux destinés au traitement des aliénés; deux prisons principales; deux salles de spectacle; un cirque;

---

dans les vallées de Bapaume, de Déville, de Maromme, du Houlme, de Malaunay, etc.

Parmi toutes les étoffes qui sortent de nos fabriques, il faut distinguer la *Rouennerie* : c'est le nom général que l'on donne à ces toiles de coton rayées ou à carreaux qui servent à l'habillement des femmes.

trente-sept fontaines ; trois musées et une bibliothèque publique ; un jardin botanique ; trois casernes ; de vastes abattoirs ; deux établissements pour l'éclairage par le gaz ; plusieurs Sociétés savantes, industrielles et religieuses, un grand et un petit séminaire, plusieurs couvents, un lycée, une école normale d'instituteurs primaires, des cours publics de chimie, de physique, de botanique, d'histoire naturelle et de dessin, vingt pensionnats particuliers, quatre salles d'asile, trois crèches pour l'enfance, et un grand nombre d'écoles d'instruction primaire pour les enfants des deux sexes.

Enfin il existe en cette ville trente-trois barrières, trois halles, huit marchés, vingt-une places, à peu près dix-sept mille maisons, et plus de quatre cent quatre-vingts rues, traversées journellement, et dans toutes les directions, par une population d'environ cent mille individus.

MONUMENTS RELIGIEUX.

ÉGLISES PAROISSIALES.

Cathédrale.

Tous les historiens sont d'accord pour attribuer à saint Mellon l'érection, ou du moins la consécration de la première chapelle chrétienne de Rouen. Ils se réunissent encore pour placer cette chapelle sur une portion du terrain occupé aujourd'hui par l'Église cathédrale. Désigner l'emplacement lui-même serait impossible sans doute; mais il faut nécessairement l'aller chercher dans la partie la plus septentrionale de l'édifice. La tour de Saint-Romain, dont la base est probablement le reste de l'une des églises qui se sont succédé en cet endroit, et qui présente assurément la partie la plus ancienne de tout l'édifice, fournirait seule la preuve de ce que j'avance. On n'en doutera plus si l'on réfléchit que les eaux de la Seine, au temps de saint Mellon (260-311), et sept siècles encore après, arrivaient jusqu'à la place connue aujourd'hui sous le nom de *la Calende*, c'est-à-

ROUEN.



Rouen, A. Le Brument, 55 Quai Napoléon.

Cathédrale *(Grand Portail)*.

dire presque au pied de la Cathédrale actuelle, dans sa partie méridionale.

Pillée en 841, la Cathédrale, selon toute apparence, ne fut point détruite alors; ou bien, il faudrait supposer, ce qu'il n'est guère possible de croire, qu'elle aurait été réédifiée dans l'intervalle jusqu'en 912, époque du baptême de Rollon dans cette église. Exposés à des ravages continuels de la part des pirates, les habitants fuyaient dans toutes les directions, et ne pensaient point à bâtir des temples; et, puisque Rollon reçut le baptême dans la Cathédrale, en 912, puisqu'il fit à cette église de magnifiques présents aussitôt après la cérémonie, c'est que l'édifice avait été dépouillé et non point renversé.

Vers la fin du xe siècle, Richard Ier fit agrandir la Cathédrale.

L'archevêque Robert, son fils, continua les travaux.

En 1055, Guillaume-le-Bâtard place Maurille sur le siége archiépiscopal de Rouen. Maurille achève la Cathédrale, élève la pyramide en pierre qui portait son nom, et fait la dédicace du temple, en 1063, en présence de Guillaume, et des évêques de Bayeux, d'Avranches, de Lisieux, d'Évreux, de Séez et de Coutances.

En 1200, l'église métropolitaine est détruite

par le feu. Jean-sans-Terre, duc de Normandie et roi d'Angleterre, assigne des fonds pour la reconstruction de l'édifice.

C'est donc de cette époque que date la Cathédrale actuelle.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet immense édifice, tel que nous le voyons aujourd'hui, est l'ouvrage de plusieurs siècles, à partir du XIIIe jusqu'au XVIe inclusivement, en exceptant toujours la base de la tour Saint-Romain, qui offre des traces d'une antiquité plus reculée.

La longueur de la Cathédrale, en dedans, depuis le grand portail jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge, est de 136 mètres (à peu près quatre cent cinquante pieds anglais); cette chapelle a 29 mèt. 30 c.; le chœur 36 m. 70 c., la nef, 70 m. La largeur totale de l'édifice, d'un mur à l'autre, est de 32 m. 30 c., savoir : la nef, 9 m.; épaisseur de chaque pilier, 2 m. 60 c.; chaque collatéral, 4 m. 66 c.; chapelles, 4 m. 40 c. La hauteur de la nef est de 28 m.; celle des collatéraux, de 14 m. La croisée, ou transept, a 54 m. 65 c. de longueur, sur 8 m. 65 c. de largeur. Au centre est la lanterne, élevée de 53 m. 33 c. sous clé de voûte, et soutenue par quatre gros piliers portant chacun 12 m. 66 c. de circonférence, et formés de trente-et-une colonnes

ROUEN.



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

Cathédrale (*Intérieur*).

groupées en faisceaux. Au-dessus des arcades de la nef et du chœur règne une galerie fort étroite. L'édifice reçoit le jour par cent trente fenêtres. Il a été reblanchi, en 1778, par des ouvriers italiens.

Parmi tous les vitraux de la Cathédrale, il en est plusieurs qui méritent particulièrement de fixer l'attention. J'indiquerai ici leur place, d'après l'ouvrage de E.-H. Langlois, sur la *Peinture sur verre*, et celui de M. Gilbert, sur la Cathédrale.

Aile gauche, en montant, en face de la quatrième arcade de la nef : panneaux supérieurs occupés par plusieurs sujets relatifs à la vie de saint Jean-Baptiste, de saint Nicolas, etc. On y remarque des corroyeurs ou mégissiers, et, près d'une espèce de galerie soutenue par des arcades, un tailleur de pierre et un sculpteur façonnant le chapiteau d'une colonne. Un peu plus haut, on voit une église soutenue par des arcs-boutants, à la construction de laquelle travaillent des maçons. Près de là est une femme à genoux, élevant de ses deux mains un tableau chargé du plan d'une verrière ou fenêtre gothique.

Même aile, en montant, en face de la quatrième arcade de la nef : fenêtre occupée par des sujets relatifs à la vie de saint Sever.

2.

Aile gauche du chœur, en face de la quatrième arcade : fenêtre entièrement occupée par la vie de saint Julien l'Hospitalier.

Même aile, entre la chapelle latérale semi-circulaire et la chapelle de la Vierge : deux fenêtres représentant la vie de Joseph, fils de Jacob. On y lit encore, quoique difficilement, le nom du peintre verrier. Il est inscrit sur un phylactère, de la manière suivante :

CLEMENS VITREARIUS CARNOTENSIS M...

De l'autre côté du chœur, entre la chapelle de la Vierge et la chapelle latérale semi-circulaire : deux fenêtres, l'une représentant la Passion, l'autre offrant la vie d'un saint. Il est presque toujours peint nu de la tête à la ceinture, et à cheval.

Chapelle semi-circulaire du croisillon méridional, dans l'amortissement d'une fenêtre : le martyre de saint Laurent.

Tous ces vitraux sont de la fin du XIIIe siècle. Le plus curieux est celui qui représente la vie de saint Julien l'Hospitalier.

La Cathédrale renferme, en outre, plusieurs belles vitres du temps de la renaissance. Il faut distinguer, entre toutes, celles qui représentent la vie de saint Romain, dans la chapelle de

cet évêque, et celles qui décorent la chapelle de Saint-Étienne. On voit, dans cette dernière, saint Thomas touchant la blessure de Jésus-Christ; le Christ prêchant dans le désert; le Christ apparaissant à la Madeleine; la pêche miraculeuse, etc.

L'édifice est encore éclairé par trois grandes roses; deux aux extrémités de la croisée, et une au-dessus de l'orgue. La rose du nord est plus belle que celle du midi; la rose de l'ouest l'emporte sur les deux autres. Au centre de cette dernière est placé le Père Éternel, environné d'une multitude d'anges qui tiennent divers instruments de musique. Autour du grand arc ogive qui encadre la rose, sont distribuées dix figures d'anges, tenant chacune un instrument de la Passion.

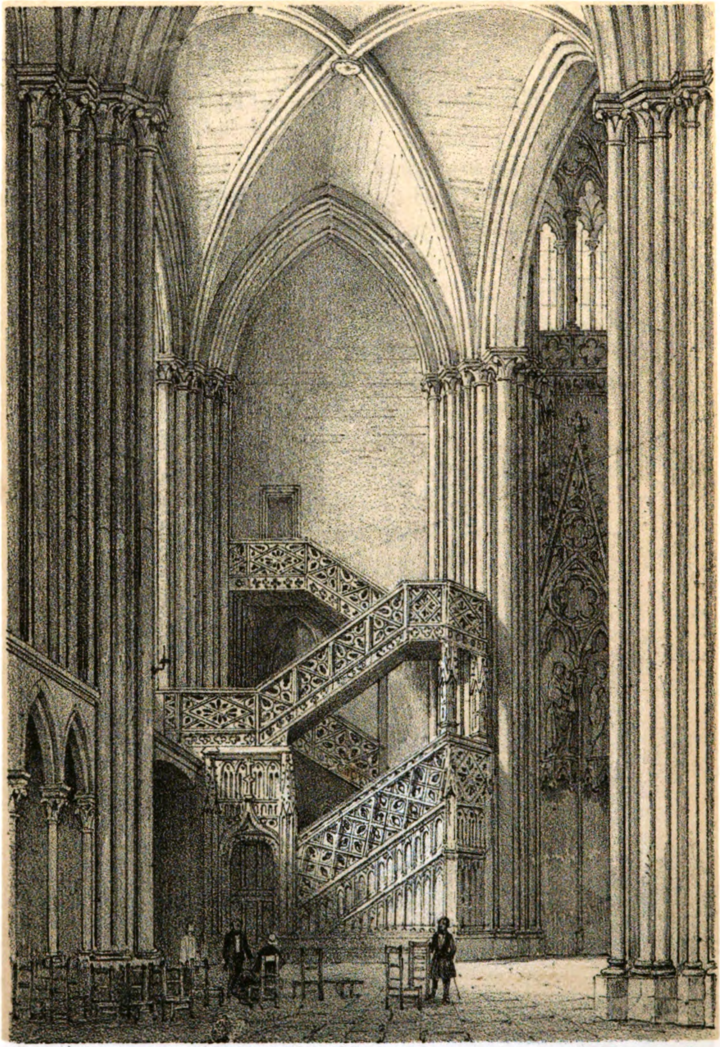
L'orgue actuel de la Cathédrale est un grand seize-pieds, suspendu en porte à faux, au-dessous de la rose occidentale. Il fut fabriqué, en 1760, par le célèbre Lefèvre, facteur d'orgues de Rouen.

Le chœur est entouré de quatorze colonnes. Avant 1430, sa partie supérieure ne recevait le jour que par un petit nombre de fenêtres étroites. Depuis cette époque, elle est éclairée par les quinze grandes croisées que l'on voit aujourd'hui. En 1467, sous le cardinal d'Estouteville, le chapitre fit faire les stalles en bois, dont les consoles

sont décorées de sculptures extrêmement curieuses.

Un jubé en pierre, d'un style en harmonie avec le reste de l'édifice, ornait autrefois l'entrée du chœur : il a été remplacé, en 1777, par la construction moderne que l'on voit aujourd'hui. Ce jubé, malgré sa beauté, forme une malheureuse disparate avec l'ensemble de l'église. La tribune qui règne dans la partie supérieure est surmontée d'un Christ en plomb doré, exécuté par Clodion. Dans les entre-colonnes sont deux autels en marbre; l'un et l'autre ornés d'une statue en marbre blanc. La statue à droite est celle de la Vierge, ouvrage très estimé de Lecomte. Cet autel a retenu le nom du *Vœu*, depuis 1637, à cause d'une procession générale qui se fit, à cette époque, pour obtenir la cessation de la peste. A la rentrée dans l'église, la procession s'arrêta devant cet autel, où *Messieurs de l'hôtel commun* déposèrent une lampe d'argent, du poids de quarante marcs. La statue à gauche est celle de sainte Cécile, patronne des musiciens. Cette sculpture est due au ciseau de Clodion, auteur du Christ. Le coffre de chaque autel est orné de jolis bas-reliefs, représentant, à droite, Jésus-Christ mis au tombeau ; à gauche, la mort de sainte Cécile.

ROUEN



Rouen, A. Le Brument, 55 Quai Napoléon — Imp. Lemercier, Paris

Cathédrale *(Escalier de la Bibliothèque)*

L'existence réelle d'une Bibliothèque, à la Cathédrale, remonte à l'année 1424. Les chanoines firent construire, à cet effet, sur le cellier du chapitre, le grand bâtiment que l'on voit encore aujourd'hui. Il est long d'environ 33 mètres, sur 8 m. de large. On y montait par ce joli escalier gothique, construit dans la seconde moitié du xve siècle par le cardinal Guillaume d'Estouteville, et placé dans l'encoignure du croisillon septentrional. Cette bibliothèque, pillée et ruinée par les calvinistes, en 1562, fut rétablie depuis par l'archevêque François de Harlay.

Une grande partie des livres et manuscrits qui composaient, avant la révolution, la Bibliothèque de la Cathédrale, se retrouvent aujourd'hui dans la Bibliothèque publique, à l'Hôtel de Ville.

Vingt-cinq chapelles règnent dans le pourtour de la Cathédrale. La plus spacieuse et la première à droite en entrant, est celle de Saint-Étienne, autrefois la paroisse de Saint-Étienne-la-Grande-Église, supprimée en 1791.

A l'extrémité de ce collatéral de la nef, en remontant, est la chapelle du *petit Saint-Romain*, où se trouve le tombeau de Rollon, premier duc. Le prince avait d'abord été inhumé dans le sanctuaire près du grand autel, qui se trouvait, à cette époque, vers le haut de la nef

actuelle. L'autel ayant été reporté plus loin, la dépouille de Rollon fut déposée dans l'enfoncement cintré où elle repose aujourd'hui.

Au-dessus de l'arcade, sur une table de marbre noir, on lit une inscription dont nous donnons la traduction :

« Ici est placé Rollon, premier Duc, fondateur, père de la Normandie, dont il fut d'abord l'effroi, le fléau, puis le restaurateur. Baptisé par Francon, archevêque de Rouen, l'an 912, il mourut l'an 917 [1]. Ses restes avaient été inhumés dans l'ancien sanctuaire, où se trouve aujourd'hui le haut de la nef. L'autel ayant été reporté ailleurs, la dépouille du prince a été déposée en ce lieu par le bienheureux Maurille, archevêque de Rouen, l'an 1063. »

Dans le collatéral opposé, précisément en regard de la chapelle que nous quittons, est celle de *Sainte-Anne*. Là sont les restes de Guillaume-Longue-Épée, fils et successeur de Rollon, assassiné dans une île de la Somme, par ordre d'Arnould, comte de Flandre. Comme celle du duc son père, sa tombe occupe une arcade en-

---

[1] C'est une erreur : Rollon ne mourut qu'en 931 ou 932 ; il avait abdiqué en 927, en faveur de son fils Guillaume-Longue-Épée.

foncée, au-dessus de laquelle a été tracée une inscription, que nous traduisons ainsi :

« Ici est placé Guillaume-Longue-Épée, fils de Rollon, Duc de Normandie, tué par trahison l'an 944. Ses restes avaient d'abord été inhumés dans l'ancien sanctuaire, où se trouve aujourd'hui le haut de la nef. L'autel ayant été reporté ailleurs, la dépouille du prince a été déposée en ce lieu par le bienheureux Maurille, l'an 1063. »

Autrefois on admirait, dans le sanctuaire de la Cathédrale, quatre illustres sépultures : celle de Richard-Cœur-de-Lion, mort en 1199; — celle de Henri-le-Jeune, son frère, mort en 1183; — celle de Guillaume, fils de Geoffroy Plantagenet, oncle des précédents, mort en 1164;— enfin, celle de Jean, duc de Bedford, régent de France sous Henri V, roi d'Angleterre, mort en 1435. Au milieu du chœur on voyait celle du roi Charles V, mort en 1380.

En 1562, les calvinistes mutilèrent ces tombeaux. En 1736, faisant reconstruire un nouveau maître-autel et exhausser le chœur, le chapitre de la Cathédrale, moins éclairé sans doute que le clergé actuel, les fit entièrement disparaître, au grand regret des antiquaires.

Depuis cette époque, on croyait ces précieux monuments à jamais perdus.

Le 31 juillet 1838, des fouilles habilement dirigées par M. Deville ont amené subitement une découverte archéologique de la plus haute importance. On a trouvé, sous le pavé du sanctuaire, au côté gauche de l'autel, non loin du lieu où est placée l'inscription de Richard-Cœur-de-Lion, à deux pieds de profondeur, la statue qui décorait son tombeau et la boîte qui contient le cœur de ce duc de Normandie.

La statue qui a été déterrée est d'une très belle conservation; elle est longue de 2 m. 17 cent. Richard-Cœur-de-Lion y est représenté étendu sur son tombeau, ayant les pieds appuyés sur un lion couché. Cette statue, en pierre de liais de la plus belle qualité, a été déposée provisoirement dans la chapelle du Christ, (à gauche du chœur), et le cœur dans une armoire de la sacristie.

On doit espérer que le tombeau de Richard-Cœur-de-Lion sera rétabli dans la chapelle de la Vierge, à côté de celui des deux d'Amboise, en face de ceux des deux de Brézé, tombeaux que M. Ubaudi a réparés d'une manière si heureuse; c'est là la véritable place de ces précieuses reliques

Entrons dans la chapelle de la Vierge, et admirons les trésors qu'elle renferme.

Dans la seconde travée, à gauche en entrant,

est un tombeau en pierre, sans inscription, sans statue. C'est celui de Pierre de Brézé, comte de Maulevrier, grand sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie. Il fut tué à la bataille de Montlhéry, le 16 juillet 1465. Ce monument est remarquable par ses gracieuses proportions, par l'élégance et la délicatesse de son architecture. Il se compose de deux pilastres de style arabesque, soutenant une arcade à plein cintre, qui surmonte un fronton en entrelacs; le tout travaillé à jour et décoré de toutes parts des lettres initiales P B, en caractères gothiques. La niche du tombeau a environ 1 m. 65 c. de large sur 1 m. 35 c. de profondeur. Sa hauteur est de 2 m. 10 c. jusqu'à la clé de la voûte; celle-ci est décorée d'un écu portant les armes du mort. Les mêmes armes ornent les trois panneaux de la base du tombeau. La hauteur du mausolée, jusqu'au dernier cordon d'en haut, est de 5 m. 65 c. Les clochetons, ou pointes des deux pilastres, s'élèvent encore de 95 c. au-dessus; ce qui porte la hauteur totale du monument à 6 m. 60 c.

Le nom de Pierre de Brézé est cité avec honneur dans nos annales, à l'époque de la conquête de la Normandie. Ce fut lui qui reçut à composition le château d'Harcourt, Gisors, le Château-Gaillard. Ce fut lui qui entra le premier à Rouen,

lorsque cette ville ouvrit ses portes à Charles VII. La statue de Pierre de Brézé et celle de Jeanne du Bec-Crespin, sa femme, se voyaient autrefois sur le tombeau. On ignore à quelle époque elles ont été enlevées.

Tout à côté de ce monument est celui de Louis de Brézé, petit-fils du précédent, mort au mois de juillet 1531. La fameuse Diane de Poitiers lui fit élever ce mausolée. Le corps du tombeau est chargé de quatre colonnes de marbre noir, dont les chapiteaux et les bases sont en albâtre. Au milieu de ces colonnes est un cercueil, sur lequel gît la statue en marbre blanc du grand-sénéchal. Le mort est étendu sur le dos; ses traits sont effrayants; on voit qu'il vient d'expirer. Le corps est entièrement nu, la main gauche placée sur la poitrine. Le cénotaphe est de marbre noir. La perfection de cette sculpture l'a fait attribuer au célèbre Jean Goujon. Derrière cette statue, on en voyait autrefois une autre du même personnage, représenté en habit de comte, avec le collier de Saint-Michel, et une couronne sur la tête. On ne retrouve aujourd'hui que la trace des scellements qui la fixaient sur le tombeau. Aux deux extrémités de la figure gisante, sont deux statues de femme, en albâtre. Du côté de la tête, c'est Diane de Poitiers agenouillée, les bras croisés,

et en habit de veuve; aux pieds, c'est la Vierge tenant l'enfant Jésus. Telle était, du moins, l'opinion générale dès le temps de Pommeraye[1], qui parle de tableaux, de figures, de cierges, de chapelets suspendus autour de cette image *de la Reine du Ciel*. Dans le fond, au milieu, existaient deux inscriptions, l'une en prose, l'autre en vers. Toutes deux ont été enlevées pendant la révolution, mais on les a replacées successivement, la première il y a une trentaine d'années, la dernière en 1838. Les voici toutes les deux :

Loys de Breszé, en son vivant cheualier de l'ordre, premier Chambellan du Roy, grand Seneschal, Lieutenant-général et Gouverneur pour le dict Sieur, en ses pays et duché de Normendie, Capitaine de cent Gentilz hommes de la maison du dict sieur et de cent hommes d'armes de ses ordonnances, Capitaine de Rouen et de Caeu, Comte de Mauléurier, Baron de Mauny et du Bec-Crespin, Seigneur Chastellain de Nogent-le-Roy, Ennet, Bréval et Monchauvet. Après avoir vescu par le cours de la nature en ce monde en vertu, jusques à l'âge de LXXII ans, la mort l'a faict mettre en ce tombeau pour retourner viure perpétuellement. Lequel décéda le dymence XXIIIe jour de juillet de mil V^cc trente ung. 1531.

---

[1] Histoire de la Cathédrale de Rouen, 1686, in-4°.

Dedens le corps que ce blanc marbre serre,
Jadis le ciel pour embellir la terre
Transmyst le choys des illustres espritz,
Lequel au corps feist tant d'honer aquerre,
Qu'en temps de paix et furieuse guerre,
Soubz quatre Roys il emporta le prix.
Le souuerain pour son partage a pris
Ceste noble ame, et la terre a repris
Le corps ja vieu; mais quand à sa gloire ample,
Pour ce qu'elle est de vertu décorée:
Aux bons Françoys est ici demourée,
Pour leur seruir de memorable exemple.

Une troisième inscription se trouve dans le fond, à l'angle supérieur du côté gauche.

Hoc Lodoice tibi posuit Brezæe sepulchrum,
Pictonis amisso mœsta Diana viro.
Indivula tibi quondam et fidissima conjux,
Ut fuit in thalamo, sic erit in tumulo. [1]

De malins esprits ont remarqué que la duchesse de Valentinois disait vrai, et qu'elle fut *aussi* fidèle dans un cas que dans l'autre.

---

[1] « O Louis de Brézé, Diane de Poitiers, désolée de la perte de son époux, t'a élevé ce monument. Elle fut ta compagne inséparable, ton épouse très fidèle dans le lit conjugal; elle te le sera également dans le tombeau. »

Au-dessus de l'entablement, est la statue équestre, en marbre blanc, du sénéchal. Des deux côtés de l'arcade où est cette statue, se voient quatre cariatides couronnées de fleurs, et représentant, les deux à droite, la Prudence et la Gloire; les deux à gauche, la Victoire et la Foi. Sur la frise du premier ordre ou étage du mausolée, au-dessous de quelques figures portant des festons, on lit cette devise : *Tant grate chevre que mal giste.* Le couronnement est un attique formant une niche dans laquelle on voit une statue en albâtre. Elle tient une épée, et représente la Force selon les uns, la Justice et la Prudence selon les autres.

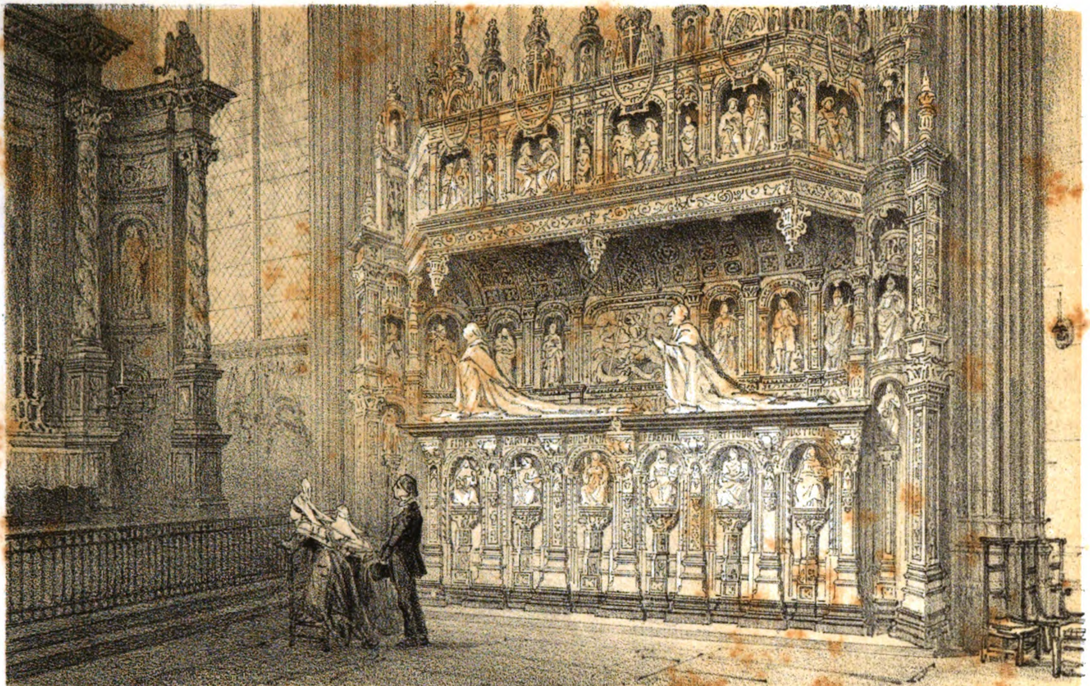
Dans la frise au-dessus de la figure, est cette inscription : *In virtute tabernaculum ejus.* La corniche se termine par deux chèvres portant les armoiries du sénéchal. Toutes les frises sont en albâtre, tandis que les architraves et les corniches sont de marbre noir. Ce mausolée, l'une des productions les plus remarquables de l'art, sous François I, est attribué par les uns à Jean Cousin, par quelques autres à un artiste non moins célèbre, à Jean Goujon.

Plus brillant peut-être, mais moins pur sous le rapport du style, le tombeau des cardinaux d'Amboise orne le côté droit de la chapelle; il

est placé dans l'épaisseur de la muraille. Après sept années d'un travail sans interruption, il fut complètement achevé en 1525, sous l'archevêque d'Amboise, deuxième du nom : nous disons l'archevêque, parce qu'à cette époque le prélat n'était pas encore revêtu de la pourpre romaine. Les corps de ces deux cardinaux ne reposent point dans le mausolée; ils étaient au pied, sous une tombe de marbre noir, dans un caveau qui n'avait que la largeur nécessaire pour contenir les deux coffres de plomb, posés sur quatre barreaux de fer. La sépulture a été violée pendant la révolution, et les coffres enlevés. A la partie inférieure du monument, dans les niches séparées par des pilastres, sont de charmantes petites statues, au nombre de six, représentant la Foi, la Charité, la Prudence, la Force, la Justice et la Tempérance.

Toutes ces statues sont en marbre blanc. Sur le tombeau, de marbre noir, paraissent les deux cardinaux George d'Amboise, oncle et neveu. Ils sont à genoux sur des coussins; la tête est nue; les mains sont jointes. L'expression de la prière et de la piété est parfaite dans les deux personnages, surtout dans la figure de George d'Amboise I. A leurs pieds, et sur le devant du cénotaphe, on lit sur une seule ligne, l'inscrip-

ROUEN.



Rouen, A. Le Brument Quai Napoléon 55.

Cathédrale (Tombeau des Cardinaux d'Amboise)

tion suivante, qui ne concerne que le cardinal-ministre :

Pastor eram cleri, popvli pater, avrea sese
Lilia Svbdebant, qvercus [1] et ipsa michi.

Mortvvs en iaceo, morte extingvvntvr honores;
At virtvs, morte nescia, morte viret.

Sur le fond du monument est un bas-relief représentant le patron des deux prélats (saint George) terrassant un dragon. Sur les côtés sont réparties huit autres figures, parmi lesquelles on reconnaît la sainte Vierge, plusieurs saints, et notamment saint Romain, archevêque de Rouen dans la première moitié du VIIe siècle. Une voussure décorée de sculptures aussi remarquables par le bon goût que par la richesse des ornements, soutient un attique, où l'on voit les douze apôtres, deux à deux, dans des niches élégantes séparées par des pilastres.

Les trois mausolées que je viens de décrire ne se recommandent pas seulement par le luxe et l'éclat dont ils brillent et par les souvenirs qu'ils retracent; ils ont un attrait de plus, en ce qu'ils peuvent servir à l'histoire de l'art. Le premier

[1] C'est-à-dire que le pape Jules II était de la maison de *Rovere* (*Quercus*).

indique le style vulgairement appelé gothique; le troisième l'époque où le style appelé gothique allait faire place aux gracieuses productions de la renaissance; le deuxième est un des plus purs spécimen de la renaissance.

Au pied du tombeau des cardinaux d'Amboise, et dans leur ancien caveau, est inhumé le cardinal Cambacérès, décédé à Rouen, le 25 octobre 1818.

L'autel de cette chapelle est orné d'un fort beau tableau de Philippe de Champagne, représentant l'*Adoration des Bergers*.

La Cathédrale renferme encore plusieurs tableaux remarquables; il faut distinguer, entre autres, une *Annonciation*, par Letellier, de Vernon, neveu du célèbre Poussin : elle se trouve dans la seconde chapelle du collatéral gauche, en entrant par le grand portail. A droite et à gauche du chœur, sont placées une *Samaritaine*, par Charles Tardieu, et une *Mise au Tombeau*, par Poisson.

En sortant de la chapelle de la Vierge, immédiatement à droite, est un tombeau sur lequel on n'avait fait jusqu'ici que des conjectures. On y voit, sous une arcade à plein cintre, la statue d'un évêque étendu sur le dos. Dans la partie inférieure du sépulcre, sont des bas-reliefs mu-

tilés, que l'on pourrait supposer représenter un synode. On y distingue, du moins, plusieurs personnages assis, tenant des livres à la main. Dans la partie supérieure, on remarque des anges emportant sur un drap l'âme du défunt, figurée par un corps d'enfant.

M. A. Deville, dans son ouvrage sur les *Tombeaux de la Cathédrale de Rouen*, a démontré que ce tombeau était celui de l'archevêque de Rouen Maurice, mort en 1235. Je ne dois pas laisser ignorer, quelque ridicule qu'elle puisse être, la tradition populaire qui s'attache à ce monument. Elle veut que le corps du personnage inhumé sous cette voûte soit celui d'un évêque qui, dans un moment de colère, avait tué son domestique d'un coup de cuiller à pot. Le peuple ajoute que l'évêque, repentant, ne voulut point être enterré dans l'église, mais qu'il défendit en même temps qu'on l'enterrât dehors, et que ce fut pour obéir à cette volonté ambiguë qu'on lui creusa un tombeau dans l'épaisseur du mur.

Non loin de la chapelle de la Vierge, dans le collatéral droit, en regardant l'orient, est la sacristie. Il faut s'arrêter devant sa clôture en maçonnerie et sa porte en fer : ce sont deux ouvrages très-estimés de la fin du XVe siècle. Le mur de clôture est dû aux libéralités de Philippe de la

Rose, grand-archidiacre; il fut élevé de 1480 à 1482.

Sortons maintenant de la Cathédrale, et jetons un coup d'œil sur l'extérieur de cette admirable basilique. Ici les détails sont impossibles; il faut voir le tableau en masse pour s'en faire une idée. Qui pourrait compter tant de sculptures, de chapiteaux, de galeries à jour, de bas-reliefs, d'ornemens, qui se multiplient sous toutes les formes? Les explications historiques sont à peu près les seules que l'on puisse offrir au lecteur. Ajoutons qu'elles sont les plus utiles, puisque le reste est l'affaire des yeux et du goût. Toute la partie de la façade occidentale, comprise entre les deux tours, est due à la munificence du cardinal d'Amboise I. Les travaux furent commencés le 12 juin 1509, et terminés en 1530. Les bas-reliefs qui décorent le dessus des portes, sous les trois entrées du parvis, ont été plus ou moins mutilés par les calvinistes, en 1562. Celui de droite est maintenant à peu près méconnaissable : celui du grand portail représente l'arbre de Jessé, c'est-à-dire la généalogie de la Vierge; celui de gauche est le supplice de saint Jean-Baptiste.

La tour qui termine la façade au nord, porte le nom de *Saint-Romain*. Sa base est la partie la plus ancienne de tout l'édifice; le surplus n'a été

construit que successivement et à différentes époques ; elle a été terminée en 1477, sous le cardinal d'Estouteville. La tour Saint-Romain renferme le mécanisme de l'horloge et le beffroy, composé de quatre cloches, dont la plus grosse pèse 7,500 kilogrammes. Pour monter au haut de cette tour, voulant jouir du panorama de la ville, il faut entrer par une porte en ogive, placée tout à l'entrée du bas-côté gauche de l'église; une cloche est peinte sur la porte.

La *tour de Beurre*, qui termine la façade au sud, est nommée ainsi, parce qu'elle fut construite au moyen des aumônes offertes par les fidèles qui obtinrent en échange la permission de manger du beurre pendant le carême: elle a 77 mètres d'élévation. La première pierre fut posée au mois de novembre 1485, par Robert de Croixmare, archevêque de Rouen. Les travaux durèrent près de vingt-deux ans, puisque l'édifice ne fut terminé qu'en 1507.

Le 29 septembre de l'an 1500, George d'Amboise I fit déposer, sur le bureau du chapitre, 4,000 liv. pour servir à la fonte d'une cloche, voulant, disait-il, qu'elle fût *la plus belle du royaume*. On fit marché avec le fondeur pour une cloche du poids de quarante-deux mille livres ou environ. Déjà les fourneaux étaient établis au pied de la

tour ; le moule était commencé, mais on réfléchit que la charpente de la tour n'était pas assez forte pour supporter le colosse. Le moule fut brisé, on en fit un autre qui devait donner une cloche de trente-deux mille livres, ou à peu près. L'opération eut lieu le lundi 2 août 1501, à huit heures du soir, à la suite d'une procession générale autour de l'église et de l'archevêché. La cloche avait, au bas, trente pieds de tour ; sa hauteur, y compris les anses, était de dix pieds. Elle pesait 36,000 livres. On dit que le fondeur, Jean Le Machon, de Chartres, fut si satisfait d'avoir réussi dans son entreprise, que, vingt-six jours après, il mourut de joie.

La cloche de George d'Amboise se fêla en 1786, au passage de Louis XVI à Rouen. On la mit en pièces en 1793, et elle fut convertie en canons.

Le portail *des Libraires*, à l'extrémité nord du transept, a pris son nom des libraires qui occupaient, dès 1488, des boutiques de chaque côté de la cour. Commencé en 1280, ce portail ne fut achevé qu'en 1478. C'était l'entrée ordinaire des hauts personnages, à l'exception du roi et des princes du sang, qui se rendaient à l'église par le grand portail d'occident. Le bas-relief qui surmonte la porte n'a jamais été complété : les deux

compartiments inférieurs existent seuls : ils représentent la Résurrection générale. La cour qui est devant le portail des Libraires était autrefois un cimetière. On cessa d'y enterrer parce qu'un meurtre y fut commis , et que ce lieu ne fut point purifié. Cette entrée de l'église est décorée d'un nombre infini de bas-reliefs représentant , les uns des traits de l'histoire sainte, les autres des sujets bizarres et même grotesques.

Depuis quelques années on travaille à la restauration de ce portail non moins riche que les deux autres.

Vers le mois de septembre 1481 , le chapitre fit commencer l'avant-portail qui règne sur la rue Saint-Romain. Il était couronné d'une claire-voie fort curieuse , qui fut renversée , en grande partie , le 3 février 1638, par un coup de vent.

Il faut entrer dans la cour d'*Albane* [1], si l'on veut jouir de l'aspect de la Cathédrale du côté du nord. Neuf croisées de front, surmontées de pignons terminés par des ornements divers, éclairent les chapelles du collatéral. On distingue encore, à quelques fenêtres inférieures de la tour Saint-Romain, le plein-cintre du XIe siècle,

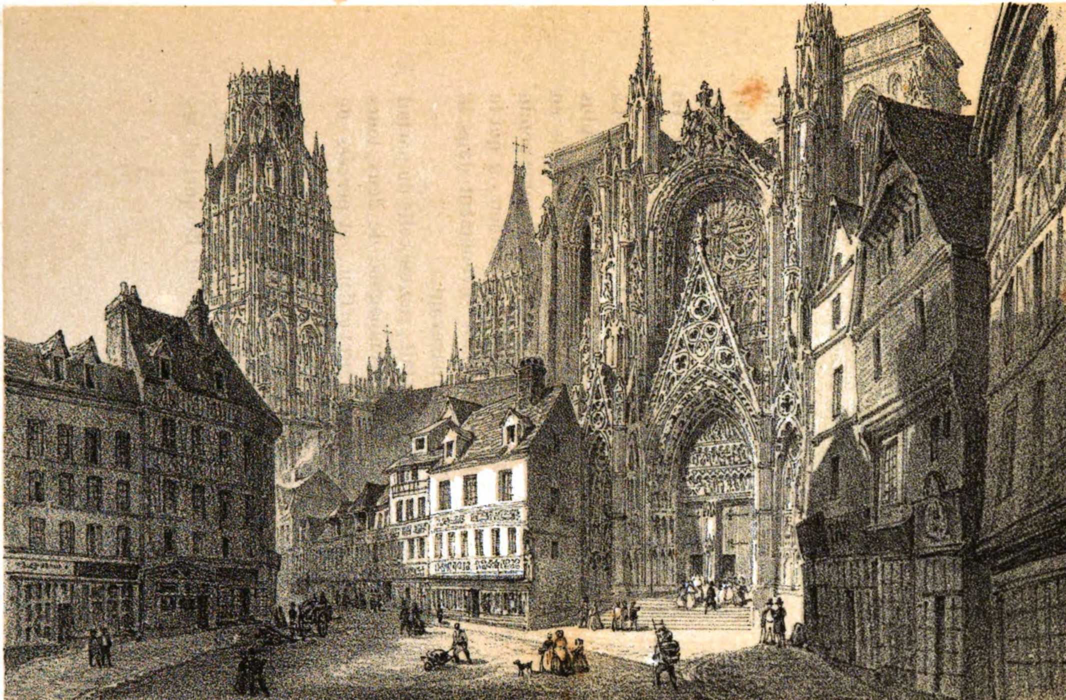
[1] Ainsi appelée du collége de même nom, fondé par Pierre de Colmieu , archevêque de Rouen et cardinal d'Albe.

d'où l'on pourrait conclure que cette partie de la tour fut épargnée dans l'incendie de l'an 1200. De cette cour on accède à l'ancien cloître de la Cathédrale qui, par son architecture, mérite l'attention particulière du touriste.

Le portail de la Calende a été construit vers la même époque que celui des Libraires, et présente à peu près la même disposition. Au-dessus de la porte, dans un arc ogive, est un grand bas-relief divisé en trois compartiments : celui d'en bas, dit M. Gilbert, représente *Joseph vendu par ses frères;* au milieu sont les *Funérailles de Jacob;* en haut, *Jésus-Christ sur la Croix.* A droite et à gauche du portail, sont de grandes statues plus ou moins mutilées, et de petits bas-reliefs en profusion. Celui qui nous montre un homme pendu serait le grand pannetier de Pharaon, à qui le fils de Jacob avait prédit l'événement dans la prison, trois jours auparavant.

La façade de ce portail, comme celle du portail des Libraires, est accompagnée de deux tours carrées d'une belle proportion, et percées de grandes fenêtres ogives à jour.

Sur la tour de pierre qui s'élève au milieu de la croisée, s'élançait naguères, à la hauteur de cent trente-deux mètres, cette belle pyramide, monument des talents de Robert Becquet et des



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

Cathédrale (*Portail de la Calende*).

libéralités du cardinal d'Amboise, deuxième du nom. Elle avait été commencée au mois de juin 1542, et terminée au mois d'août 1544. Le 15 septembre 1822, cette belle pyramide a été détruite par le feu du ciel; à sept heures du matin elle n'existait plus. Deux heures après, le toit du chœur, celui de la croisée et le tiers de celui de la nef, s'étaient également écroulés.

On ne saurait donner ici trop d'éloges au zèle de M. de Vanssay, alors préfet du département : dès le 26 septembre, le gouvernement, instruit et sollicité par cet administrateur, ordonnait à M. Alavoine [1] de se rendre à Rouen, pour remédier aux dégâts causés par l'incendie. Dans les premiers jours de 1823, les toits des collatéraux étaient réparés. Le 15 mars de la même année, toute la nef était recouverte en plomb, comme la partie qui n'avait point souffert. Le toit du chœur et les deux bras de la croisée furent eux-mêmes bientôt réparés; la restauration et l'exhaussement de la lanterne furent terminés en 1829.

De cette nouvelle plate-forme s'élancera, ma-

---

[1] M. Alavoine étant mort le 15 novembre 1834, M. Dubois fut désigné pour remplacer cet habile architecte, et achever le beau travail qu'il avait conçu. M. Barthelemy est aujourd'hui chargé de la conservation et de la restauration de la Cathédrale.

jestueuse, la nouvelle pyramide dont on aperçoit déjà treize étages en fer, de 4 mètres 50 cent. chaque, formant ensemble 58 mètres 50 cent. ou 180 pieds environ. Une première flèche en pierre fut renversée par la foudre; reconstruite deux fois en charpente, elle devint deux fois la proie des flammes; la rétablir en bois, c'eût été réunir des matériaux pour un troisième incendie. Elle sera donc exécutée en fonte de fer, et travaillée à jour. On obtiendra ainsi une homogénéité parfaite entre toutes les parties; une harmonie plus intime dans la décoration extérieure de l'édifice, surtout avec le grand portail; et la nouvelle pyramide, par sa forme aussi bien que par sa nature, bravera plus sûrement les tempêtes de l'hiver et les orages de l'été. Au sommet de la flèche sera une petite lanterne entourée d'une galerie pour servir aux observations météorologiques. Le poids total de la flèche approchera de 600,000 kilogrammes [1]. Enfin, cette magnifique pyramide montera dans les airs à une élévation de 142 mètres; c'est-à-dire qu'elle aura 13 mètres de plus que la précédente, et ne le cédera que de 4 mètres 21 centimètres à la plus haute des pyramides d'Égypte.

---

[1] Toutes les pièces de fer sont fondues à Conches, et la dépense totale peut être évaluée à 1,000,000 fr.



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

St Ouen, (*Grand Portail*).

Saint-Ouen.

L'abbaye de Saint-Ouen était la plus ancienne de Rouen et de la province de Normandie.

Fondée en 553, sous le règne de Clotaire I, et sous l'épiscopat de Flavius, seizième archevêque de Rouen, en comptant saint Nicaise, cette abbaye fleurit particulièrement sous l'illustre prélat dont elle porte aujourd'hui le nom, et qui l'enrichit de son propre patrimoine.

L'an 841, le 14 mai, les Normands descendent à Rouen ; ils brûlent l'abbaye le lendemain.

Devenu chrétien, et possesseur paisible de la Normandie, Rollon ordonne la réparation de l'abbaye; il y fait rapporter les reliques de saint Ouen, que les moines en avaient enlevées, pour les soustraire aux profanations des Normands.

Le monastère ne tarda pas à prendre le nom de Saint-Ouen, au lieu de celui de Saint-Pierre qu'il portait auparavant.

Les ducs Richard I et Richard II suivirent l'exemple de Rollon, et continuèrent la restauration de l'abbaye.

Telle était la réputation de ce monastère, que l'empereur Othon, assiégeant notre ville, où régnait alors Richard I, surnommé *Sans-Peur*,

demanda un sauf-conduit pour venir faire sa prière à Saint-Ouen.

Nicolas, fils de Richard III, et quatrième abbé sous Guillaume-le-Conquérant, fit démolir l'édifice qui avait subsisté jusqu'alors, et posa la première pierre d'une nouvelle basilique en 1046. Nicolas mourut trop tôt pour conduire son ouvrage à sa perfection : il ne fut terminé qu'en 1226, par Guillaume Balot, sixième abbé, qui en fit faire la dédicace cette même année, par Geoffroy, archevêque de Rouen, le 16 des calendes de novembre, c'est-à-dire le 17 octobre.

Rainfroid, septième abbé, fit terminer le cloître et les autres bâtiments nécessaires aux religieux; mais, en 1236, dix années seulement après l'achèvement de cette basilique, le feu détruisit en un jour l'ouvrage de quatre-vingts ans.

Grâce aux libéralités de l'impératrice Mathilde et de Henri II son fils, les religieux de Saint-Ouen parvinrent à reconstruire leur monastère; un nouvel incendie le consuma entièrement en 1248.

Enfin, le célèbre Jean ou Roussel Marcdargent, vingt-quatrième abbé, est élu en 1303. Quinze ans plus tard, en 1318, il pose la première pierre de cette magnifique église, aujourd'hui l'objet de l'admiration générale. Pendant les vingt et une

années qu'il y fit travailler, on acheva le chœur, les chapelles, les piliers qui supportent la tour, et la plus grande partie du transept. Ces constructions coûtèrent 63,036 livres 5 sous tournois, environ 2,600,000 francs de notre monnaie.

L'édifice ne fut entièrement terminé qu'au commencement du XVI[e] siècle; mais la tour l'était avant la fin du XV[e].

« Nul édifice, dit un homme d'état qui a laissé chez nous d'honorables souvenirs [1], nul édifice, peut-être, mieux que l'église Saint-Ouen, ne frappe les yeux et n'étonne la pensée de la grandeur du seul Dieu de l'univers. L'harmonie parfaite des proportions entretient cette haute pensée dont on est d'abord saisi. L'esprit s'y nourrit des impressions profondes de la grandeur, de l'immensité, de l'éternité ; et le jour mystérieux qui plonge mollement à travers les vitraux diversement coloriés, prolonge cette sorte de ravissement : il serait entier, si un seul son de l'orgue, très-doux, venait, comme une voix céleste, se perdre par intervalles entre ces voûtes. »

« Du grand portail occidental, (dit Dibdin), vous apercevez le chœur dans tout son ensemble, dans toute sa beauté. C'est un cercle, ou plutôt un

---

[1] M. le comte Beugnot, ancien préfet de la Seine-Inférieure.

ovale entouré de hauts piliers formés de colonnes réunies en faisceaux, et dégagé de toute espèce de cloison qui pourrait en masquer la vue. Il est impossible de rien imaginer, sous ce rapport, de plus aérien, de plus séduisant; le fini et la délicatesse de ces piliers est une chose vraiment étonnante. En général, c'est l'absence de tout ornement étranger qui donne à l'intérieur du monument cet air svelte, dégagé, tenant de la féerie, qui n'appartient qu'à lui, et qui produit une sensation que je n'éprouvai jamais dans aucun autre édifice de ce caractère.»

Ces derniers sentiments, exprimés par un voyageur anglais, ne sont pas exagérés, car, en entrant dans notre église de Saint-Ouen, on ne peut s'empêcher de dire : *Hic vere est domus Dei*.

Sa longueur, dans œuvre, est de 136 mètres (environ 450 pieds anglais), qui se divisent ainsi qu'il suit : la nef, 80 m.; le chœur, 34 m.; le surplus, jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge, 23 m. 55 c.; en tout, 2 m. 80 c. de plus que la Cathédrale. Sa hauteur est de 32 m. 48 c. sous clé de voûte. La largeur, en y comprenant les collatéraux, est de 26 m., savoir : 11 m. 33 c. pour la nef, et 7 m. 33 c. pour chaque collatéral. Le transept porte 42 m. 22 c. de long, sur 11 m. 03 c. de large.

ROUEN.



A. Le Brument 55 Quai Napoléon, Rouen.

St Ouen. (*Intérieur*).

L'église reçoit le jour par cent vingt-cinq fenêtres sur trois rangs, sans y comprendre les trois rosaces. Le second rang de ces fenêtres éclaire une galerie circulaire intérieure qui règne au-dessus des collatéraux, où plusieurs de ces fenêtres présentent des vitraux d'une grande beauté. Il faut surtout remarquer une sibylle, dans la deuxième travée du bas-côté, à gauche en entrant, et les dais gothiques de la verrière en face la grille du chœur, dans le collatéral du midi. Saint-Romain y est représenté se rendant maître de la Gargouille, et faisant rentrer la Seine dans son lit. Toute la vitrerie a été remaniée sous la direction de M. Desmarest, architecte, par M. Bernard, peintre sur verre, à Rouen. Contre le premier pilier de droite, en entrant par le portail occidental, est un grand bénitier de marbre. Par un effet d'optique assez curieux, on voit, en regardant au fond de ce bénétier, la voûte de l'église dans toute son étendue.

Le chœur était autrefois séparé de la nef par un jubé magnifique, don précieux de la munificence du cardinal d'Estouteville, en 1462.

Onze chapelles, y compris celle de la Vierge, environnent le chœur de l'église. La première, à gauche en remontant vers l'extrémité orientale, contient les fonts baptismaux, et est dé-

diée à saint Martial. Dans la seconde chapelle, en suivant la même direction, fut inhumé, en 1440, Alexandre de Berneval, l'un des architectes de l'église. Il est représenté à côté de son élève, sur la pierre sépulcrale qui recouvre ses restes. Voici l'inscription qu'on lit sur la tombe, en caractères gothiques.

Ci gist maistre alexandre de berneual maistre des œuvres de Machonnerie du Roy, ñtre Sire, du bailliage de Rouen, et de ceste eglise qui trespassa l'an de grace mil cccc. xl. le v jour de januier. priez dieu pour lame de luy.

Cette pierre, jadis couchée sur le sol selon l'usage du temps, et aux quatre angles de laquelle on remarque les attributs des Évangélistes, a été relevée et incrustée dans la muraille, à côté d'une autre tombe plate gravée en creux et considérée comme devant être celle d'un autre architecte de Saint-Ouen [1].

Le père Pommeraye, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, p. 197, rapporte une histoire assez singulière sur Berneval et son élève; mais, précisément parce qu'elle paraît être un conte, il est bon de la reproduire ici,

---

[1] Dans cette chapelle sont plusieurs autres pierres tombales couchées sur le sol.

afin de mettre les étrangers en garde contre les récits qu'on pourrait leur en faire. « Les deux roses de la croisée », dit le Bénédictin, « furent faites l'an 1439, l'une par Alexandre de Berneval, maître maçon, et l'autre par son serviteur ou apprenti, qui fit la sienne avec tant d'industrie et de bonheur, qu'elle eut l'approbation de tout le monde, et même fut jugée plus belle que celle où son maître avait travaillé. Celui-ci, au lieu de dissimuler, et de souffrir patiemment les louanges que l'on donnait à ce savant apprenti, ou plutôt d'en être bien aise et d'y prendre part, étant certain que c'est une gloire et non pas un déshonneur à un maître de former un disciple plus habile que lui, celui-ci, dis-je, se laissa tellement transporter à l'envie, et ensuite à la colère, qu'il tua l'autre, et mérita, par cette action si lâche et si noire, de finir misérablement sa vie par les mains d'un bourreau. Les religieux de Saint-Ouen, touchés de compassion envers ce malheureux artisan, obtinrent son corps de la justice; et, pour reconnaissance des bons services qu'il leur avait rendus dans la construction de leur église, nonobstant sa fin tragique, ne laissèrent pas de l'inhumer dans la chapelle de Sainte-Agnès» (aujourd'hui Sainte-Cécile).

La statue de sainte Cécile, de grandeur naturelle, est placée entre deux colonnes d'ordre corinthien. Les autres chapelles, excepté celle de la Vierge, n'ont rien de bien remarquable.

Les voyageurs anglais trouveront un souvenir dans cette dernière. C'est là que fut inhumé le jeune fils de Talbot, dont voici l'épitaphe :

Cy gist noble homme, Jean Tallebot, fils du sieur d Tallebot, Mareschal de France, qui deceda es annees d puerilite, le iv janvier mcccc xxxviii.

Dans cette même chapelle, l'Académie de sciences, belles-lettres et arts de Rouen, a fai rétablir, en 1842, l'inscription tumulaire du libéral abbé Marcdargent.

Hic jacet Frater Johannes Marcdargent, alias Roussel quondam abbas istius monasterii qui incepit edificare istan ecclesiam de novo et fecit chorum et capellas et pilliaria turri et magnam partem crucis monasterii ante dicti. — Obii anno mccc xxxix.

Vis-à-vis de cette inscription, il s'en trouv une autre consacrée à la mémoire du dernie curé de Saint-Ouen, M. Mac Cartan, frapp mortellement en 1851, à l'âge de 53 ans, en descendant de la chaire d'où il venait de faire entendre la parole de Dieu.

L'intérieur de l'église renferme plusieurs tableaux estimés, tels que : une *Multiplication*

des pains, par Daniel Hallé, et une *Visitation*, par Deshayes, de Rouen, dans la chapelle de la Vierge, une *Ouverture de la Porte sainte*, par Mauviel, de Rouen, sur le mur du collatéral, derrière la chaire; une *Flagellation*, par Marigny, dans la troisième chapelle, à gauche du chœur, chapelle dite de Saint-Jean.

La grande tour est un monument de force et de légèreté tout ensemble. Elle s'élève à 33 m. environ au-dessus du comble. Elle est surmontée d'une couronne travaillée à jour et d'un effet enchanteur. La hauteur totale de cette tour est de 95 m. 77 c., à partir du pavé de l'église. Elle est supportée, à l'intérieur de l'édifice, par quatre piliers, composés chacun de vingt-quatre colonnes groupées. De quelque côté qu'on se promène dans les campagnes voisines, on l'aperçoit levant un front élégant et superbe.

Le portail occidental, dit le grand portail, laissé pendant des siècles dans un état d'imperfection regrettable, vient d'être achevé sur les plans et sous l'habile direction de M. Grégoire, architecte. Il présente, avec une grande richesse d'ornementation, deux tours pyramidales presque aussi élevées que la tour centrale, et construites dans le style du monument. La largeur totale de la façade est de 38 m. 10 c.

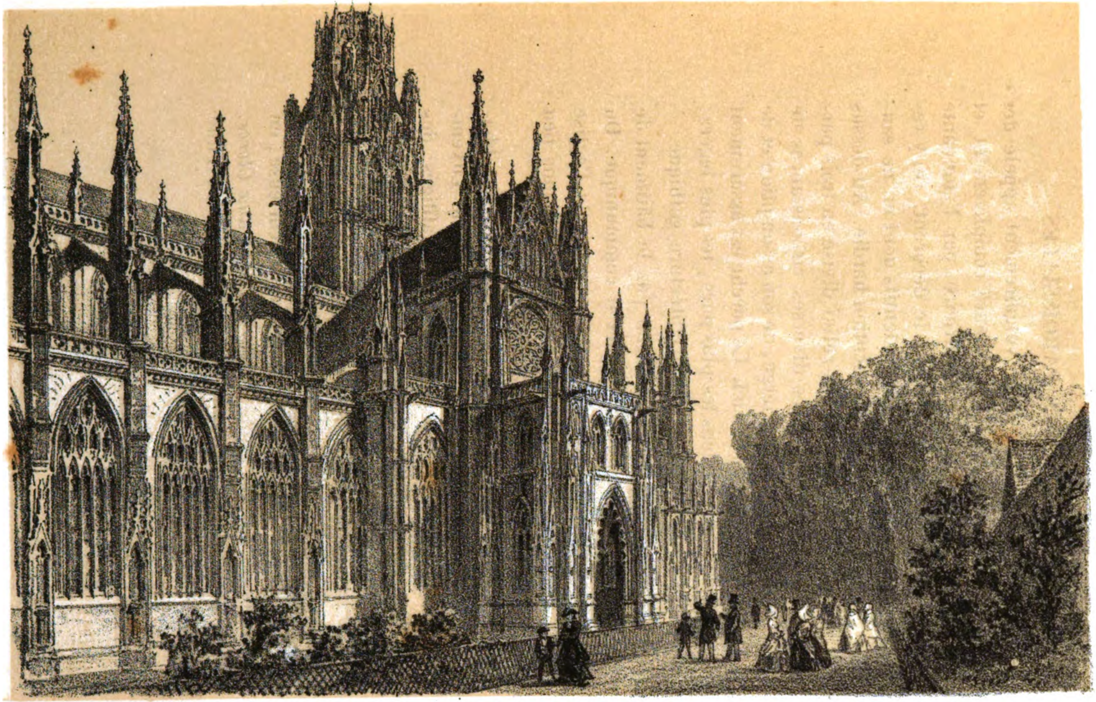
5

Le portail du sud, vulgairement appelé *des Marmouzets*, a été restauré complètement et mérite l'attention des curieux, par l'étonnante variété des sculptures qui le décorent. On y remarque surtout deux pendentifs dont on ne saurait trop admirer l'exécution hardie. Au-dessus de la porte est un bas-relief divisé en trois parties, représentant les diverses circonstances de la sépulture de la Vierge, de son assomption et de son entrée dans le ciel. Ce porche est assurément l'un des spécimens les plus purs, les plus légers, les plus séduisants de l'architecture gothique.

Le portail nord est caché par le bâtiment de l'Hôtel de Ville avec lequel il communique. Du même côté, on remarque le cloître de l'église qui a été complètement reconstruit depuis peu d'années.

On a démoli, en 1816, l'ancienne maison abbatiale de Saint-Ouen, appelée aussi le Luxembourg. Les amis des arts s'en sont affligés; des souvenirs historiques se liaient aussi à l'existence de cet édifice.

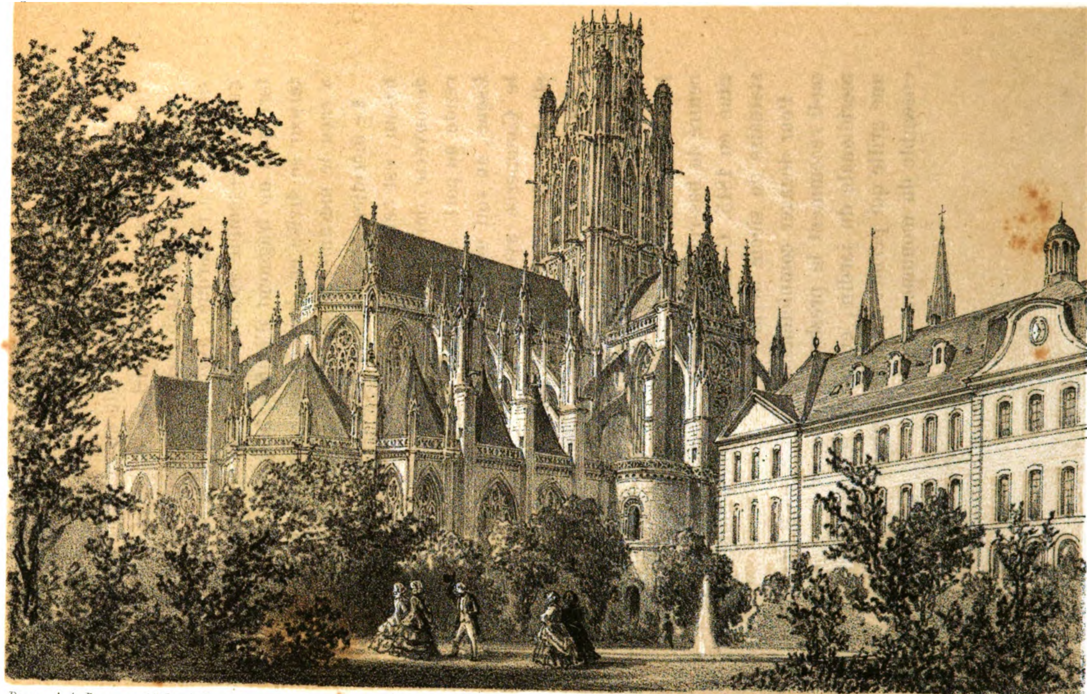
Dans le jardin public, autrefois celui du monastère, et qui règne au nord, à l'est et au sud de l'église, est une construction fort curieuse, en forme de tour, appelée la *Chambre aux Clercs*. C'est, à n'en pas douter, un fragment de l'une



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

S^t. Ouen (*Portail Méridional*)

ROUEN.



Rouen, A. LeBrument 55 Quai Napoléon.

S^t. Ouen (*Vue prise du Jardin*).

des églises qui se sont succédé en cet endroit. Elle se trouve à l'angle nord-est de la croisée septentrionale. Son architecture est celle du XI[e] siècle. On a remarqué, avec assez de justesse, qu'elle ressemble autant à un reste de château fort qu'à un fragment d'édifice religieux. L'intérieur se divise en deux étages, dont le second a reçu le mécanisme de l'horloge.

Le méridien placé contre le mur, au nord du bassin, est celui qui décorait l'ancienne bourse découverte, dont l'emplacement est aujourd'hui rendu au port. A l'extrémité inférieure de l'obélisque, on voit une femme assise, représentant le Commerce avec l'abondance qu'il apporte; elle tient de la main gauche un timon de gouvernail entouré d'un serpent, caducée d'une nouvelle espèce. La figure du Temps armé du sablier indique la ligne solaire. Le médaillon de Louis XV, surmonté d'une couronne, occupe le centre du bas-relief. Enlevé en 1792, il fut restitué en 1815. Ce monument est de Paul Slodts, statuaire du siècle dernier.

Pour dégager complètement l'église, on a démoli récemment le presbytère placé à l'entrée méridionale du jardin, et on l'a remplacé par une grille qui permet de découvrir le gracieux ensemble du monument.

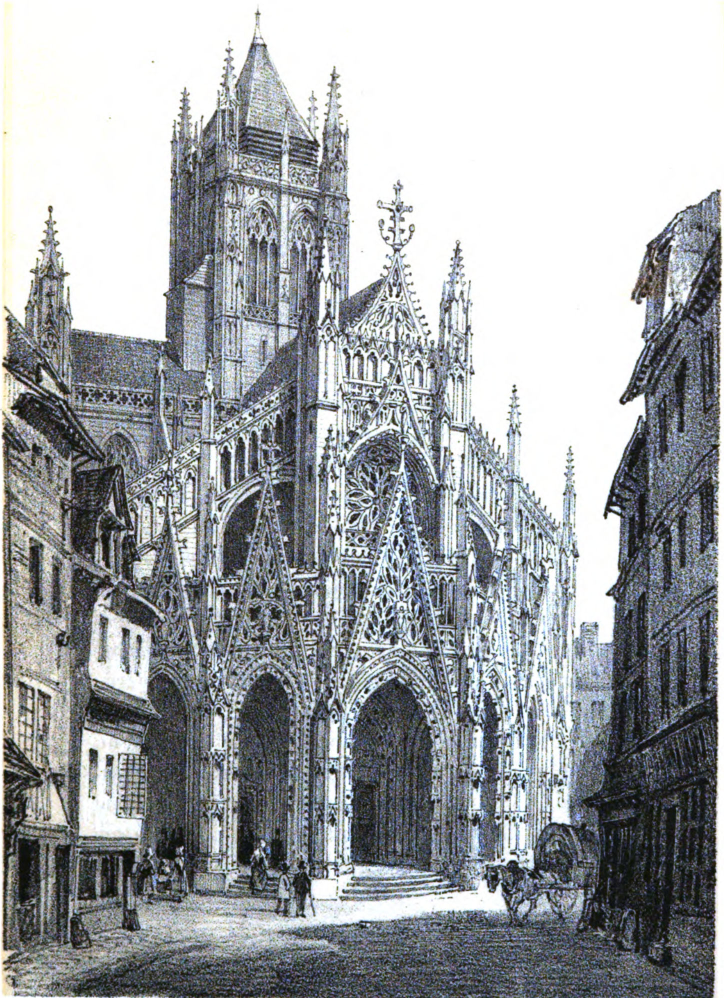
Saint-Maclou.

On appelait autrefois cette église la *Fille aînée de Mgr l'archevêque*. On y gardait les saintes huiles, et elle en distribuait à toutes les paroisses du diocèse. Ce privilége était indiqué par deux vases, portés sur deux barres de fer, de chaque côté de la croix qui couronnait le grand portail. Dans les processions générales, la croix de Saint-Maclou précédait toutes les autres, et conduisait le cortége.

L'église de Saint-Maclou, bâtie dans la deuxième moitié du XVe siècle, a 46 m. 12 c. de long sur 24 m. 67 c. de large, y compris les collatéraux. La hauteur, à partir du pavé de la nef jusqu'à l'extrémité de l'ancien clocher, était de 78 m. à peu près. Ce joli clocher, de forme pyramidale, s'élevait à 37 m. 34 c. au-dessus de la lanterne : on y pouvait monter extérieurement sans échelle jusqu'à la croix. Fortement ébranlé par un ouragan, en 1705, il ne fut pas réparé ; on trouva plus simple, au contraire, de le démolir et de le remplacer par un beffroi insignifiant.

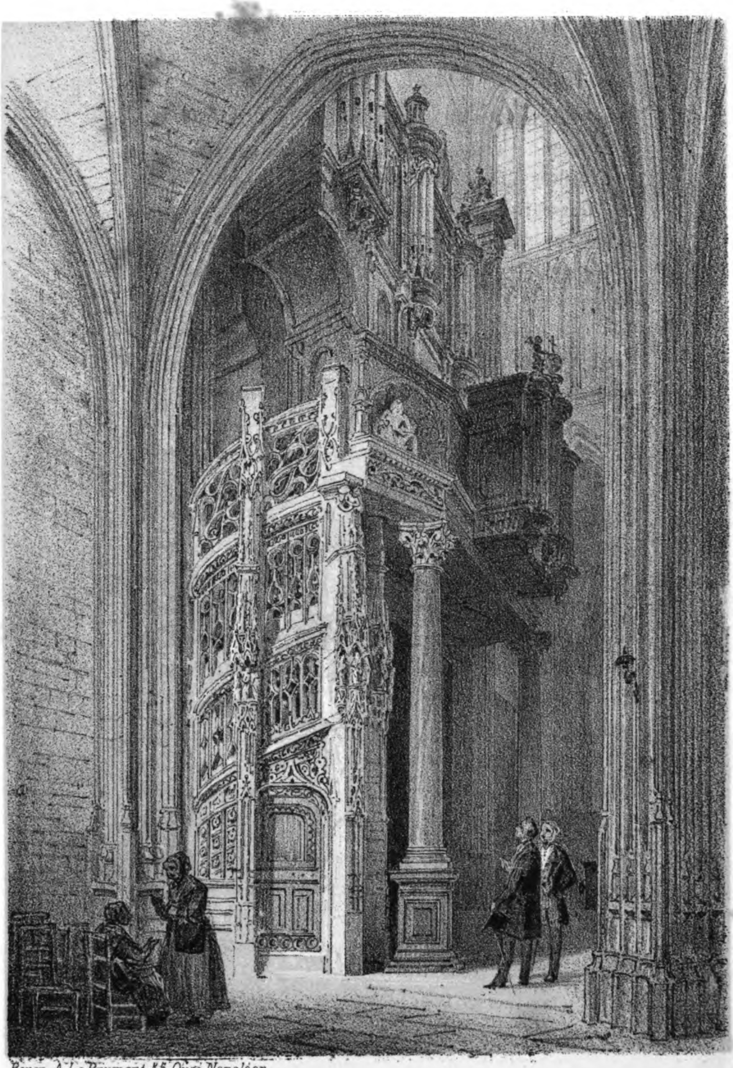
L'intérieur de cette église mérite toute l'attention des curieux. Je signalerai particulièrement ici le charmant escalier sculpté à jour, qui conduit à l'orgue.

ROUEN



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

St. Maclou.



S^t. Maclou, *(Escalier de l'Orgue)*.

La disposition du grand portail de Saint-Maclou, offrant cinq issues, est fort ingénieuse. Deux de ces issues sont malheureusement condamnées. Le bas-relief sculpté au-dessus de la porte centrale représente le *Jugement dernier*.

Ce que les nationaux et les étrangers ne sauraient trop admirer, ce sont les sculptures attribuées au célèbre Jean Goujon, qui décorent les portes, soit qu'on s'arrête à la façade occidentale, soit qu'on examine le portail septentrional sur la rue Martainville. Ces bas-reliefs représentent de curieux arabesques, et divers traits de l'Écriture sainte, tels que la *Mort de la Vierge*, sur la porte de la rue Martainville; le *Baptême de Jésus-Christ*, sur le grand portail, etc.

Saint-Maclou a conservé presque toute son ancienne vitrerie, décorée, en général, de figures isolées de saints couronnés de dais, et dans le style de la renaissance. Les parties inférieures de ces peintures ont éprouvé de grandes mutilations[1].

Ce monument est pour ainsi dire perdu au milieu des vieilles maisons qui l'environnent.

---

[1] Le modèle en relief de cette église, ornée de son ancienne pyramide, se voit au Musée d'antiquités de la ville.

Il est à regretter que, lors du tracé de la rue Impériale, un spacieux hémicycle n'ait pas été établi; on aurait pu jouir ainsi de l'heureuse disposition du portail que nous avons déjà signalé comme un spécimen remarquable de l'architecture du XVe siècle.

Presque vis-à-vis le portail nord de l'église, se trouve l'entrée de l'*aître Saint-Maclou*, local qui, pour la ville de Rouen, était ce que fut, pendant tant de siècles, pour celle de Paris, le cimetière des Saints-Innocents. E.-H. Langlois a retrouvé, sur les colonnes du bâtiment qui circonscrit cet ancien cimetière, les fragments, malheureusement informes, d'une danse macabre dont il a reproduit les sujets dans son *Essai sur les Danses des Morts*.

Saint-Patrice.

Cette église fut bâtie, en 1535, sur l'emplacement d'une autre assez modeste. La chapelle de la Passion, à droite en regardant le chœur, est de 1648, aussi bien que le côté de l'édifice qui règne sur la rue Saint-Patrice. Tout près de l'église, dans des bâtiments appartenant à la paroisse, avait été fondée, en 1641, et aux dépens du curé, une communauté de prêtres qui jouissaient de plusieurs priviléges accordés par le Roi.

Elle pouvait faire entrer quinze muids de vin, sans payer aucun droit, prendre dans la gabelle huit boisseaux de sel par an, au prix du marchand, et donner le droit de *committimus* à tous ses ecclésiastiques, après un an de séjour.

L'église de Saint-Patrice offre des vitraux de la plus grande beauté. Ils sont du XVIe siècle, c'est-à-dire de la période la plus brillante de la peinture sur verre en France.

E.-H. Langlois, dans l'excellent ouvrage que j'ai déjà cité, donne la description de ces vitraux. Celui qui se trouve à gauche du chœur en regardant l'orient, probablement exécuté d'après les dessins du plus grand peintre français de la renaissance, le fameux Jean Cousin, représente, sous le voile de l'allégorie, LE TRIOMPHE DE LA LOI DE GRACE.

Tout l'intérieur de la chapelle située à l'extrémité du côté gauche, en faisant face à l'orient, est remarquable par la beauté de ses vitraux. La plupart portent la date de leur exécution, et le nom du donateur. La verrière qui se trouve au bas de cette chapelle représente la *Femme adultère*.

La verrière voisine, admirable par la grâce et la légèreté des formes, représente une *Annonciation*.

La suivante est consacrée tout entière à la vie

de saint Eustache, admirable composition du XVIe siècle.

Une autre vitre représente la vie de saint Patrice. On y voit l'apôtre de l'Irlande forçant un voleur à confesser, par de longs bêlements, tracés ainsi : MEEE ! MEEE ! le crime qu'il a commis en dérobant et en mangeant la brebis de son voisin.

La chaire à prêcher de Saint-Patrice était autrefois dans l'église de Saint-Lô. Cette chaire est de la renaissance et de bon goût.

Sainte-Madeleine.

De l'avenue du Mont-Riboudet, on aperçoit l'élégante église de la Madeleine. Édifiée d'après les dessins de Le Brument, décorée par le ciseau de Jadoulle, cette construction, toute moderne, se distingue à la fois par la noblesse de son architecture et la grâce de ses ornements. Elle fut terminée et dédiée le 7 avril 1781.

La façade, qui est au sud, se compose d'un péristyle soutenu par quatre colonnes corinthiennes. Dans le fronton, au-dessus de l'entablement, est un bas-relief représentant une *Femme allaitant des enfants*, symbole de la Charité. L'image de cette vertu ne pouvait être

mieux placée que sur le portail d'une église touchant à l'Hôtel-Dieu.

A l'intérieur, l'édifice se compose d'une nef et de deux collatéraux. A l'extrémité supérieure de la nef s'élève un dôme en plein-cintre, surmonté à l'extérieur par un obélisque supportant un globe.

Plusieurs tableaux de prix décorent les chapelles. On estime particulièrement ceux qu'on aperçoit au fond des deux collatéraux. Ils sont de Vincent, peintre distingué de notre école. Celui de droite représente la *Guérison de l'Aveugle;* celui de gauche, la *Guérison du Paralytique.*

Derrière le maître-autel est la chapelle des dames religieuses de l'Hôtel-Dieu.

Les arbres de l'avenue de la Madeleine, dont la plupart commençaient à dépérir, ont été abattus en 1835, et remplacés en 1836.

Saint-Sever.

La ville de Rouen a possédé un évêque de ce nom dans le commencement du IVe siécle. Au premier abord, il serait naturel de penser que cet évêque est le patron de l'église Saint-Sever; il n'en est pas ainsi. Voici, en peu de mots, l'histoire de cette fondation.

Sous le règne de Richard I, troisième duc de Normandie, deux ecclésiastiques de Rouen firent un pélerinage au tombeau de Saint-Sever, évêque d'Avranches. Le corps du saint reposait aux environs du Mont-Saint-Michel, dans une église environnée de bois. Un prêtre habitait seul dans le voisinage. Les deux religieux, par un excès de dévotion dont le sentiment pouvait être louable, résolurent d'enlever les restes du saint évêque. Le prêtre devina et fit échouer leur dessein. Ils reviennent à Rouen, font supplier Richard de vouloir bien autoriser la translation, obtiennent le consentement du prince, et, malgré les larmes et la résistance des habitants, enlèvent les saintes reliques, qu'ils dirigent sur Rouen. Le cortége se reposa dans le bourg d'Emendreville (aujourd'hui faubourg Saint-Sever). Là se renouvela le miracle qui s'était répété plusieurs fois sur la route, c'est-à-dire que la châsse qui renfermait le corps devint si pesante, qu'il fut impossible de la soulever avant d'avoir fait vœu d'édifier une chapelle en cet endroit. Telle est l'origine de l'église Saint-Sever. Jusqu'alors ce lieu s'était appelé le bourg d'*Emendreville*.

Il retint cette dénomination quatre siècles encore après; mais il prit enfin le nom du saint en l'honneur de qui avait été bâtie l'église parois-

siale. L'église actuelle fut dédiée le 27 janvier de l'année 1538. Son architecture n'offre rien de curieux. La dimension de cette église n'étant plus en rapport avec la nombreuse population du faubourg, il est sérieusement question de la remplacer par un édifice à la fois plus vaste et plus monumental. La châsse de Saint-Sever, qui faisait partie du trésor de la Cathédrale, se voit maintenant au Musée d'Antiquités.

Saint-Romain.

Bâtie vers 1680 par la famille de Bec-de-Lièvre, pour l'usage des Carmes-Déchaussés, cette église fut placée, en 1791, sous l'invocation de saint Romain, et mise au nombre des succursales de Rouen. Fermée peu de temps après, elle reprit son titre de succursale en 1802. Elle est aujourd'hui église paroissiale. Sur le portail, qui est à l'est, sont écrits ces mots, en grandes majuscules d'or :

SANCTO ROMANO PATROCINANTE.

Saint-Romain renferme des antiquités extrêmement curieuses. La première, sans contredit, est le tombeau en marbre du saint archevêque de ce nom. Il forme, si je puis le dire, le maître-autel dans le chœur, puisque le dessus de cet autel re-

couvre immédiatement le tombeau, que l'on voit d'ailleurs très facilement. Il était d'abord dans la crypte de Saint-Godard, où saint Romain fut inhumé. On le transporta, dans l'église où il se trouve aujourd'hui, le 20 février 1804. Les cendres de l'illustre prélat avaient été dispersées, en 1562, par les calvinistes.

Il faut admirer ensuite les vitraux provenant, les uns de Saint-Maur : ce sont les plus jolis ; les autres de Saint-Étienne-des-Tonneliers, quelques autres encore de Saint-Martin-sur-Renelle. En voici l'explication :

Première chapelle, à gauche en entrant, une *Transfiguration*.

Dans la chapelle suivante, une *Sainte Famille*. Cette chapelle possède aussi une jolie petite statue en marbre, de *saint Louis*, et un bas-relief de Jadoulle, représentant *Tobie ensevelissant les morts*.

Chapelle des Fonts, la première à droite en entrant, une verrière divisée en six compartiments, dont le sujet est l'*Histoire d'Adam*. C'est dans cette chapelle qu'on voit le couvercle très curieux des fonts baptismaux, venant de l'ancienne église de Saint-Étienne-des-Tonneliers. Les bas-reliefs qui le décorent représentent la *Passion de Jésus-Chrit*. Dans l'espèce de lanterne qui surmonte le

couvercle, est une *Résurrection*. Ces sculptures, en bois, d'une richesse et d'une élégance remarquables, sont des premières années du XVIe siècle. Dans le fond de la chapelle est le *Baptême de Jésus-Christ*, peint à fresque par Pêcheux.

Chapelle suivante, sous l'invocation de sainte Thérèse, on y voit *sainte Géneviève*, patrone de Paris.

Dans la chapelle Saint-Joseph, une verrière représentant *saint Étienne devant ses juges*. Vis-à-vis, dans la chapelle de la Vierge, le martyre de *saint Étienne*.

Dans le chœur, chapelle à gauche, *Tobie ensevelissant les morts;* au-dessus, la *Résurrection de Lazare;* même fenêtre, *Job sur son fumier;* au-dessous, la *Cène*.

Autre chapelle du chœur, vis-à-vis : *Jésus-Christ dans le Temple, renversant les tables des vendeurs;* à côté, le *mauvais riche à table;* le *Lazare* est à la porte, en dehors.

Sous le dôme pratiqué au haut de la nef, sont peints, en cinq fresques, différents traits relatifs au patron de l'église; l'une représente *saint Romain, consacré évêque;* dans une autre, *il renverse les temples païens;* plus loin est le *Miracle du Dragon ou Gargouille;* à côté est la *Procession de la fierte pour la délivrance d'un prisonnier*,

cérémonie instituée par suite du miracle dont il vient d'être parlé. L'*Apothéose de saint Romain* couronne ces quatre tableaux.

Au fond du sanctuaire, derrière le maître-autel, est encore une fresque de Pêcheux, représentant l'*Agonie de Jésus-Christ*. Le tableau reçoit la lumière d'en haut, par une ouverture pratiquée exprès.

Quoique moderne, l'église de Saint-Romain mérite, comme on le voit, d'être visitée dans tous ses détails.

Saint-Godard.

Sa construction principale date du XVIe siècle. Elle comporte 37 m. 34 c. de long, sur 25 m. 32 c. de large.

Ce ne fut qu'à la suite de divers accroissements que l'église de Saint-Godard parvint à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Supprimée dans la seconde circonscription des églises de Rouen, l'église de Saint-Godard vit passer ses ornements et toutes ses richesses dans les paroisses de Saint-Ouen et de Saint-Patrice. Au nombre de ces richesses, il faut surtout citer les admirables vitraux de Saint-Godard, les plus beaux de France au rapport de Farin et de Le

Vieil[1], dont l'opinion est devenue autorité. Rendue à l'exercice du culte en 1806, l'église de Saint-Godard rentra en possession de ses deux plus belles vitres : celle de la chapelle de la Sainte-Vierge, à droite en regardant le chœur, et celle de la chapelle Saint-Nicolas, de l'autre côté. La première représente la Mère du Sauveur et les Rois de Juda dont elle est descendue. On ne peut se lasser d'admirer la tête céleste de la Vierge, le grand caractère des Rois et l'inconcevable richesse de cette composition.

Le vitrail de la chapelle Saint-Nicolas représente différents traits de la vie de saint Romain, et le peintre, on le pense bien, n'a pas oublié l'histoire de la *Gargouille*.

Ces deux vitres ont chacune 10 m. 39 c. de haut et 3 m. 89 c. de large. Rien n'est comparable à l'éclat de ces verrières : de là vint ce proverbe, en parlant d'un vin à la robe de pourpre : *Il est de la couleur des vitres de Saint-Godard.*

Deux verrières viennent d'être placées dans le fond du sanctuaire ; quoique d'une belle exécution, elles pâlissent à côté de leurs voisines.

---

[1] *L'Art de la Peinture sur verre*, 1774, in-f°, fig.

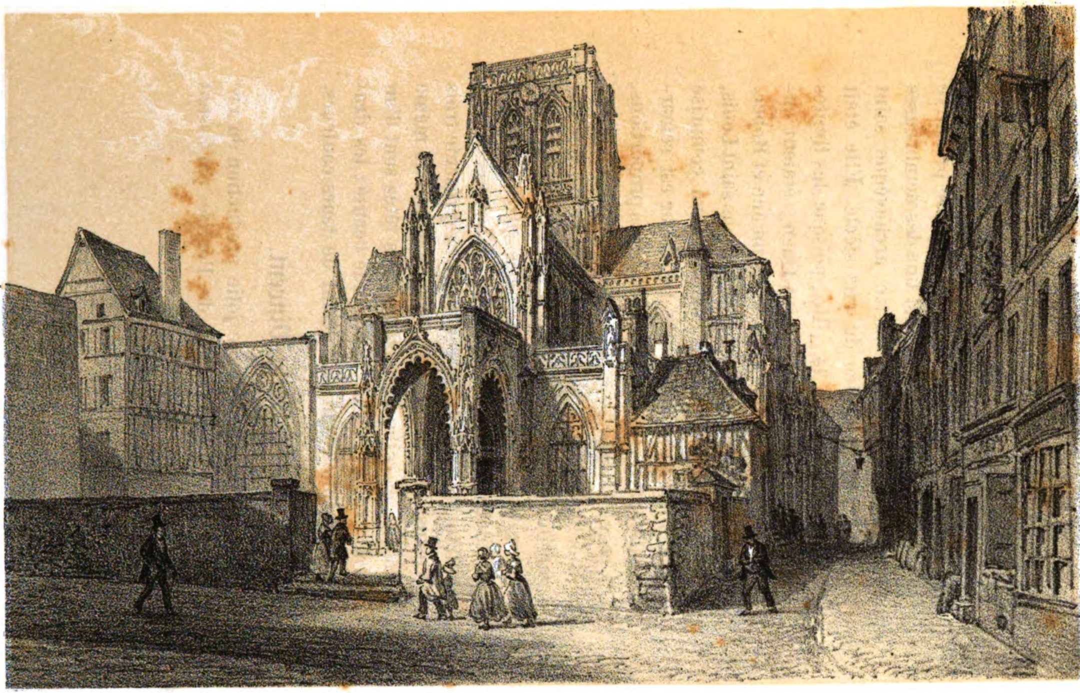
Saint-Nicaise.

Cette église, c'est-à-dire la chapelle primitive construite en cet endroit, est une des nombreuses fondations de notre illustre archevêque saint Ouen, vers le milieu du VIIe siècle. Elle était alors bien loin hors la ville, puisque les limites de ce côté, au temps de saint Ouen, étaient encore formées par les rues de l'Aumône et Robec. Ce ne fut que six cents ans après, sous saint Louis, que l'église de Saint-Nicaise se trouva comprise dans l'intérieur de la ville. Le chœur est remarquable par l'élégante symétrie de ses proportions. L'orgue fut placé en 1634. Le reste de l'édifice, sous le rapport de l'architecture, n'offre rien qui mérite de fixer l'attention. Aux extrémités orientales des collatéraux, sont deux vitres en partie mutilées, mais qui appellent néanmoins l'admiration des curieux. L'une d'elles représente trois Vertus chrétiennes, l'autre deux figures du même genre, et celle d'un évêque. Les têtes sont d'un goût exquis et de la plus grande beauté ; les draperies éblouissent par l'éclat de leurs couleurs.

Saint-Vincent.

Saint-Vincent est une jolie production du XVe siècle ; quelques parties de l'église paraissent

ROUEN.



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

St. Vincent.

cependant ne dater que des XVIe et XVIIe siècles. L'architecture intérieure est légère et gracieuse, si l'on excepte les ornements, d'assez mauvais goût, appliqués sur les colonnes du chœur, au milieu du siècle dernier, d'après les dessins de l'architecte De France.

Les vitraux de cette église sont remarquables. A l'extrémité inférieure du collatéral droit, en regardant le chœur, est une vitre, dont une partie, exécutée sur un carton d'Albert Durer, représente la Vierge à genoux, auprès de plusieurs Apôtres. Les draperies de la première sont admirables dans leur style gothique; les têtes des seconds respirent une fierté sauvage et pleine de grandiose [1].

Dans l'aile septentrionale, c'est-à-dire, à gauche en entrant par le grand portail, en face de la première travée du chœur, est une verrière de bon goût relative à l'histoire de saint Jean-Baptiste. Le panneau inférieur représente la *Décolation* du saint, dont on apporte la tête à Hérode, assis à table avec Hérodias.

Dans la chapelle à gauche du chœur est une vitre représentant un miracle attribué à Ferdi-

---

[1] E.-H Langlois, *Essai sur la Peinture sur verre*, etc., 1832, in-8, fig.

nand, mieux connu sous le nom de saint Antoine de Pade ou de Padoue.

L'intérieur de Saint-Vincent, et notamment le collatéral méridional, offre encore de très-belles vitres, dont les peintures sont malheureusement altérées.

En avant du portail principal, on remarque un porche gothique, et, au-dessus de la porte d'entrée, les vestiges d'un bas-relief représentant le *Jugement dernier* d'après Michel-Ange.

Saint-Vivien.

Cette église a donné son nom à la rue où elle est située. Elle n'était anciennement qu'une chapelle au milieu des prés et des marais. En 1209, elle se trouvait encore dans le faubourg. Elle était autrefois basse et obscure; on exhaussa la voûte en 1636. L'orgue, dont on attribue les sculptures à l'un des frères Anguier, (sculpteurs célèbres, nés à Eu, dans les premières années du XVIIe siècle), ne doit pas être oublié. Cette église ne présente, d'ailleurs, rien de remarquable, à moins qu'on ne veuille jeter un regard sur son clocher, effilé en pain de sucre.

ÉGLISES SUCCURSALES.

Saint-Gervais.

En 386, saint Victrice, alors archevêque de Rouen, reçut de saint Ambroise une caisse de reliques, parmi lesquelles se trouvaient celles de saint Gervais. Saint-Victrice fit construire une église pour y déposer ces vénérables dépouilles. Notre archevêque nous apprend lui-même qu'il y travailla de ses mains, qu'il porta des pierres sur ses épaules. Le temple où furent placées les reliques de saint Gervais n'a-t-il pas dû recevoir le nom de ce martyre? Était-il naturel qu'on lui en donnât un autre? Non, sans doute; et nous devons en conclure que l'église actuelle de Saint-Gervais s'est élevée sur l'emplacement de l'église primitive bâtie par saint Victrice, érigée depuis en abbaye, aujourd'hui église succursale.

Saint-Gervais eut considérablement à souffrir des guerres de religion: il était presque détruit en 1591. A cette époque, l'armée royale s'en était emparée, et avait établi, dans les environs, une batterie qui fit beaucoup de mal à la ville de Rouen, où commandait le marquis de Villars pour la Ligue.

Un monument extrêmement curieux pour son antiquité, et que les étrangers ne doivent pas ou-

blier de visiter, c'est la crypte de Saint-Gervais. Elle est immédiatement sous le chœur de l'église. On y descend par un escalier de vingt-huit marches en pierres. Sa longueur est de trente-cinq pieds sur seize de large et quinze de haut. Un banc de pierre y règne circulairement. Là furent inhumés nos deux premiers archevêques, saint Mellon et saint Avitien, sous les deux arcades que vous apercevez à droite et à gauche, au bas de l'escalier.

Là se retrouvent les seules traces visibles de l'architecture romaine dans nos murs. Tout près de cette chapelle, contemporaine de seize siècles écoulés, se prolongeait la voie romaine qui conduisait de l'antique *Rothomagus*, en passant par le Mont-aux-Malades, à *Juliobona*.

Blessé mortellement par le pommeau de sa selle, au moment où il courait à Paris pour *y faire ses relevailles avec dix mille lances en guise de cierges*, Guillaume-le-Conquérant se fit transporter au prieuré de Saint-Gervais, où il mourut le 9 septembre 1087 [1]. Ici les idées se pressent en

---

[1] Ce fait est rappelé par une inscription sur une table de marbre blanc placée au portail de l'église, par les soins de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Rouen, en 1846. Le corps de Guillaume-le-Conquérant fut transporté à Caen, où il fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Étienne qu'il avait fondée.

foule dans l'esprit de l'observateur attentif, qui peut, sur l'étroit espace de quelques pieds, demander des souvenirs à la religion, des secrets à l'archéologie et des traditions à l'histoire.

Saint-Hilaire.

En 1562, les calvinistes entrèrent de vive force dans Rouen, par le faubourg Saint-Hilaire, et détruisirent l'église de ce nom. Elle fut réédifiée vingt-huit ou trente ans après. Comme l'église de Saint-Vivien, elle a donné son nom au quartier où elle est située; comme elle encore, elle n'offre rien d'intéressant ni de remarquable.

Saint-Paul.

Farin et quelques auteurs en font un ancien temple d'*Adonis;* rien ne le démontre, rien ne l'indique, et il ne faut voir là qu'une tradition populaire que rien n'appuie.

Cette petite église était d'ailleurs fort curieuse dans quelques-unes de ses parties. C'était la seule de Rouen qui offrît les trois absides semi-circulaires, qu'on rencontre dans la plupart des monuments du XIe siècle. Un rang de figures assez bizarres règne dans le pourtour extérieur de ces trois absides, conservées pour l'usage de la sacristie de la nouvelle église : quelques-unes de

ces figures portent d'épaisses moustaches. Selon M. Cotman, qui a remarqué dans plusieurs endroits de la Normandie, des figures de cette espèce, ces larges moustaches auraient été, dans l'origine, une satire dirigée contre les Saxons qui en portaient, tandis que les Normands avaient la tête presque entièrement rasée. Robert Wace nous apprend, en effet, que les Anglais, au moment de livrer la bataille d'Hastings, prirent les Normands pour une armée de prêtres.

Une église neuve, en forme de basilique antique, s'est élevée tout à côté de l'ancienne, sur les dessins de M. Du Boullay, architecte.

La promenade, à l'extrémité de laquelle est située l'église Saint-Paul, fut pratiquée en 1692 et 1693, mais elle n'a été plantée qu'en 1729. Tout cet espace, à partir de l'abreuvoir jusqu'au pied de la côte Sainte-Catherine, n'offrait anciennement qu'une vaste prairie et quelques jardins. Le chemin ayant été terminé, on l'appela le *Chemin-Neuf*; c'est aujourd'hui le *cours Dauphin*, ainsi nommé en mémoire de la naissance du Dauphin, fils de Louis XV.

A l'extrémité de cette avenue sont plusieurs sources d'eaux minérales. On les appelle *Eaux de Saint-Paul*, du nom de la paroisse. On trouve d'autres sources de même nature à la Maréquerie,

ROUEN.



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

S.t Eloi (Temple Protestant).

dans l'établissement des enfants délaissés (maison des Saints-Anges), quartier Martainville.

CULTE PROTESTANT.

Saint-Éloi.

Saint-Éloi passait autrefois pour être la mieux éclairée de toute la ville. Il existait dans cette église, il y a peu d'années encore, mais murées, trois fenêtres dont les peintures, d'assez bon goût, et exécutées dans le XVIe siècle, ont été transférées à Sainte-Marie, pour servir d'ornement au Musée d'antiquités. Ces vitraux représentent l'histoire du juif et de l'hostie, autrement dite du miracle des Billettes. Il y avait dans le chœur un puits, aujourd'hui fermé, d'où l'on tirait de l'eau avec une chaîne de fer; de là ce proverbe encore en usage à Rouen : « *Il est froid comme la corde du puits de Saint-Éloi.* »

Cette église est à l'usage du culte protestant depuis 1803. Le nombre des individus qui professent ce culte à Rouen est d'environ 2000.

La place Saint-Éloi n'a rien de remarquable; c'est l'ancien cimetière de la paroisse de ce nom; on en a fait, depuis, le marché à la volaille et au gibier.

ÉGLISES SUPPRIMÉES EN 1791,

et qui méritent encore l'attention de l'antiquaire.

Saint-Pierre-du-Châtel. — Au haut de la rue Nationale. Cet édifice religieux, du XVe siècle, ne présentait de remarquable que sa tour, qui subsiste encore en entier. Son nom lui vient du château que Rollon avait bâti en cet endroit.

Saint-André-dans-la-Ville. — Rue aux Ours, vers la rue de la Vicomté, a été construite de 1526 à 1557.

Saint-Martin-sur-Renelle. — Entre les rues Sénécaux et de la Renelle-des-Maroquiniers.

Saint-Etienne-des-Tonneliers. — A l'encoignure de la rue de ce nom et de la rue des Iroquois. La construction de cette église date du commencement du XVIe siècle.

Saint-Etienne-la-grande-Eglise. — Située sous la tour de Beurré, et faisant partie des chapelles de la Cathédrale.

Saint-Sépulcre. — A l'angle des rues Saint-Georges et de la Vicomté.

Saint-Laurent. — Rue de ce nom. La tour mérite principalement de fixer l'attention; elle fut commencée en 1490, et achevée en 1501. Le jubé de Saint-Laurent passait pour un chef-d'œuvre.

MONUMENTS CIVILS.

Hôtel de Ville.

Le bâtiment moderne appuyé contre la croisée septentrionale de l'église de Saint-Ouen était le dortoir des religieux. C'est aujourd'hui l'Hôtel de Ville. Les bureaux occupent le rez-de-chaussée et le premier; la Bibliothèque et le Muséum, le second étage. L'escalier volant en pierre, placé au milieu de l'édifice, se fait remarquer par son élégance et sa légèreté; on l'a comparé dernièrement à celui de *Somerset House*. Au premier perron, dans une niche, est une statue de Louis XV, dans sa jeunesse, et représenté dans un costume héroïque; on la doit au ciseau de Lemoine. En face, sont placés les bustes de Pierre et Thomas Corneille, l'orgueil de notre cité. Le grand escalier, du côté de l'église, construit sur les dessins de LeBrument, architecte de la Madeleine, se distingue par une coupe aussi savante que hardie; il conduit à la Bibliothèque publique, au Muséum et à la Salle des séances ordinaires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Rouen. On a placé récemment, au pied de cet escalier, le tombeau de Géricault, dû au ciseau

et à la libéralité d'Etex. On a placé également, dans le grand corridor du premier étage, quelques statues en plâtre, parmi lesquelles on distingue le général Bonchamp demandant, avant de mourir, grâce pour les prisonniers, par David, d'Angers, et un Achille, par Bougron, de Paris.

La nouvelle façade de l'Hôtel de Ville se compose de deux pavillons parallèles à chacune des extrémités, et d'un péristyle moins saillant au milieu. Des colonnes d'ordre corinthien soutiennent le fronton, où sont sculptées les armes de la ville, qui ont pour supports, d'un côté Mercure avec les attributs du commerce, de l'autre l'industrie sous les traits de Minerve. Ces sculptures sont dues au ciseau de Dantan. Une campanille et une horloge de Wagner neveu complètent ce monument.

L'ancien Hôtel de Ville, construit en 1608, était situé à l'encoignure des rues Thouret et de la Grosse-Horloge. Il n'existe plus aujourd'hui que la partie assise sur la rue Thouret. Cet édifice menaçant ruine, on décida qu'un nouvel Hôtel de Ville serait construit. Un plan fut adopté en 1757, et le monument devait s'élever à l'extrémité occidentale du Vieux-Marché ; mais on recula devant l'énormité de la dépense, lorsqu'on eut employé plus d'un million pour les fondations et

achat de terrain. L'administration municipale possède le modèle en relief de l'édifice projeté : c'est un morceau d'architecture assez curieux, qui devrait être déposé ailleurs que dans les combles de l'Hôtel de Ville.

Palais Archiépiscopal.

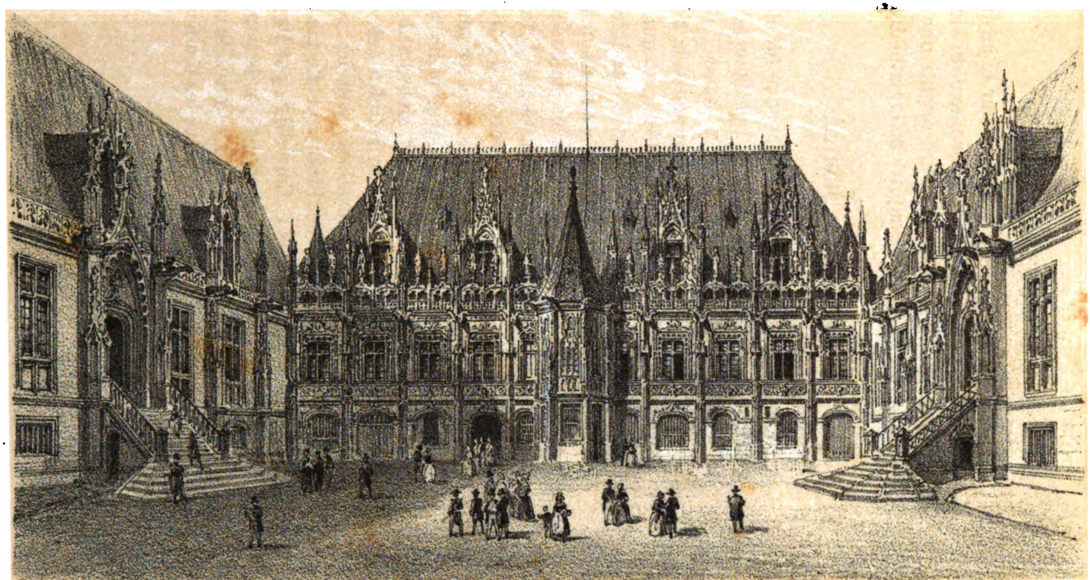
Ce palais est contigu à l'église Cathédrale. La porte extérieure, en pierre, a été élevée sur les dessins de Mansart. Le corps de bâtiment qui fait face en entrant a été commencé et exécuté en grande partie par le cardinal d'Estouteville, en 1461. La mort surprit ce prélat avant l'achèvement des travaux. Il ne paraît pas que Robert de Croixmare, son successeur, les ait fait continuer. Ce fut, au rapport de Farin, le premier ministre de Louis XII, le cardinal George d'Amboise I, qui termina l'édifice. La galerie des *États* est ce que l'intérieur présente de plus remarquable. Elle est ornée de quatre grands tableaux peints par Robert. Ce sont des vues du Havre, de Dieppe, de Rouen et de Gaillon.

Ce fut au palais archiépiscopal que descendit Louis XII, quand il vint à Rouen, en 1508, avec la reine son épouse. Le dauphin, François de Valois, fils de François I, l'habita aussi en 1531.

Le bâtiment moderne qui règne sur le jardin, à droite, a été bâti au commencement du siècle dernier. Au premier étage, on a rétabli une bibliothèque à l'usage du chapitre de la Cathédrale.

Palais de Justice.

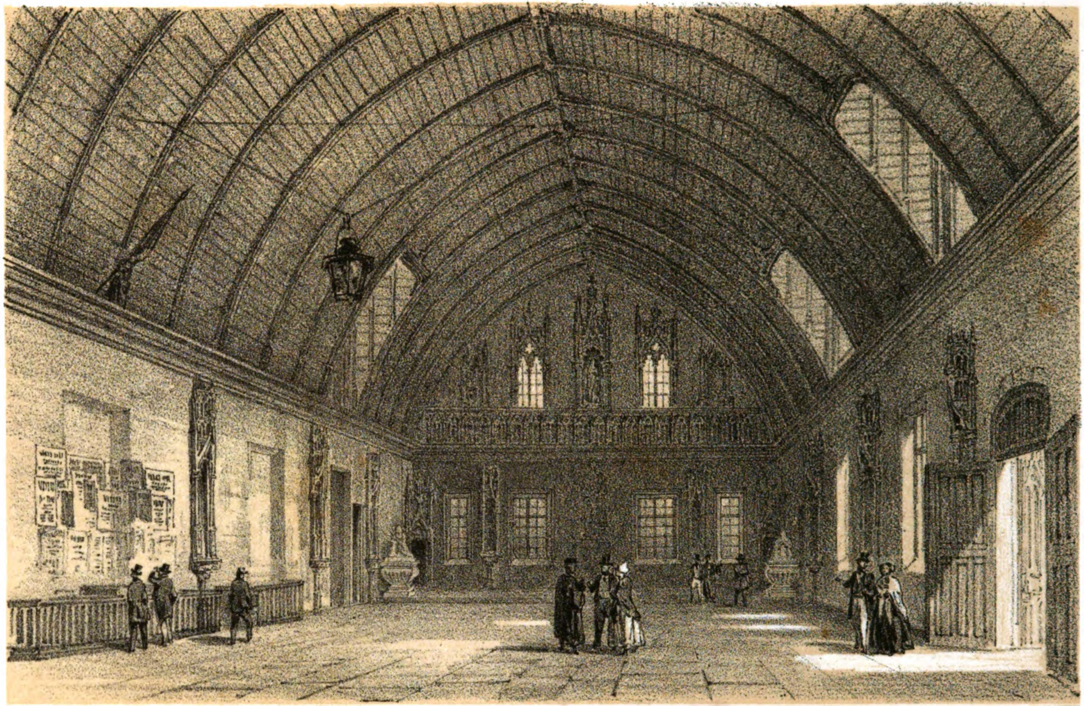
Quand on dit que le Palais de Justice fut élevé en 1499, par Louis XII, pour l'Échiquier, dont ce prince avait fixé la résidence à Rouen, il ne faut pas comprendre dans ce monument la *Salle des Procureurs*, qui date de 1493, et qui fut construite, comme nous le disons à l'article de la Bourse, pour servir de lieu de réunion aux marchands. Cette salle fait encore aujourd'hui l'admiration des plus habiles architectes. Elle est longue de 48 m. 72 c.; sa largeur est de 16 m. 24 c. Sa voûte immense n'est soutenue par aucun pilier; l'habileté du travail le dispute ici à la hardiesse de la conception. Des niches vides et élégantes, qui se détachent en relief à des distances égales, sur les murailles, sont les seuls ornements qui en décorent l'intérieur. Le modèle en plâtre de la statue de P. Corneille, par David, érigée en 1834 au centre du terre-plein du pont de pierre, a été placé à l'une des extrémités de cette salle; à l'autre extrémité on a placé les tombeaux



Rouen, A. Le Brument, 55 Quai Napoléon.

Palais de Justice.

ROUEN



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

Palais de Justice (*Salle des Pas-Perdus*).

de Claude Groulart, célèbre premier président au Parlement de Normandie, de 1585 à 1607, et de Barbe Guiffard sa seconde femme, découverts par M. A. Floquet, dans un des bâtiments du château de Saint-Aubin-le-Cauf, près Dieppe. La Conciergerie et les Prisons sont établies sous la salle des Procureurs.

Le Palais de Justice, proprement dit, s'élève, en retour d'équerre, à l'extrémité nord de la salle des Procureurs. Sa façade, exposée au midi, s'étend sur une largeur de plus de 65 mèt., et est décorée de tout ce que l'architecture de l'époque a de plus riche et de plus délicat. Les piliers angulaires des trumeaux, chargés de dais, de statues et de clochetons, et qui s'élèvent depuis la base jusqu'au faîte; les ornements multipliés qui entourent les fenêtres, ceux qui accompagnent et surmontent celles du toit; la jolie balustrade en plomb qui termine ce toit, la charmante série d'arcades qui règnent, en forme de galerie, sur toute la longueur de l'entablement, enfin l'élégante tourelle octogone qui occupe le milieu et divise la façade en deux parties égales, sont de la plus grande beauté et d'un excellent goût, malgré certain mélange dans le style, qui tient à la transition de l'architecture gothique à l'architecture dite de la renaissance, qui se faisait déjà sentir.

On doit à M. Deville la découverte du nom de l'architecte qui a doté la ville de Rouen de ce bel édifice. Il s'appelait Roger Ango.

Au fond de la salle des Procureurs, à droite, est une porte qui donne dans l'ancienne grand'-chambre, où se tiennent aujourd'hui les séances de la cour d'Assises. Cette chambre peut être regardée comme l'une des plus belles de France. Le plafond, à compartiments et caissons, décoré de rosaces et d'ornements en bronze doré, est d'un bois de chêne que le temps a rendu couleur d'ébène; la corniche est d'un bon style et demanderait à être accompagnée de quelques ornements. Si ce n'est un tableau donné par Louis XII, tableau représentant le Christ aux pieds duquel sont deux saintes femmes, les murailles sont complètement nues. Des sentences proverbiales ou quelques articles de nos codes y trouveraient convenablement leur place.

A l'extérieur, les façades de cet élégant édifice, à l'est et au midi, ont conservé leur beauté primitive, grâce aux intelligentes et habiles restaurations faites par M. Grégoire. Sur la façade méridionale on remarque les statues de Louis XII, d'Anne de Bretagne, du cardinal d'Amboise, de François Ier; celles de la Justice, d'un laboureur, d'une villageoise, d'une dame, d'un sei-

gneur, d'un moine, d'un artiste ; voulant ainsi représenter les personnages qui concoururent à l'érection de ce magnifique édifice et les différentes classes de la société, à cette époque, dans le costume du temps. Ces statues ont été sculptées par M. Brun, pensionnaire de Rome. Au commencement du siècle dernier, on éleva, en regard de la salle des Procureurs, un édifice de style moderne, qui formait une disparate désagréable avec l'ensemble du monument. Le fronton de ce bâtiment s'écroula le 1er avril 1812, à dix heures du soir, et détermina la chute du plafond, où notre célèbre Jouvenet, paralysé de la main droite, avait peint, de la main gauche, et avec un talent digne de lui, le *Triomphe de la Justice*.

Cette aile droite du Palais de Justice vient d'être remplacée par des constructions spacieuses, tout-à-fait en rapport avec les deux autres ailes ; elle complète dignement ce magnifique édifice, unique en son genre. La Cour impériale y tient ses séances. Le vaste hôtel situé rue Saint-Lô, et longtemps occupé par cette magistrature, est affecté aux réunions de toutes les sociétés savantes et industrielles de la ville. Le conseil des Prud'hommes y tient également ses réunions.

Tour de la Grosse-Horloge.

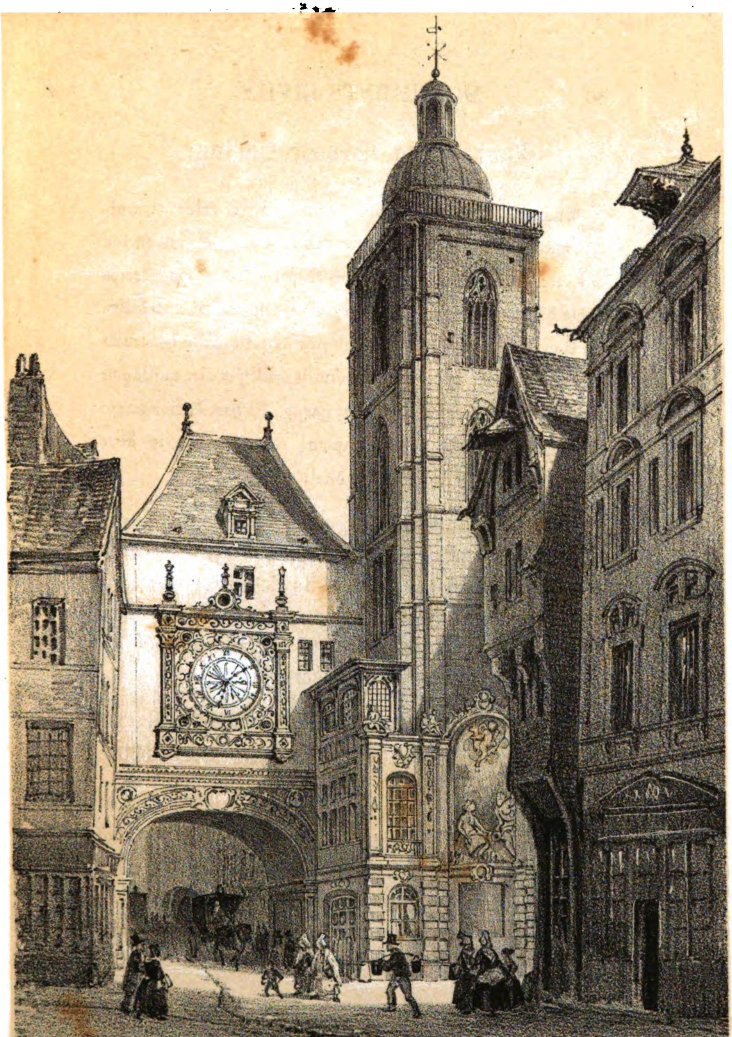
En lan de lincarnation nr̃e segnour. mil ccc. xxiiii. et neuf. fu cōmencé cest berfroy : et Es ans ensuinās iusques en lan mil. ccc. xxiiii. et xviii. fu fait et parfait. ou quel temps noble hōme mess. guille de belley Gues cheuallier chambellen du Roy nostre Sire estoit cappitaine de cette ville honorable home pourueu et sage iohan de latuille bailly et sire guillaume alorge. Johan mustel. guille. de gaugy. Richart de Sommery. Nicolas leroux. Gaultier campion, conseillers de la dicte ville. et pierres hermē reseueur dicelle.

Telle est l'inscription, gravée sur une plaque de cuivre parfaitement conservée, placée au-dessus de la porte du bas de l'escalier qui conduit à la tour. Cet escalier se compose de deux cents degrés. La cloche qui est au sommet du Beffroi offre cette autre inscription :

† IE SUI : NOMME : ROUUEL : ROGIER : LE FERON : ME FIST : FERE : IEHAN : DAMIENS : ME FIST †

On voit qu'elle s'appelle *Rouvel*, et non *Rembol* comme le veut la tradition ; mais elle est plus connue sous le nom de *cloche d'argent*, quoiqu'il ne soit pas entré un atome de ce métal dans

ROUEN.



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

La grosse Horloge.

sa composition. Elle sonne tous les soirs depuis neuf heures jusqu'à neuf heures un quart. C'est précisément le *couvre-feu* établi en Angleterre par Guillaume-le-Conquérant. On la met aussi en volée à l'occasion des fêtes nationales et des calamités publiques. C'est peut-être ce qui explique la différence de sensations que le son de cette cloche fait éprouver à quelques personnes. L'horloge fut achevée en 1447 ; on l'appelait alors l'*Horloge du beffroy*. La voûte en pierre fut construite en 1527, sur le travers de la rue, à l'endroit qu'on appelait encore la *Porte de Massacre*. Aux deux côtés de cette arcade sont des médaillons et les cadrans.

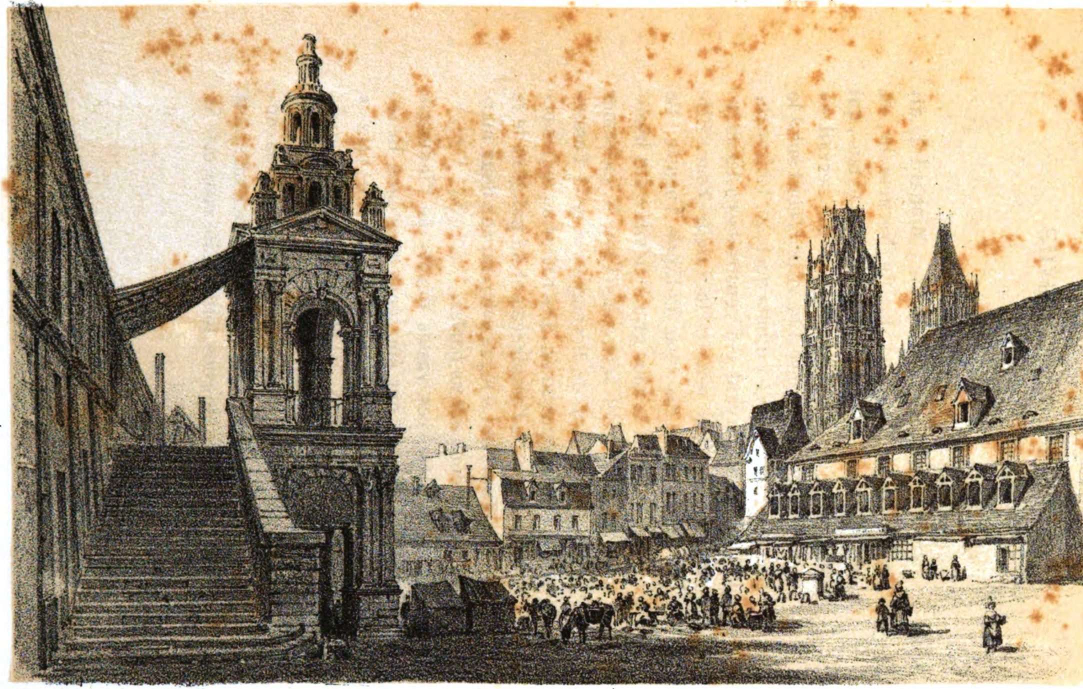
Sous la voûte, au milieu, sont des sculptures représentant un berger et des moutons. De chaque côté sont d'autres moutons paissants. A gauche, en regardant le Vieux-Marché, on lit cette inscription : *Animam suam ponit pro ovibus suis* : ce qui indiquerait suffisamment l'allégorie de cette composition, si l'on ne voyait en regard ces autres paroles : *Pastor bonus*.

A côté de l'arcade, vers la rue des Vergetiers, s'élève la tour du Beffroi. On voit, à son sommet, un dôme au-dessus duquel est la *campanille*. De la plate-forme, qui est entourée d'une grille en fer, l'œil découvre la ville en son entier.

Les Halles.

Vers le milieu du xe siècle, Richard I, dit *Sans-Peur*, et troisième duc de Normandie, fit construire sur le bord de la Seine, un palais, qui consistait en une grosse tour, et qui servait en même temps de défense à la ville. C'était aussi la prison d'état. Henri I y ajouta quelques bâtiments. Plusieurs forts ayant été construits postérieurement, on appela celui-ci la *Vieille-Tour*. Elle fut détruite en 1204, par Philippe-Auguste. Ce fut là, suivant le plus grand nombre des historiens, que le cruel Jean-sans-Terre fit enfermer son neveu Arthur de Bretagne, et qu'il l'assassina de sa propre main. Les halles actuelles occupent en partie l'emplacement du palais et de la *Vieille-Tour*, qui a légué son nom aux deux marchés dont nous allons parler.

Les Halles, ces vastes dépôts de l'industrie manufacturière, ont été construites dans la seconde moitié du XIIIe siècle, à peu près à l'époque où Louis IX détermina la cinquième enceinte de Rouen. Les halles de cette ville passent pour les plus importantes de France. La plus considérable, qui est aussi la plus ancienne, est consacrée à la vente des toiles. Elle comporte 88



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

Place de la Haute Vieille Tour.

m. 34 c. de long sur 16 m. 24 c. de large. La voûte est soutenue par deux rangs de colonnes en pierre. Les deux autres halles, l'une pour les cotons, l'autre pour les draperies, ont chacune 64 m. 96 c. de long. La halle aux toiles divise en deux portions inégales le marché qui se tient en cet endroit. Le plus vaste marché occupe le côté nord, et s'appelle *place de la Haute-Vieille-Tour ;* on y vend le vieux linge de toute espèce, des ustensiles de tout genre, mais particulièrement de la faïence, de la poterie et de la verrerie. Le second occupe le côté sud, et s'appelle la *Basse-Vieille-Tour*, parce qu'en effet le sol y est moins élevé. On y vend divers comestibles, et surtout du poisson.

Un peu en avant de la halle aux toiles, s'élève un édifice remarquable qui date de la renaissance des arts : on l'appelle le monument de Saint-Romain. Sa construction, d'ailleurs, n'est point liée à celle de la halle, avec laquelle il n'a aucun rapport. Il n'a point fait partie non plus de l'ancien palais des ducs de Normandie, comme quelques personnes paraissent encore le croire. Le style de son architecture indique suffisamment l'époque de sa construction, 1542. L'ordre corinthien régne dans toute son élévation. C'était au premier étage de ce monument qu'avait

lieu *la levée de la Fierte*, pour la délivrance d'un prisonnier.

Dans le voisinage des halles aux toiles et aux cotons est la halle aux blés, qui comporte 100 mètres de long, sur une largeur proportionnée. Son entrée est par la rue Impériale; elle est ouverte trois jours de la semaine : le lundi, le mercredi et le vendredi. Les deux autres ne tiennent que le vendredi seulement. Dans son *Voyage en Normandie*, M. Dibdin fait un tableau vrai et piquant de l'intérieur de notre halle aux toiles. « Il faut, dit-il, se lever de bonne heure un vendredi matin, pour jouir d'un spectacle dont nous n'avons aucune idée en Angleterre, si ce n'est peut-être à Leeds. Dès six heures, tout le monde est en mouvement dans ces halles. Acheteurs et vendeurs font un bruit de voix confus, sans interruption, inconcevable. Cette scène vivante se passe dans plusieurs vastes galeries où sont des tables pour déposer les toiles de coton, de fil, et autres étoffes de toutes espèces. L'étalage de ces couleurs diverses, les éloges des vendeurs, le froid assentiment de l'acheteur, l'œil animé du premier, le sourcil calculateur du second, les marchandises qu'on enlève, celles qu'on apporte, enfin cette succession non interrompue de colloques et de tableaux variés, voilà ce qui étonne la

gravité d'un Anglais, étonnement qui s'accroît encore par l'extrême gaîté qui domine la scène. Vers onze heures tout redevient silencieux : la vente est finie; les marchandises ont disparu, acheteurs et vendeurs sont partis. »

La Bourse,

Sur le quai, entre les rues Nationale et des Iroquois.

Vers 1664, la communauté des marchands obtint, sur le port, un emplacement où se tenait encore la Bourse en 1827. Cet espace est maintenant rendu au quai. On a conservé néanmoins le méridien qui décorait cette ancienne Bourse ; il est aujourd'hui placé dans le jardin de l'Hôtel de Ville. Depuis le redressement du port, la Bourse découverte a été placée avec raison devant les Consuls, ou Bourse couverte, de manière à pouvoir communiquer de l'une à l'autre. Entourée d'une grille en fer, elle est plantée de plusieurs rangées d'arbres qui offrent aux mères de famille une agréable promenade pour leurs jeunes enfants.

Tribunal de Commerce,

Vulgairement appelé *les Consuls*. — *Chambre de commerce.*

C'est là, dans la galerie d'en bas, que se réunissent, de quatre heures et demie à cinq heures et demie, les négociants, lorsque le temps obscur ou pluvieux ne permet pas de se rendre à la *Bourse découverte*. C'était autrefois la *Juridiction consulaire*. Il n'a point changé de destination, puisque le Tribunal de commerce y est établi. Au milieu de la galerie du rez-de-chaussée, à droite en entrant par la grille qui donne sur le port, est un bel escalier divisé en deux volées, à partir du premier perron. En 1854, la Chambre de commerce a voulu restituer à cet escalier sa décoration primitive, en replaçant, sur son riche piédestal, la statue du prince sous le règne duquel l'édifice a été érigé, et en rétablissant sur un marbre noir l'inscription commémorative de cette utile fondation, souvenirs historiques qui avaient été détruits en 1792[1].

L'escalier conduit à la salle des audiences du

---

[1] La statue de Louis XV est en plâtre, d'après le marbre de Coustou, conservé au Louvre.

Tribunal de commerce, la plus vaste des trois pièces qui compose le premier étage. Elle est ornée d'un beau Christ de Dumont le Romain, jugé digne de Van Dick.

Dans la salle voisine, dépendant de la Chambre de commerce, on remarque quatre tableaux de grande dimension. L'un de ces tableaux, composé par Lemonnier, notre compatriote, représente l'audience accordée par Louis XVI à la Chambre de commerce de Normandie, le 28 juin 1786, dans la grande salle de l'archevêché, dite *salle des États*. Les trois autres, peints par Schoppin, rappellent la création du Tribunal Consulaire en 1556, celle de la Chambre de commerce en 1703, et la visite que fit Louis-Philippe, durant son séjour à Rouen, le 11 septembre 1833, d'une exposition, aux Consuls, des produits de l'industrie rouennaise. La salle où la Chambre de commerce tient ses séances renferme un second tableau de Lemonnier. Le sujet de ce tableau est tout allégorique; le Génie du Commerce domine la composition. D'une main, il soulève le voile qui couvrait l'Amérique; de l'autre, il tient la boussole. Aux pieds de l'Europe assise, sont les instruments des arts qui font sa richesse et sa gloire. L'Asie, par ses trésors et ses antiquités, annonce le berceau du monde. L'Afrique repousse douloureusement

ses enfants, condamnés à la servitude. Mercure montre à l'univers l'union et la liberté, comme le lien des nations et le gage de leur prospérité. La paix, sous les traits de Minerve, confirme ces espérances. Dans le grand corridor on remarque deux dessus de porte sculptés par Jadoulle, en 1770.

Cet édifice a été érigé en 1735, sur les dessins et sous la direction de François Blondel. On y accède par trois côtés, la rue Nationale, la rue des Charrettes et le Port.

La Douane.

Le caractère architectural de ce monument rappelle un peu le style sévère de l'architecture florentine; des attributs de commerce ornent la grande porte d'entrée, ainsi que le couronnement de l'édifice; deux bas-reliefs en pierre, dus au ciseau du célèbre sculpteur David, ayant 2 mètres 80 c. de hauteur, et représentant les *Génies du Commerce et de la Navigation*, décorent le milieu de la façade au premier étage. La Navigation est placée à main droite du spectateur. Une femme aux bras et à la poitrine nus, aux traits mâles et prononcés, tient de la main gauche un gouvernail d'une forme antique et élégante; à ses pieds est la boussole; derrière elle, une ancre

armée de son câble. De la main droite, cette femme soulève un voile épaix, et découvre le monde. En plaçant des étoiles sur le front de la figure, l'artiste a voulu indiquer que les premiers navigateurs se guidaient sur elles, avant que la boussole fût découverte. Sur le gouvernail sont gravés les noms des navigateurs les plus célèbres : Christophe Colomb, Gama, La Peyrouse, Bougainville, Ross, Franklin, Freycinet, et celui du jeune et infortuné De Blosseville.

Le Commerce, sous les traits d'un homme dans la fleur de l'âge et d'une grande beauté de formes, reconnaissable, tout d'abord, au caducée qu'il porte dans la main droite, tient de la main gauche une balance, heureux emprunt fait à la figure typique de la Justice. Au bas de la figure principale sont groupées et se pressent quatre plus petites figures, qui sont rangées dans l'ordre suivant : l'Asie, reconnaissable à son costume oriental, qui présente au Commerce ses parfums et ses tissus de Cachemire ; à la droite, l'Afrique, nue et l'arc à la main, qui lui présente une plante de café ; puis l'Amérique, armée d'un casse-tête, qui lui offre ses pelleteries ; Enfin l'Europe, sous les traits d'un jeune homme vêtu à l'Européenne, portant un livre, symbole ingénieux du savoir et de la puissance intellectuelle.

Ce monument est situé sur le quai du Havre, entre les rues de l'Entrepôt et Saint-Éloi : il a trois entrées sur le port et une sur chaque face latérale. La principale entrée, sur le port, conduit à une grande cour octogone, couverte d'une coupole en fonte. De cette entrée on aperçoit le beau bas-relief de Coustou, provenant de l'ancienne Douane, et qui, éclairé par un jour mystérieux, produit un effet admirable.

L'administration municipale mit au concours la construction de cet édifice, et la préférence fut accordée à M. Isabelle, architecte distingué de Paris. Les travaux, commencés le 17 février 1835, furent entièrement terminés en 1838.

Derrière la Douane est l'*Entrepôt réel*, où les marchandises venant de l'étranger sont emmagasinées jusqu'à leur mise en circulation, après l'acquittement des droits. La façade qui se trouve rue des Charrettes a été construite en 1826.

Abattoir public,

Rue de Sotteville, faubourg de Saint-Sever.

Un concours fut ouvert à la fin de 1833, pour les plans de cet établissement, et le prix en fut décerné, le 20 mars 1834, à M. Étienne-Théodore Dommey, de Rouen, architecte à Paris.

Cet important établissement, construit en deux ans, est l'un des plus beaux et des plus complets qui existent en ce genre. Les dépenses, y compris l'achat de l'emplacement, s'élèvent à 970,000 fr., et l'on estime que le produit n'est pas moindre de 80,000 fr. par an.

L'entrée principale est rue de Sotteville ; une belle grille, entre deux pavillons, permet de découvrir une grande partie des bâtiments. L'architecte a su profiter des mouvements du terrain pour séparer la *boucherie* de la *charcuterie*. La superficie totale des bâtiments est de 7,337 mètres.

Des rues spacieuses et des avenues plantées d'arbres donnent un accès facile dans toutes les parties de l'établissement. Mille six cents mètres d'aqueducs et d'égouts sont destinés à y distribuer l'eau des réservoirs et à conduire les eaux sales au dehors, ce qui permet d'y maintenir la plus grande propreté.

Lycée Impérial,

Rue du Grand-Maulévrier.

Une première cour, presque carrée, est fermée sur tous les côtés par un bâtiment d'architecture régulière. Là sont réunies toutes les classes, qui peuvent recevoir un grand nombre d'élèves. Cette

partie formait l'ancien collége des Jésuites. A peu de distance, au nord, sur un terrain plus élevé, est un grand bâtiment, appelé autrefois *Séminaire Joyeuse*, du nom de ce cardinal, son fondateur. Ces deux établissements ont été réunis, et n'en forment plus qu'un. La partie de Joyeuse est réservée aux plus jeunes enfants : ils ont leur cour de récréation à part, formée d'une terrasse du jardin qui s'élève en amphithéâtre. Au-dessous de cette cour, deux autres, divisées par des murs, également vastes, bien exposées, sablées et plantées d'arbres, reçoivent séparément les deux autres divisions. On compte environ deux cent cinquante pensionnaires et cinq cents externes.

L'église du collége mérite particulièrement d'être citée. Son portail est sur la rue Bourg-l'Abbé ; on y voit, à droite, la statue de Charlemagne, que l'on reconnait au globe qu'il tient en sa main ; à gauche est la statue de saint Louis. Cette église fut commencée en 1614, pour le collége des Jésuites. La reine Marie de Médicis en posa la première pierre. L'édifice ne fut terminé qu'en 1704, et dédié le 21 décembre. Plusieurs tableaux en décorent l'intérieur, dont l'aspect est noble et majestueux. Le public est admis aux offices dans cette église.

L'administration municipale a fait élever, dans une des chapelles latérales, à gauche en entrant, un très beau mausolée en marbre, au cardinal de Joyeuse, fondateur du séminaire réuni au Lycée.

HOSPICES.

Hôtel-Dieu,

Rue de Le Cat, à l'extrémité de la rue de Crosne.

L'établissement de vastes hôpitaux est fort ancien à Rouen. Celui dont je parle était autrefois près de la Cathédrale, entre la Calende et la rue de la Madeleine. La maison qui fait face au portail méridional de Notre-Dame est un reste de cet hôpital. Il fut transféré, en 1758, sur le Lieu-de-Santé, dans des bâtiments construits en 1749, et auxquels on ajouta ensuite de nouvelles constructions.

L'Hôtel-Dieu est exclusivement réservé aux habitants de la ville, sauf les cas d'urgence. Il est consacré au traitement des maladies aiguës et chroniques curables, tant internes qu'externes, et le séjour ne peut s'y prolonger au-delà de six mois. Ce terme expiré, les malades sont déclarés

incurables, et transférés à l'Hospice général, s'ils comptent dix ans de séjour dans la ville.

Il admet chaque année plus de quatre mille malades et quatre à cinq cents militaires ou marins, qui tous sont couchés isolément dans de vastes salles, selon la nature et la gravité du mal. Les deux tiers environ des maladies sont du ressort de la médecine; le dernier tiers appartient à la chirurgie. Une salle particulière reçoit les militaires; une autre, connue sous le nom de *Gésine*, est réservée aux femmes en couche. Il existe, en outre, une salle particulière pour les enfants au dessous de cinq ans, et quelques chambres pour les pensionnaires.

Les salles sont au nombre de dix-sept, contenant ensemble plus de six cents lits.

Le service médical est divisé en deux parties distinctes, celui de la médecine et celui de la chirurgie. Les visites ont exactement lieu deux fois par jour.

L'Hôtel-Dieu se présente à l'extrémité occidentale de la rue de Crosne-hors-Ville, plantée comme le boulevard où elle prend naissance, et formant une belle avenue. Les bâtiments de l'Hospice proprement dit sont au fond de la vaste cour qui sert d'entrée.

L'Hôtel-Dieu et l'Hospice général sont régis

par une même administration, qui se renouvelle tous les ans, par cinquième. Cette commission acquiert chaque jour de nouveaux droits à la reconnaissance publique, et surtout à celle des pauvres.

Hospice Général,

Rue Bourgerue.

Il est situé dans le bas-quartier de la ville, au sud-est, et occupe un vaste emplacement à proximité du boulevard Martainville. La reconnaissance doit se hâter de proclamer ici le nom de Claude Groulart, premier président au Parlement de Rouen, en 1602. De cette époque, réellement, date l'établissement d'un hospice consacré à recevoir les pauvres valides. Il n'existait guère, auparavant, que des *règlements pour la subvention des pauvres*. Après Groulart, un conseiller au Parlement, nommé Damiens, concourut le plus efficacement au maintien et même à l'existence de l'hospice. Ce généreux magistrat quitta sa maison et sa charge, pour se loger dans le Bureau, et veiller ainsi de plus près aux besoins des pauvres.

L'Hospice général a été successivement agrandi à différentes époques. Dernièrement encore, on

a fait des acquisitions de terrain considérables, et construit de vastes bâtiments. Outre les pauvres valides, la maison reçoit des individus infirmes ou atteints de diverses maladies chroniques. Sa population est habituellement de deux mille individus au moins. Quoiqu'elle soit régie par la même commission administrative que l'Hôtel-Dieu, elle a son directeur particulier, qui agit sous la surveillance de cette commission, relevant elle-même de l'administration publique. Comme à l'Hôtel-Dieu, des dames religieuses prodiguent aux pauvres de l'établissement les soins que réclame leur état.

Le service des enfants trouvés et abandonnés est un des grands attributs de l'Hospice général; on y admet, année commune, de cinq à six cents enfants trouvés. Un *tour* est pratiqué à l'une des entrées, pour les recevoir.

Du boulevard Martainville, on aperçoit la façade de l'église particulière de l'Hospice. Cet édifice, construit sur les dessins de Vauquelin, a succédé, en 1785, à une ancienne chapelle devenue trop étroite pour une population beaucoup plus considérable.

Asile des Aliénés, dit de Saint-Yon,

Faubourg Saint-Sever, rue Saint-Julien.

Appelés à Rouen, en 1705, par l'archevêque Nicolas Colbert et le premier président Nicolas Camus de Pont-Carré, les frères de Saint-Yon achetèrent, en 1708, l'enclos qui porte leur nom. Ils bâtirent leur église eux-mêmes, sans l'aide d'aucun architecte, sans le secours d'aucun maçon ou manœuvre. La première pierre fut posée le 7 juin 1728. Le vaisseau est d'assez bon goût et d'une exécution remarquable. Il a 28 m. 66 c. d'élévation en dehors, y compris une lanterne de 10 mètres qui porte sur le milieu de la croisée. Au dedans, la longueur est de 42 m., la largeur de 8 m. 33 cent. Le 16 juillet 1734, les frères de Saint-Yon transportèrent avec pompe, dans leur église, les ossements de leur fondateur, le vénérable De la Salle, décédé en 1719, et inhumé dans l'église de Saint-Sever[1]. Indépendamment des enfants pauvres à qui les frères donnaient une instruction proportionnée à leur condition, ils recevaient aussi les jeunes étourdis dont les

[1] L'église de Saint-Yon possède deux grisailles peintes par de Saint-Igny, de Rouen.

parents voulaient corriger l'inconduite; et, chose assez remarquable, ils accueillaient en outre les infortunés frappés d'aliénation mentale. Trente insensés étaient habituellement entretenus dans la maison, aux frais des familles.

A partir du moment où les frères des écoles chrétiennes furent supprimés, comme toutes les corporations religieuses, la maison de Saint-Yon devint successivement, jusqu'en 1820, prison révolutionnaire, caserne, grenier d'abondance, maison de détention pour les prisonniers espagnols, hôpital des militaires blessés en 1814, et dépôt de mendicité.

Dès l'année 1819, le conseil général du département de la Seine-Inférieure avait pris en considération le sort déplorable où se trouvaient réduits les infortunés aliénés, et résolut de l'adoucir. Il lui avait été représenté que ces malheureux ne pouvaient recevoir, dans les hospices de Rouen, du Havre et de Dieppe, où ils étaient enfermés en grand nombre, les soins curatifs qu'exigeait leur état, ni même ceux que réclame l'humanité.

Sur la proposition de M. Malouet, alors préfet, le conseil général vota l'établissement d'une maison spéciale où seraient admis les aliénés appartenant au département. Les bâtiments et

dépendances de l'ancienne maison de Saint-Yon furent désignés comme très propres à remplir le but proposé. La situation du local à l'extrémité d'un faubourg, l'air pur qu'on y respire, les plantations nombreuses qu'il était facile d'opérer dans les vastes jardins qui entourent la maison, parurent autant de circonstances favorables qui devaient fixer le choix de l'administration.

En conséquence, il fut procédé, en 1821, à l'adjudication des travaux de construction de cinq cours, pour le traitement des aliénés. Le 25 août 1822, anniversaire de la fête de saint Louis, M. le préfet De Vanssay posa la première pierre de l'établissement.

Malgré quelques additions faites à diverses époques aux bâtiments qui entraient dans le plan primitif, la maison de Saint-Yon fut assez promptement insuffisante pour y loger convenablement tous les aliénés du département. La difficulté d'agrandir un établissement placé au centre d'un quartier populeux et industriel détermina l'administration départementale à acquérir, à 4 kilomètres de Rouen, au hameau de *Quatre-Mares*, dépendant de la commune de Sotteville-lès-Rouen, un terrain de 37 hectares, sur lequel a été commencée, en 1849, la construction d'un

asile destiné aux aliénés du sexe masculin. Cet établissement, qui peut recevoir 380 à 400 malades, a été construit sur les plans de M. Grégoire, architecte du département, d'après les indications fournies par M. le docteur Parchappe, inspecteur général des asiles d'aliénés.

Par suite de cette fondation nouvelle, l'asile de St-Yon a été consacré exclusivement aux femmes aliénées. Au 1er janvier 1855, il renfermait 659 malades, dont 118 pensionnaires et 541 indigentes.

L'hospice de Saint-Yon occupe une superficie de neuf à dix hectares. Les malades y sont soignés par des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny. L'ordre admirable qui règne dans l'établissement, le régime intérieur dont les aliénés sont devenus l'objet, ont déjà fixé l'attention et l'intérêt des médecins étrangers, chargés eux-mêmes du traitement de ces malades dans les hôpitaux de leur pays. Celui de Rouen, on peut le dire, sert depuis plusieurs années de modèle à tous les autres.

PRISONS.

Il existe deux prisons principales à Rouen, la *Maison d'arrêt et de correction*, et la *Maison de justice*, ou *Conciergerie*, cour du Palais. Dans la première, vulgairement appelée *Bicêtre*, sont



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

Vue prise du Quai de la G^de. Chaussée.

les prévenus, les condamnés à moins d'un an, et les détenus pour dettes; dans la seconde, les individus en état de mise en accusation pour crime. Les condamnés à plus d'un an sont dirigés sur le dépôt central de Gaillon, à dix lieues de Rouen.

Suivant un tableau dressé par M. Vingtrinier, médecin en chef des prisons, la population moyenne des maisons d'arrêt et de correction est d'environ 600 individus; celle de la maison de justice de 80. La mortalité est de 1 sur 50.

L'année 1843 n'a pas été inférieure à ses aînées en institutions de bienfaisance; on a formé à cette époque, dans le grand parc des Chartreux, au Petit-Quevilly, un établissement agricole exploité par de *jeunes détenus*, et fondé en vue de leur amélioration morale. Les résultats obtenus témoignent de la bonne direction donnée à ce pénitenciaire.

CASERNES.

On compte à Rouen trois casernes: *la caserne Saint-Sever*, la plus grande des trois, élevée sur l'emplacement de l'ancien grenier à sel, et formant une sorte de parallélogramme, peut contenir 1000 hommes d'infanterie; *la caserne Martainville*, bâtie de 1776 à 1784, au pied de l'Aubette,

et adossée aux anciens murs de la ville, peut recevoir 750 hommes d'infanterie. Un vaste Champ de Mars règne au-devant de l'édifice et sur toute sa largeur; *la caserne Bonne-Nouvelle*, située faubourg Saint-Sever, dans l'ancien prieuré de ce nom, peut loger 300 hommes de cavalerie ou 600 d'infanterie.

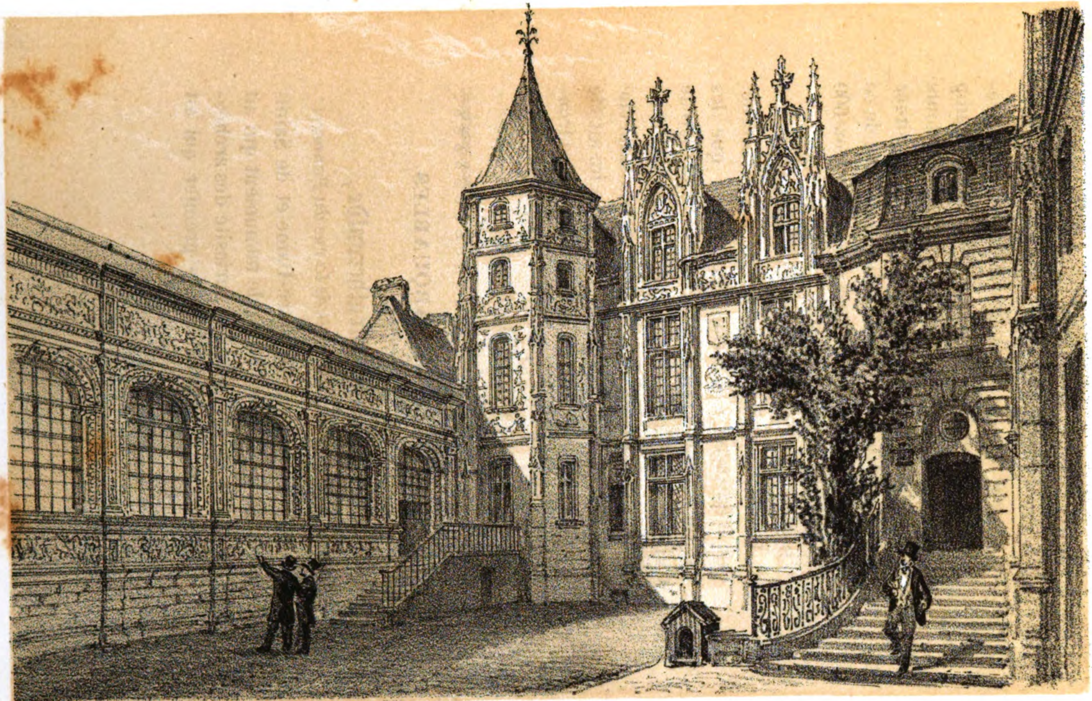
Bien des gens passent auprès de l'ancien prieuré de Bonne-Nouvelle, et n'y voient qu'une caserne. Que l'étranger s'y arrête cependant; que les Anglais surtout le visitent; c'est une fondation de Guillaume-le-Conquérant et de la reine Mathilde son épouse. Une tradition, que rien n'empêche d'adopter, veut que cette dénomination lui ait été donnée par la princesse elle-même, qui se trouvait en cet endroit quand elle reçut la *bonne nouvelle* de la victoire d'Hastings.

ÉDIFICES REMARQUABLES.

Hôtel du Bourgtheroulde,

Place de la Pucelle, à l'angle de la rue du Panneret.

Après les églises de Notre-Dame et de Saint-Ouen, notre ville n'a point de monument qui ait excité plus puissamment la curiosité des archéologues français ou anglais. Le premier qui ait



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

Hôtel du Bourgtheroulde.

donné la description des fameux bas-reliefs du *Camp du drap d'or*, qui décorent le soubassement extérieur de l'ancienne galerie de cet édifice, est Dom Montfaucon, au tome IVe de ses *Monuments de la Monarchie françoise*. Après Montfaucon, les archéologues anglais Ducarel, Dibdin, Cotman et Dawson Turner, ont payé un tribut d'admiration à l'hôtel du Bourgtheroulde; ensuite sont revenus les antiquaires français : M. de Jolimont lui consacre un article et deux planches dans ses *Monuments les plus remarquables de la ville de Rouen*. MM. Nodier, Taylor et de Cailleux ont enrichi leur *Voyage pittoresque et romantique* d'une suite complète de lithographies représentant la célèbre entrevue de François I et de Henri VIII. Ils ont fait plus, et c'est un titre réel à la reconnaissance nationale, ils ont fait exécuter, par des mains habiles, des moules qui perpétueront de siècle en siècle ces précieuses productions de la renaissance. D'un autre côté, M. A. Le Prevost a écrit de savants mémoires sur l'hôtel du Bourgtheroulde. Il a fixé l'époque de sa construction (vers la fin du XVe siécle), révélé le nom de son fondateur (Guillaume Le Roux), et facilité ainsi les nombreuses descriptions qui en ont été faites. La plus complète de ces descriptions est celle qu'en donne M. De la Quérière, dans son ouvrage

intitulé : *Description historique des Maisons de Rouen*. Cet hôtel, commencé par Guillaume Le Roux, seigneur du Bourgtheroulde, qui vivait en 1486, fut terminé dans la première moitié du XVIe siècle par Guillaume Le Roux, son fils, abbé d'Aumale et du Val-Richer, qui fut employé par François Ier à la négociation du concordat.

Au-dessus des arcades de la galerie où l'entrevue des deux rois est représentée, est une autre série de sculptures, que l'on suppose être des compositions religieuses.

Des bas-reliefs, plus ou moins endommagés, décorent la façade du logis principal, au fond de la cour; ceux de l'élégante tourelle hexagone que l'on voit à gauche représentent des scènes pastorales. Ces bas-reliefs sont au nombre de six, trois sur chaque face de la tourelle, placés à l'appui, et autour des petites fenêtres des trois étages, au-dessus du rez-de-chaussée.

L'intérieur de la tourelle renferme, au premier étage, un petit cabinet dont les boiseries et le plafond terminé en culs-de-lampe enrichis de dorures et de peintures, méritent de fixer l'attention par la beauté des détails.

C'est à tort que la plupart des *Cicerones*, en conduisant les étrangers à l'hôtel du Bourgtheroulde, prétendent leur montrer la prison de

la Pucelle d'Orléans, tandis que cet hôtel ne fut élevé que 60 ans, environ, après son supplice. La célèbre héroïne de Vaucouleurs fut enfermée et jugée dans le château de Bouvreuil, dont il existe encore une des tours, dans le monastère des Ursulines.

Ancienne Abbaye de Saint-Amand,

Rue Saint-Amand.

Fondé vers 1030, par la pieuse Aimeline, femme de Goscelin, vicomte d'Arques, enrichi des libéralités de Robert-le-Magnifique, honoré de la protection de nos rois, cet illustre monastère est, aujourd'hui, une espèce d'enclos assez bizarre, habité par des locataires de professions diverses. Des cours mal tenues, des bâtiments dégradés, voilà ce que présente, depuis long-temps déjà, l'intérieur de Saint-Amand. Les quelques débris qui avaient échappé à l'insouciance et à la destruction, ont été vendus il y a peu de temps pour faire place à un grand hôtel élevé sur l'alignement de la rue Impériale. On voyait alors un bâtiment en bois, fort curieux, élevé vers la fin du XVIe siècle, pendant l'abbatiat de Thomasse Daniel. Au premier étage était une chambre à deux cheminées, sur l'une desquelles on pou-

vait reconnaître, malgré leur mutilation, les armoiries de la famille Daniel. Enfin, à l'un des angles de cette façade était une charmante petite tourelle en porte-à-faux, bâtie en pierre. Sa forme était polygone; ses ornements étaient riches et de fort bon goût. C'était une jolie production de la renaissance. On y remarquait les armoiries de Marie d'Annebaut, vingt-sixième abbesse, en 1530, sous le cardinal George d'Amboise II.

Bureau des Finances,

Parvis Notre-Dame.

C'était le palais de la Cour des Aides. L'hôtel est bâti en pierres de taille : sa construction remonte à l'année 1509. Quoique cet édifice ait éprouvé des dégradations assez nombreuses, il mérite encore de fixer quelques instants l'attention des curieux. Aux arabesques qui le décorent, aux ornements dont il est chargé, on reconnaît facilement le passage du gothique à la renaissance. Construit dans les dernières années de Louis XII, il offre encore l'écu de France avec des porcs-épics en supports. Par la suite, sous François I, on ajouta des salamandres aux ornements. L'hôtel a deux façades; la principale, sur

le parvis Notre-Dame, l'autre sur la rue du Petit-Salut. Le genre de décoration est le même des deux côtés : ce sont des trumeaux revêtus de pilastres, chargés d'arabesques ; des médaillons formés de couronnes, mais dont les figures n'existent plus ; des écussons, également effacés ; plusieurs niches surmontées de dais, etc.

Porte Guillaume-Lion,

Quai Napoléon.

Des anciennes portes de la ville, c'est la seule qui existe aujourd'hui. Construite vers le milieu du siècle dernier, cette porte présente dans son ensemble une certaine élégance et quelques sculptures dues au ciseau de Claude Leprince, de Rouen, en 1749.

Maisons curieuses et Hommes célèbres nés à Rouen.

Ancien Hôtel de Ville, à l'angle des rues de la Grosse-Horloge et Thouret.

Maisons en bois, Grande-Rue, n°s 115 et 129.

Maison, rue des Cordeliers, n° 45.

Maison, rue aux Juifs, n°s 47 et 49.

Maison, rue Percière, n° 11.

Maison, rue Bouvreuil, n° 4.

Maison, rue Étoupée, n° 4.

Maisons, rue des Carmes, n° 20 (ancienne Chambre des Comptes), et n°s 69 à 77.

Maison, rue Caquerel, n° 13.

Maison, rue Damiette, n° 29.

Maisons, rue Eau-de-Robec, n°s 186, 221 et 223.

Maisons, rue du change, n°s 2 à 8.

Maisons, rue Malpalu, n°s 90 et 92.

Maisons, rue du Bac, n°s 28 et 30.

Maison, dite de Caradas, rue de la Savonnerie, à l'angle de la rue de la Tuile.

Maison où est né, en 1606, Pierre Corneille, rue de la Pie, n° 4.

Maison où est né, en 1657, Fontenelle, rue des Bons-Enfants, n°s 132 et 134.

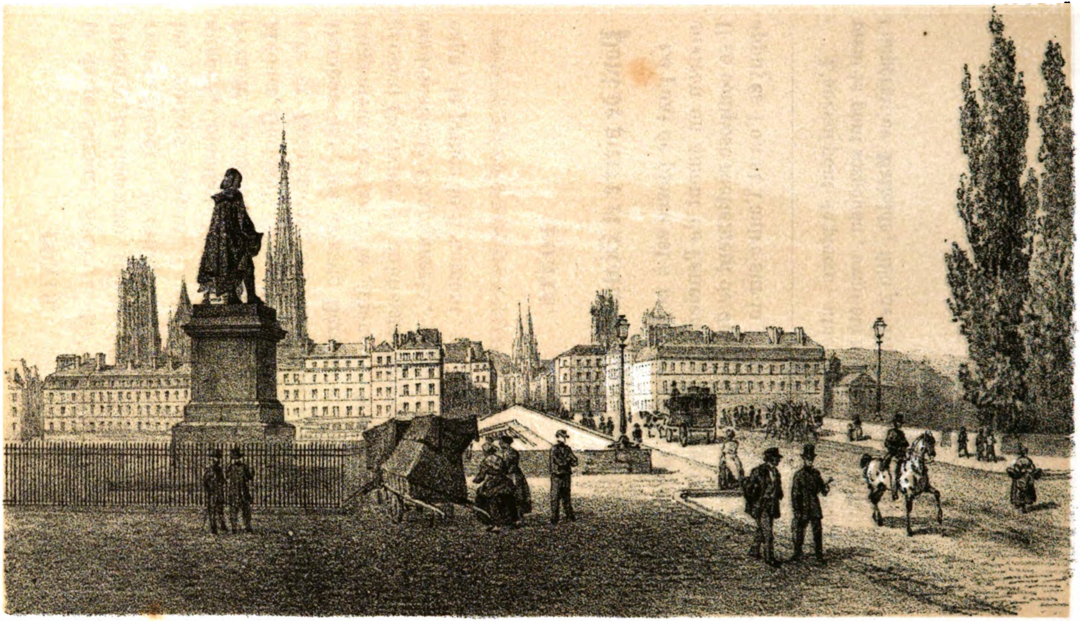
Maison où est né, en 1644, Jouvenet, rue aux Juifs, n° 9.

Maison où est né, en 1775, Boïeldieu, rue aux Ours, n° 61.

Maison où est né, en 1785, Dulong, chimiste et physicien, rue aux Ours, 46.

Maison où est né, en 1768, Édouard Adam, rue Eau-de-Robec, n° 222.

Outre les personnages célèbres dont nous venons d'indiquer le lieu de naissance, notre ville se glorifie de compter parmi ses enfants : Thomas Corneille (frère de Pierre), les deux Basnage,



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon. Imp. Lemercier, Paris.

Pont de Pierre *(Statue de P. Corneille)*.

le docte Samuel Bochart, les pères Berruyer, Brumoy, Le Courayer, Daniel et Sanadon, l'historien Le Gendre, le critique Guyot Des Fontaines; les peintres Restout, Letellier, Deshayes, Sacquépée, Colombel, Lemonnier, Houel, De Boisfremont, Lebarbier, et le poète du naufrage de la Méduse, Géricault; les architectes Blondel, Couture et LeBrument; les chimistes Lémery et Dambourney, les avocats Bérault et Ducastel, l'ingénieur Forfait, le financier Mollien, le général Duvivier, le publiciste Armand Carrel, mademoiselle Champmeslé, mesdames du Boccage, le prince de Beaumont, etc., etc.

PONTS.

Pont de pierre et Statue de P. Corneille.

Le pont de pierre est à cent cinquante mètres environ en amont de l'ancien pont de bateaux [1]. Il se compose réellement de deux ponts séparés, appuyés l'un et l'autre sur la pointe occidentale

[1] L'ancien pont de pierre, situé où est en ce moment le pont suspendu, avait été bâti par les soins de l'impératrice Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'An-

de l'île Lacroix. Chacune des deux parties du pont a trois arches. L'arche du milieu porte 31 mètres d'ouverture; les arches latérales 26 mèt.; les arcades pratiquées dans chaque culée, entre les socles, 4 mèt. 8 cent. La longueur totale est de 266 mètres. La largeur du pont, entre les bahuts, est de 13 mèt. 80 centimèt.; celle des trottoirs, de 2 mètres 40 centimèt.; celle de la chaussée, de 9 mètres. La profondeur moyenne de la rivière, dans l'emplacement du pont, est de 10 mètres.

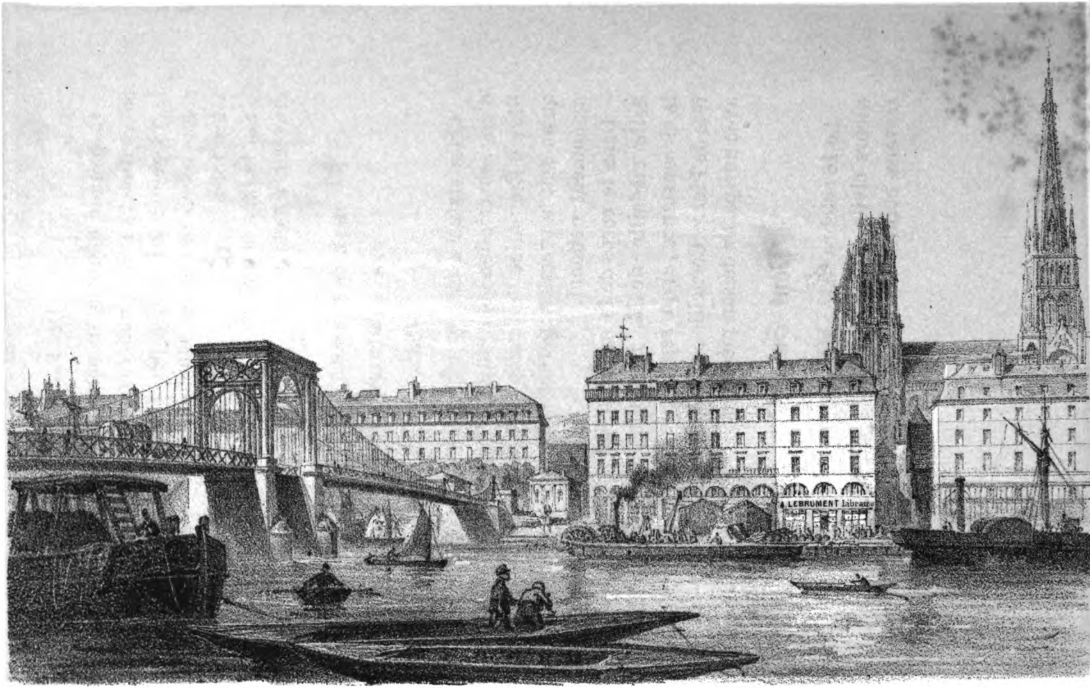
Ce pont a été livré au public en 1829.

Au centre du terre-plein s'élève la statue en bronze de Pierre Corneille; elle est posée sur un piédestal en marbre blanc de Carrare, qui est supporté par un premier socle en granit de Vire.

Cette statue a 3 m. 89 cent. de haut, compris la plinthe, et pèse 4,540 kilogrammes (9,274 livres poids de marc). Elle a été fondue à Paris, par M. Honoré Gonon, d'après le modèle exécuté par M. David, membre de l'Institut. Le piédestal est dû à M. Grégoire, alors architecte des bâtiments civils du département de la Seine-Inférieure.

---

gleterre et duc de Normandie. Ce pont devint complètement impraticable et hors de service en 1564. — Le pont de bateaux, construit en 1626, fut démoli en septembre 1836; il était établi en face la rue du Bac.



Rouen, A. Le Brument 53 Quai Napoléon.

Pont suspendu.

La hauteur totale du monument est de 8 mètres 66 centimètres. La première pierre en a été posée le 18 septembre 1833, par Louis-Philippe. La statue a été inaugurée solennellement le 19 octobre 1834.

Sur la face antérieure du dé du piédestal sont gravés ces mots :

A

PIERRE CORNEILLE,

PAR SOUSCRIPTION,

1834.

Cette statue a été, en effet, érigée au moyen d'une souscription qui a été ouverte par la Société libre d'Émulation de Rouen. C'est à cette Société qu'on doit la première pensée et l'exécution de ce monument national.

Dans le corps de la statue a été introduite la belle médaille de M. Depaulis, frappée pour la circonstance, et qui représente, sur la face, la tête de Pierre Corneille, et au revers, la statue, avec une partie de son piédestal.

Pont Suspendu.

Le 16 octobre 1834, MM. Seguin frères, ingénieurs civils, et Pierre Colin, entrepreneur de travaux publics, ont été déclarés adjudicataires

de la construction de ce pont, moyennant la concession à leur profit, pendant 99 années, des droits de péage, le pont devant être terminé, au plus tard, le 1er janvier 1837. A l'expiration des 99 ans, ce pont appartiendra à l'État.

Les adjudicataires ont présenté un nouveau plan, qui a été approuvé le 27 juin 1835, par le ministre de l'intérieur.

Le pont a deux travées égales ; les deux piles du milieu, distantes l'une de l'autre de 15 mèt., sont réunies par des voussoirs en fonte, assis sur huit colonnes, également en fonte. Ces voussoirs se trouvent élevés à 25 mèt. au moins au-dessus de l'étiage, hauteur suffisante pour le passage des bâtiments mâtés qui fréquentent le port de Rouen. C'est là que se trouve la passe mobile. Elle a 14 mètres de longueur sur 4 de largeur, et est d'une solidité parfaite, puisqu'on a la facilité de la suspendre aux voussoirs de fonte. Le lit de la rivière est dragué en cet endroit, de manière à présenter au moins 3 mètres d'eau au-dessous de l'étiage.

Le tablier, qui s'ouvre pour donner passage aux navires, est un double pont-levis dont la manœuvre se fait avec autant de facilité que de promptitude.

Les piles, élevées pendant l'hiver, étaient achevées en janvier 1836, mais les fontes des colonnes et des arceaux, exécutées en Angle-

terre, n'arrivèrent qu'au mois de juin. Quelques jours suffirent pour placer les immenses câbles de suspension, au nombre de douze, et les poutrelles sur lesquelles repose le plancher formé d'un lit de planches de sap superposées à un autre lit de planches de chêne. Les colonnes qui supportent les cables de suspension sont couronnées et liées entr'elles par une corniche.

Les épreuves préalables ayant parfaitement réussi, M. le Préfet a fait l'inauguration du pont, le 31 août 1836.

La largeur, entre les faces intérieures des parapets, est de 7 mètres 30 centimètres, divisés en deux trottoirs de chacun 1 mètre 30 centimètres, et, pour les voitures, une chaussée de 4 mètres 70 centimètres. La longueur est de 197 mètres. La dépense totale a été évaluée, par le cahier des charges, à 750,000 fr.

Le péage est fixé à 1 cent. pour un piéton, 5 cent. pour un cavalier, et 15 cent. pour une voiture.

Le pont suspendu présente le double avantage de rendre la navigation beaucoup plus facile, et de doter la ville d'un monument plein de hardiesse et d'élégance.

A gauche du pont, du côté de la ville, on a bâti un corps-de-garde. A droite, on a élevé une petite maison à Louis Brune, connu pour avoir sauvé

la vie à plus de 30 personnes prêtes à périr dans les flots. C'est un juste hommage rendu par la ville de Rouen au courage et au généreux dévouement d'un de ses enfants. Dans cette maison, on a réservé une salle pour rappeler à la vie les personnes asphyxiées.

RIVIÈRES.

La Seine. — La Seine prend sa source en Bourgogne, au hameau d'Envergereaux, à 12 kilom. N.-O. du village de Saint-Seine. Après un cours de plus de 800 kilom. de l'est à l'ouest, elle vient se jeter dans l'Océan, entre Honfleur et le Havre. La profondeur de la Seine à Rouen et le reflux permettent de classer cette ville parmi les principaux ports de France. On estime qu'il y monte annuellement de 2,500 à 3,000 navires de toute grandeur, tonnage moyen d'environ 90 tonneaux [1]. Ce fleuve peut être divisé en trois

[1] Des navires de 300 à 400 tonneaux, calant 4 m. 50 cent., peuvent monter jusqu'à Rouen, grâce aux travaux d'endiguement de la Seine maritime. En 1853, il est entré 3,672 navires jaugeant 320,525 tonn. Voy. sur la Seine, le *Voyage de Paris au Havre*, par un Rouennais.

parties : 1° la Haute-Seine, depuis sa source jusqu'à Paris; 2° la Seine moyenne, de Paris à Rouen; 3° la Seine maritime, de Rouen à la mer.

Robec. — Cette rivière prend sa source au village de Fontaine-sous-Préaux, à 8 kilomètres de Rouen, traverse cinq communes, entre dans Rouen au faubourg Saint-Hilaire, coule de l'est à l'ouest, et est bordée sur toute la longueur de la rue qui porte son nom par plusieurs établissements de teintureries qui donnent à ce quartier une physionomie toute particulière. Elle décrit alors un détour à gauche, et se dirige du nord au sud, derrière les maisons qui bordent les rues Damiette, Malpalu et Impériale, et va se perdre dans la Seine, auprès du pont de Pierre.

Aubette. — Sa destination est à peu près la même que celle de Robec, sa voisine. Celle-ci lui est même redevable d'une partie de ses eaux, puisque l'Aubette, à partir de l'endroit qu'on nomme *le Choc*, se divise en deux bras, dont l'un se jette dans Robec un peu plus loin. C'est au Choc que sont établies les écluses destinées à faire passer alternativement les eaux d'une rivière dans l'autre, afin d'en pouvoir effectuer le curage, qui a lieu tous les ans vers la Pente-

côte. L'Aubette prend sa source à Saint-Aubin, petit village près Rouen. Elle traverse Saint-Léger-du-Bourg-Denis, Darnétal, entre dans Rouen par le faubourg Martainville, et va se perdre dans la Seine, à l'entrée du cours Dauphin, près la porte Guillaume-Lion.

Renelle. — Si l'étymologie du nom de la Renelle est douteuse, il n'en est pas de même de son utilité. Elle entretient quelques établissements de tanneries dans la rue qui porte son nom. Ce genre d'industrie est fort ancien à Rouen, et n'a jamais été exercé autre part qu'en ce quartier.

FONTAINES.

Des trente-six fontaines qui fournissent à la ville une eau abondante, sept seulement méritent un examen particulier, sous le rapport monumental et historique. Ce sont les fontaines de la Croix-de-Pierre, de la Crosse, de la Grosse-Horloge, du Marché-Neuf, de la Pucelle, de Saint-Maclou et de Lisieux.

Fontaine de Lisieux, *rue de la Savonnerie*. — Cette fontaine est la plus remarquable. Elle est ainsi nommée, parce que la maison contre laquelle elle est adossée appartenait à l'évêque de Lisieux, qui logeait dans cet hôtel quand il ve-

nait à Rouen. A l'extrémité supérieure du massif en pierre et de forme pyramidale, est Apollon, vêtu d'une manière assez bizarre; il joue de la harpe. Au-dessous du dieu des poètes est le cheval Pégase. Immédiatement après vient une figure à trois têtes, dont nos manuscrits font une *Philosophie*. Les neuf Muses sont distribuées dans le reste du massif, au-dessous de cette *Philosophie*, qui pourrait bien être une Hécate. Des rochers, des arbres, des gazons, des moutons, composent les accessoires de ce *Mont-Parnasse*. De la base au sommet, serpente le *chemin glissant et pénible à tenir*. Tout mutilé qu'il est, ce monument est encore fort curieux, et mérite d'être visité. Sa construction remonte à 1518.

Fontaine de la Crosse, *à l'angle des rues des Carmes et de l'Hôpital.* — C'est un petit monument du genre gothique de la fin du xve siècle. Les sculptures qui la décorent sont remarquables par leur délicatesse et leur légèreté. Elle est surmontée d'une couronne royale; l'eau s'échappe par deux robinets. Son nom lui vient de ce qu'elle est située au coin de la maison où pendait pour enseigne la crosse appartenant aux religieux de Notre-Dame de l'Isle-Dieu.

Fontaine de la Grosse-Horloge, *à l'angle des rues des Vergetiers et de la Grande-Rue.* — Le 25 avril

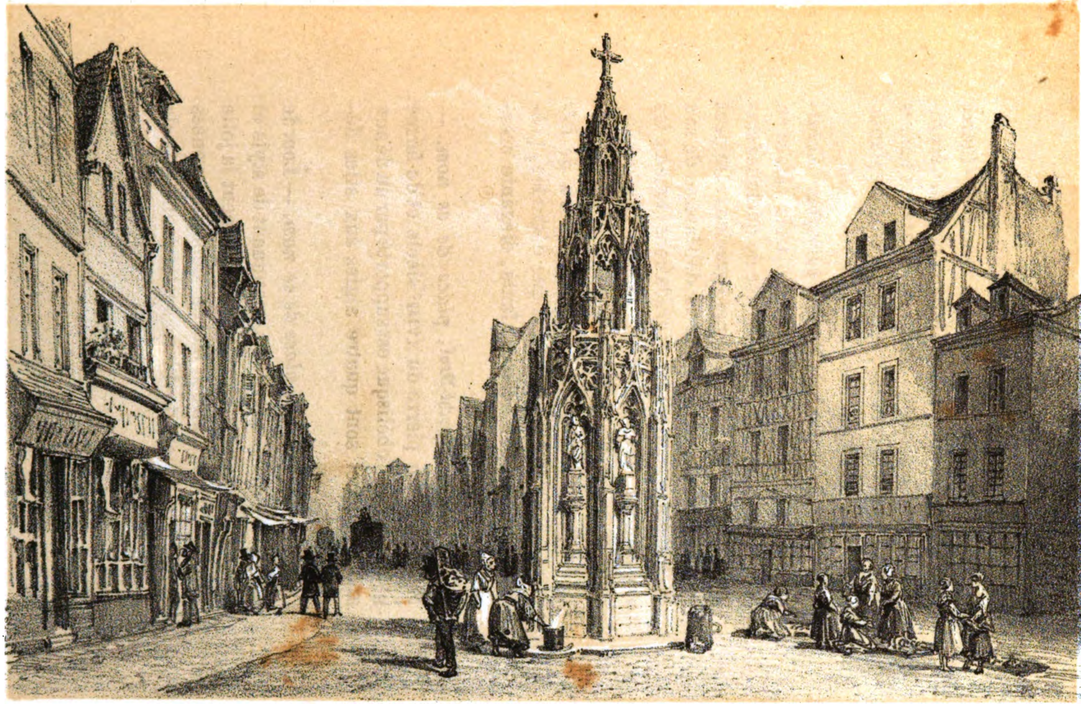
1731, la ville passa un marché avec Jean-Pierre de France, architecte-sculpteur, pour la décoration de cette fontaine, qui représente les figures d'Alphée et d'Aréthuse, accompagnées d'enfants, de rocaille et de roseaux.

Fontaine de la Croix-de-Pierre, *carrefour Saint-Vivien.* — La fontaine présente trois étages en forme de pyramide, et est ornée de quelques statues; son aspect est infiniment gracieux. On peut encore se faire une idée de la délicatesse de son architecture, malgré les dégradations et même les réparations dont elle a été l'objet. Elle coula, pour la première fois, en 1515.

Fontaine de Saint-Maclou, *à l'angle nord de l'église.* — Cette fontaine, quoique dégradée, présente encore deux beaux enfants, élégante création de Jean Goujon.

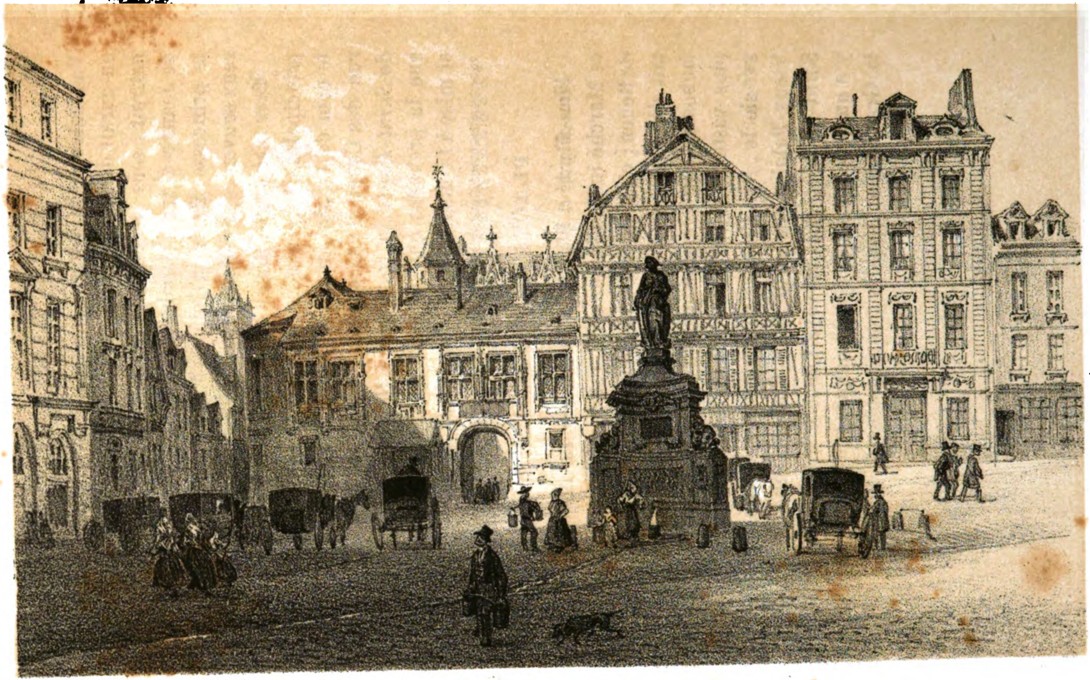
Fontaine du Marché-Neuf, *place de ce nom.* — Monument en pierre du XVIIIe siècle et de forme pyramidale. L'obélisque est supporté par un dé aux angles duquel sont quatre aigles aux ailes déployées.

Fontaine de la Pucelle, *place de ce nom.* — Lourde composition de Paul Slodts, manquant de style et de sentiment. Elle fait regretter vivement la jolie fontaine triangulaire, élevée quelques années après l'exécution de l'immortelle jeune fille de



Rouen. A. Le Brument, 55 Quai Napoléon

Fontaine de la Croix de Pierre



Rouen, A Le Brument 55 Quai Napoléon

Place de la Pucelle d'Orléans

Vaucouleurs, monument, qu'au lieu de détruire, on aurait dû s'efforcer de conserver. Qui reconnaîtrait, sous ce costume de Bellone, les traits de Jeanne-d'Arc, si noblement représentés par la princesse Marie d'Orléans? Que de douloureux souvenirs se rattachent à ces deux noms!

Eaux minérales. — Rouen en possède trois sources principales : la première, à l'est, connue sous le nom de la *Maréquerie*, où l'on arrive par la rue des Canettes; la seconde, au sud-est, dite de *Saint-Paul;* la troisième à *Déville*. Il n'y a que la première qui soit entretenue en bon état et mise à la disposition des malades.

PLACES ET MARCHÉS

Vieux-Marché et Place de la Pucelle. — Le nom de ce Marché indique assez qu'il est le plus ancien de Rouen; c'est aussi le plus considérable. Il existait dès le XI[e] siècle, et se trouvait alors dans le faubourg. Son étendue primitive était beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui, puisqu'il occupait, au XV[e] siècle, tout l'espace compris entre la rue du Vieux-Palais, l'église de Saint-Éloi et l'église de Saint-Michel, dont on voyait encore les restes il y a quelques années, à l'encoignure sud-ouest de la Grande-Rue. Vers le commencement du XVI[e]

siècle, on bâtit des maisons dans le voisinage de l'église de Saint-Éloi, jusqu'à la rue du Vieux-Palais. Une d'elles subsiste encore : c'est l'hôtel du Bourgtheroulde, fameux par ses bas-reliefs, et dont j'ai parlé plus haut. Le Vieux-Marché se trouva ainsi partagé en deux portions inégales. L'endroit où fut brûlée (le 30 mai 1431) l'innocente Jeanne d'Arc, a retenu le nom de place de la *Pucelle.* On l'appelle aussi place du *Marché-aux-Veaux*, à cause de sa destination primitive C'est donc sur le Vieux-Marché que l'héroïne française fut sacrifiée à la superstition et à la vengeance, « attendu, dit le roi d'Angleterre dans une lettre à son *très cher et très aimé oncle*, attendu les grands dommages et inconvénients, les horribles homicides, et détestables cruautés et autres maux innumérables qu'elle avait commis à l'encontre de notre seigneurie et loyal peuple obéissant. »

Les galeries couvertes, où sont établies aujourd'hui les marchandes de poisson, ont été construites en 1823.

Place Saint-Éloi. (V. *Église Saint-Éloi*, p. 71.)

Marché-Neuf. — Les fruits, les œufs, les fromages, particulièrement les *bondes de Neufchâtel :* tels sont les approvisionnements du Marché-Neuf. On y voyait encore, il y a soixante ans environ, une

statue en plomb doré, représentant Louis XV dans sa jeunesse, et revêtu des habits royaux. Ce monument a été remplacé par l'obélisque actuel, qui fournit une eau abondante aux habitants du quartier.

Place Notre-Dame. — Au temps de Pommeraye, le parvis Notre-Dame était le lieu où s'allumaient les feux de joie dans les jours de réjouissances publiques. C'est aujourd'hui le marché aux fleurs et aux graines; il ne tient régulièrement que le dimanche et le vendredi.

Place de la Calende. — On l'appelait autrefois le *port Morant*, le *port des Navires*, le *port de Notre-Dame*, parce que, en effet, les vaisseaux abordèrent en cet endroit jusqu'au moment où les premiers ducs resserrèrent le lit de la Seine. Peut-être trouverait-on encore scellés, dans les caves de quelques maisons voisines, les anneaux de fer dont parle Farin, et auxquels on amarrait les bâtiments. La façade de la maison au haut de laquelle est un cadran, précisément en regard du portail de l'église, est un reste des bâtiments de l'Hôtel-Dieu, autrefois établi en cet endroit.

Places de la Haute et Basse-Vieille-Tour. (*Voyez* l'article *Halles*, p. 82.)

Place des Carmes. — C'est une succursale du parvis Notre-Dame pour la vente des fleurs, lors-

que la célébration de quelque cérémonie religieuse exige que l'entrée de la Cathédrale soit parfaitement libre. Cette place a succédé en partie à l'ancien couvent des Carmes, dont elle a retenu le nom, aussi bien que la rue voisine.

La Rouge-Mare. — L'an 949, Othon, empereur d'Allemagne, Louis IV, roi de France, et Arnould, comte de Flandre, mettent le siége devant Rouen. Notre duc Richard I, surnommé Sans-Peur, sort par la porte Beauvoisine, tombe sur les ennemis, et fait un carnage effroyable de leurs soldats. Cette action eut lieu en partie à l'endroit que nous appelons encore aujourd'hui la *Rouge-Mare*, à cause du sang dont elle fut inondée.

La Rouge-Mare est maintenant le marché au beurre. Une école d'*enseignement mutuel* et l'hôtel de la gendarmerie occupent, depuis quelques années, l'église et une partie des bâtiments de l'ancien monastère des Béguines, qu'on remarque sur cette place.

En 1450, la place de la Rouge-Mare devint le marché aux chevaux, transféré, depuis la fin du siècle dernier, au *Boulingrin*.

Le Boulingrin. — Le *Boule-Verd* était un tapis de gazon où l'on jouait à la *boule*. De ce mot *Boule-Verd* les Anglais ont fait leur *Bowling-Green*, qui en est la traduction littérale, dans

l'acception primitive ; de ce mot *Bowling-Green*, nous avons fait *Boulingrin*. Cette place, qui se trouve au point de jonction des deux rampes Beauvoisine et Saint-Hilaire, est un vaste carré entouré de maronniers. Le peuple l'appelle mal à propos la *Nouvelle Rouge-Mare*, depuis que le marché aux chevaux et autres bestiaux y a été transféré.

Le Champ de Mars. *Voyez Caserne Martainville*, p. 101.

BIBLIOTHÈQUE ET MUSÉES.

Bibliothèque publique, *à l'Hôtel de Ville, deuxième étage*. — Le 4 juillet 1809 eut lieu l'ouverture solennelle de la Bibliothèque publique. Depuis ce moment, les habitants et les étrangers sont admis dans l'établissement, tous les jours, excepté les dimanches, les jeudis et le temps des vacances, de onze à quatre heures, et le soir de six à neuf heures. La collection actuelle est environ de cent mille volumes, y compris les collections Le Ber et Coquebert de Montbret.

Les manuscrits sont au nombre de plus de douze cents. Plusieurs d'entr'eux sont fort rares et très curieux, soit par leur ancienneté, soit

par les miniatures dont ils sont ornés, soit enfin par les renseignements qu'on y trouve. Je citerai particulièrement le *Graduel de Daniel d'Aubonne*, mort en 1714; le *Missel de Robert Champpart*, archevêque de Londres et de Cantorbéry, apporté d'Angleterre, vers l'an 1050, ainsi que le *Bénédictionnaire*, de la même époque, qui servait au couronnement des rois anglo-saxons; la *Relation de l'entrée de Henri II à Rouen*, en 1550, ornée d'une suite de peintures extrêmement précieuses. Les imprimés avant 1,500 sont au nombre de trois cent cinquante, dont deux cent quarante avec date; le plus ancien est de 1468[1].

La Bibliothèque de Rouen possède, en outre, une quantité considérable d'excellents recueils, des collections de la plus haute valeur, des éditions de la plus grande rareté. La précieuse collection de M. Le Ber, dont le catalogue forme 3 volumes in-8, est maintenant réunie à la Bibliothèque de la ville, dans une salle particulière. Quant à la bibliothèque Coquebert de Montbret, léguée à la ville, elle est déposée dans les combles de l'Hôtel de Ville, en attendant une installation

---

[1] La vente des livres était déjà considérable à Rouen, dès 1483. Il est constant que Martin Morin y imprimait, vers 1484, et Guillaume Le Talleur, en 1487.

définitive. La Bibliothèque renferme, en outre, un magnifique vase de Sèvres dans le style mauresque, une statue de Voltaire par Houdon, modelée avec toile et carton, divers objets chinois offerts par l'amiral Cécile, un modèle de l'église de Saint-Ouen en carton-pâte, des collections de médailles, de gravures, etc.[1]

Musée, *à l'Hôtel de Ville, deuxième étage.* — L'ouverture du Musée a eu lieu le même jour que celle de la Bibliothèque (4 juillet 1809). La plupart des objets qui le composent ont été recueillis dans le département. Le gouvernement, de son côté, a contribué à l'enrichir, en lui accordant plusieurs tableaux de différentes écoles; le conseil municipal, en votant diverses acquisitions; quelques particuliers par des dons volontaires. Cette intéressante collection se compose de trois cents tableaux à peu près. On y remarque, entre tous, une *Vierge au milieu des*

---

[1] Indépendamment des nombreux manuscrits de la Bibliothèque publique, la ville de Rouen possède (Hôtel de la Préfecture) le dépôt des archives départementales, dépôt où l'on peut puiser de nouveaux documents sur l'histoire civile et religieuse tant de la ville de Rouen que des divers points du département de la Seine-Inférieure.

Anges, dite la *Vierge de Saint-Sixte*, de Raphaël; trois petits tableaux, formant suite, qui sont incontestablement de la main de ce grand peintre et dans sa première manière; le Van Eyck, représentant la *Sainte Vierge au milieu d'une assemblée de jeunes filles;* une *Messe au temps de la Ligue*, tableau curieux pour le sujet et pour les hauts personnages qu'il représente, une *Conversion de saint Mathieu*, par Valentin; un *Saint-François en extase*, par Annibal Carrache; un *Ecce-Homo* et une copie de la *sainte Famille*, par Mignard; une *Mort de saint François*, par Jouvenet; plusieurs *Marines*, par Vernet; une *Descente de Croix*, par Lahire; une *Vue de Rouen*, au commencement du XVIIIe siècle; la *Visitation* par Le Guerchin; la *Peste de Milan*, par Lemonnier, de Rouen, et un grand nombre d'autres qu'il serait trop long de citer. A l'extrémité de la galerie d'entrée est une statue en terre cuite, de *Pierre Corneille*, par Caffiéri[1]. Quelques autres statues en marbre, et les modèles en plâtre des plus belles statues de l'antiquité, se trouvent dans une salle séparée, au fond de la

---

[1] Une autre statue en marbre de P. Corneille est placée dans la grande salle de l'Hôtel de Ville; elle est due au ciseau de Cortot, habile sculpteur.

grande galerie. Il y a, tous les deux ans, au mois de juillet, exposition des productions des Beaux-Arts, dont la majeure partie appartient à des artistes rouennais.

Le Musée est ouvert au public les dimanches et jeudis; aux artistes et aux étrangers, tous les jours, de dix à quatre heures [1].

Musée départemental d'Antiquités, *à Sainte-Marie, rue Poussin.* — Ce Musée, fondé en 1833, par le conseil général du département, sur la proposition de M. Dupont-Delporte, préfet, a été livré au public en 1834. Il occupe deux des galeries du cloître de l'ancien couvent de Sainte-Marie. Dans la première galerie sont placées les antiquités gauloises, romaines et gallo-romaines, et celles du moyen-âge; dans la deuxième, en retour d'équerre, les objets d'art de l'époque dite de la renaissance. Ce Musée renferme des statues, des bustes, des bas-reliefs, des fragments d'architecture, des sarcophages, des urnes en marbre et en pierre, des vases en bronze, en verre et en terre cuite, des vitraux peints, des armes, des meubles, des

---

[1] Le conservateur de ce musée est aujourd'hui M. Court, habile peintre d'histoire et de portraits, né à Rouen.

ustensiles et ornements divers de différentes époques.

L'énumération suivante donnera une idée de ses richesses: La porte de la maison de Corneille, quelques tombeaux romains et gallo-romains trouvés à Rouen et dans diverses parties du département de la Seine-Inférieure; plusieurs fragments de Mosaïque; des inscriptions, des statues provenant des fouilles faites à Lillebonne; une foule d'objets d'arts et d'antiquités du moyen-âge et de la renaissance; la châsse de Saint-Sever qui jadis renfermait les reliques de ce saint, et dont la forme rappelle celle d'une chapelle gothique de la fin du XIIe siècle; (elle est en bois de chêne revêtu de lames de cuivre dorées et argentées; sur les quatre faces sont placées des figures d'évêques, celle de Saint-Sever, dorée, occupe le faîte central de la châsse); plusieurs spécimens de la sculpture en pierre et en bois, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles; une collection considérable de médailles romaines et gauloises, de sceaux et d'anciennes monnaies françaises et normandes; les plâtres des cinq bas-reliefs de l'hôtel du Bourgtheroulde, représentant l'entrevue de Henri VIII et de François Ier au Camp du drap d'Or; d'anciennes armes et armures, parmi lesquelles se trouve la cotte de maille

d'Enguerrand de Marigny, provenant de la Collégiale d'Écouis, et enfin, d'anciens meubles, tels qu'armoires, buffets, coffres, bahuts en ébène ou en chêne.

Les fenêtres des galeries, au nombre de quinze, sont remplies de vitraux peints, présentant les progrès de ce genre d'ornementation, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIe. Les plus remarquables sont ceux qui proviennent de l'église de Saint-Éloi (aujourd'hui à l'usage du culte protestant), et qui représentent l'histoire du Juif et de l'Hostie, autrement dite du miracle des Billettes. Dans des cadres appliqués contre la muraille sont suspendus des chartes et d'anciens titres Normands, portant la signature de personnages célèbres. On distingue parmi ces signatures celle de Guillaume-le-Conquérant (une simple croix), et celles de plusieurs autres ducs de Normandie.

Le Musée est ouvert les dimanches et fêtes, de 11 heures à 4 heures, et les mardis et jeudis, pour les étrangers, de midi à trois heures.

Muséum d'Histoire naturelle, *à Sainte-Marie, rue Poussin.* — L'administration municipale de Rouen fonda le Cabinet d'histoire naturelle en 1827, mais ce ne fut qu'en 1832 qu'on le jugea digne d'être offert à la curiosité publique.

L'accroissement de ce Muséum a été rapide; déjà, malgré son peu d'années d'existence, il peut être comparé avantageusement à la plupart des collections de province; et, en raison de la situation maritime de notre ville, on doit espérer qu'un jour à venir, il sera placé immédiatement après le Muséum de Paris. Actuellement il est remarquable par les nombreuses coquilles qu'il possède, et par quelques mammifères d'une grande rareté.

Ce Muséum forme deux longues galeries et est ouvert au public les dimanches et fêtes; les étrangers et les étudiants y entrent tous les jours.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts. — Le nombre des académiciens résidants est fixé à cinquante; celui des correspondants est illimité. La collection des mémoires de la compagnie, dont il paraît un volume tous les ans, forme aujourd'hui 56 volumes, y compris l'année 1854 et cinq volumes des anciens mémoires. L'Académie tient ses séances particulières tous les vendredis, de sept à neuf heures du soir; et, chaque année, une séance publique, à la fin de laquelle elle dé-

cerne alternativement des prix sur différents sujets relatifs aux sciences, aux lettres et aux arts. Cette séance a lieu dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, au commencement du mois d'août.

Les étrangers ne doivent pas manquer de visiter la salle de l'Académie, pour y voir le superbe tableau de M. Court, représentant le *grand Corneille accueilli au théâtre par le grand Condé*, et le beau *portrait de Boïeldieu*, peint par M. Boullenger de Boisfremont. Cette salle est située dans l'Hôtel de Ville, auprès du Musée et de la Bibliothèque publique.

Société centrale d'Agriculture. — Cette Société, constituée en 1819, s'occupe sans relâche des moyens de propager les connaissances relatives au but de son institution. Elle tient ses séances le deuxième et le quatrième jeudi de chaque mois, dans une des salles de l'ancien couvent de Sainte-Marie, rue Poussin, et une séance publique tous les ans, la veille de la foire de Saint-Romain, c'est-à-dire vers la fin d'octobre. La Société, dans cette séance, décerne des prix et des médailles d'encouragement. Elle publie, tous les trois mois, le résultat de ses travaux.

La Société se compose de membres honoraires, de quarante résidants et de correspondants en nombre illimité.

Société libre d'Émulation. — Cette Société, créée en 1803, sous la dénomination de *Société libre d'Émulation*, s'occupe plus particulièrement de tout ce qui intéresse l'avancement et l'amélioration des arts et de l'industrie manufacturière. Elle tient ses séances les 1er et 15 de chaque mois, dans une des salles de l'ancienne Cour impériale, et une séance publique à l'Hôtel de Ville, le 6 juin, anniversaire de la naissance du grand Corneille, époque où elle décerne des prix et des médailles d'encouragement.

Cette Société se compose de membres honoraires ou vétérants, de soixante membres résidants et d'un nombre illimité de correspondants. Elle a établi, en 1835, trois cours publics professés gratuitement par des membres pris dans son sein, savoir : un cours de *Tenue de Livres*, un de *Droit commercial* et un de *Géométrie appliquée aux Arts*. Elle publie tous les ans le recueil de ses mémoires en un bulletin de 200 pages environ.

Société libre du Commerce et de l'Industrie. — Cette Société a puissamment contribué au premier établissement d'une Banque à Rouen, au rétablissement de la Chambre de commerce, à la formation d'une Caisse d'Épargne et de Prévoyance, dont elle a fait en partie la dotation, etc. Elle vient d'être réunie à la Société libre d'Ému-

lation dont les attributions sont à peu près les mêmes.

Société de Médecine. — Elle tient ses séances le deuxième et le quatrième mardi de chaque mois, dans l'enclave de l'ancienne Cour impériale, et s'occupe exclusivement de l'art de guérir. Elle correspond avec les médecins et chirurgiens du département, et avec beaucoup d'autres médecins distingués de différentes parties de la France.

Société des Pharmaciens. — Un grand nombre de pharmaciens de cette ville se réunissent, le premier mardi de chaque mois, dans une salle de la Tour aux Normands, rue des Espagnols, pour conférer sur tout ce qui peut intéresser l'exercice de la pharmacie. C'est dans le même lieu que s'assemble le jury médical. On y trouve une assez belle collection d'objets tirés de trois règnes, particulièrement destinés aux examens des candidats pour la pharmacie.

Société centrale d'Horticulture. — Fondée en 1836, cette Société tient ses réunions dans une des salle de la Chambre de commerce, le premier mercredi de chaque mois, et elle fait des expositions de fleurs et de fruits deux fois par an, dans la grande salle des Consuls, ou Bourse couverte.

Commission d'Antiquités. — Les séances de cette société, instituée pour la recherche des antiquités

et la conservation des monuments anciens dans le département de la Seine-Inférieure, se tiennent à la Préfecture ; le nombre de ses membres n'est pas limité. Elle possède un grand nombre de dessins faits par E.-H. Langlois.

COURS D'INSTRUCTION PUBLIQUE ET GRATUITE.

Faculté de Théologie. — Cour des Libraires, près de la Cathédrale, tous les jours, excepté les samedis et dimanches, à deux heures.

Cours de Botanique et Jardin des Plantes. — Le désir de vivifier et d'assainir le quartier Martainville a fait concevoir à l'administration municipale le projet d'ouvrir une rue à l'entrée de la ville, sur l'emplacement même de l'ancien Jardin des Plantes ; elle s'est, en conséquence, occupée des moyens de l'établir ailleurs, et a jeté les yeux sur le *parc de Trianon*. Cette propriété est située à l'extrémité de la rue d'Elbeuf, faubourg Saint-Sever, et forme, à peu près, un carré de 45,500 mètres de surface. Elle offrira bientôt l'un des jardins des plantes les mieux distribués et les plus riches en végétaux de toutes espèces. M. Lejeune, de Rouen, architecte à Paris, en a donné les plans en 1836.

Le cours de botanique a lieu au Jardin des Plantes, trois fois la semaine, dans la belle saison, les lundis, mercredis et samedis, à six heures du soir; et il y a herborisation le jeudi.

Cours de Chimie. — Ce cours a lieu tous les ans, à partir du 1er décembre, les mardis et vendredis, à une heure, dans l'enceinte du ci-devant monastère des dames de Sainte-Marie, rue Poussin. Les leçons ont pour objet principal l'application de la chimie aux arts et à l'industrie. Ce cours embrasse les trois règnes. Il est ordinairement suivi d'un autre cours élémentaire, où le même professeur enseigne les principes et les procédés de la teinture, et toutes les connaissances utiles à l'art du blanchîment. Ce dernier cours est mis à la portée des artisans étrangers aux dénominations chimiques et au langage de la science en général. Il a lieu tous les dimanches, à midi, à partir du 1er décembre, et se termine vers le mois d'août.

Cours de Physique. — Le cours de *physique*, institué en 1835, a lieu les mercredis et samedis, à une heure, à Sainte-Marie. Un second cours élémentaire a lieu tous les dimanches, à une heure et demie, en faveur de la classe ouvrière.

Cours de Peinture et de Dessin. — Le cours de *dessin*, établi dans l'ancien monastère de Sainte-Marie, comprend tout ce qui intéresse les arts libéraux et

industriels. Il commence au mois de novembre, et finit avec le mois d'août. Les leçons ont lieu, tous les jours, les dimanches exceptés, de une heure à trois heures après midi.

Cours d'Histoire naturelle. — Il se divise en deux parties : la *Botanique* est enseignée pendant l'été, au Jardin des Plantes. La *Zoologie* est enseignée pendant l'hiver, à l'Amphithéâtre, rue Poussin, les lundis et mercredis soir.

École départementale d'Agriculture et d'Économie rurale de la Seine-Inférieure. — Cours de *culture*, le mercredi, à 7 heures du soir. Cours de *chimie agricole*, le mercredi, à 8 heures du soir. *Zoologie agricole*, le vendredi, à 8 heures du soir. Ces cours, institués par le conseil général en 1838, ont lieu à partir du mois de décembre jusqu'à Pâques, les deux premiers dans l'Amphithéâtre de chimie, et le troisième dans l'Amphithéâtre d'histoire naturelle, rue Poussin.

Cours d'Arboriculture, professé au Jardin des Plantes, les dimanches et vendredis, à 2 heures, durant le printemps et l'été.

École préparatoire de Médecine et de Pharmacie, *rue des Arsins*. — Les divers cours sont professés, tous les jours, par les médecins attachés aux hôpitaux.

Les Cours de Droit commercial, de Tenue des livres et de Comptabilité commerciale, de Géométrie et de Mécanique

industrielle, fondés en 1834, par la Société d'Emulation, ont lieu tous les dimanches, à Sainte-Marie, rue Poussin, de midi à trois heures.

École professionnelle préparatoire, pour la Menuiserie et la Serrurerie, *rue des Maillots*, 7 *et* 9.

École gratuite des Sourds-Muets, *rampe St-Gervais*. — Cette école fut fondée à Rouen, en 1835, par le généreux dévouement de M. l'abbé Lefebvre, ancien vicaire de Sainte-Madeleine, qui continue à la diriger avec succès.

THÉATRE.

Théâtre des Arts. — Ce théâtre fut édifié en 1775, sur les dessins de François Gueroult, architecte de cette ville.

La salle actuelle, dont la coupe est heureuse, agréable et commode, a été restaurée et modifiée en 1835; elle peut contenir 17 à 1800 personnes.

Prix des places : — Stalles....	4 fr.	» c.
Id. (louées d'avance)........	4	50
Premières, Parquet (ce qu'on nomme l'orchestre à Paris)..	3	»
Baignoires....................	3	50
Id. (louées d'avance).........	4	»

Pourtours	2	50
Secondes.....................	2	»
Troisièmes	1	25
Parterre (sans être assis).....	1	»
Quatrièmes..................	»	50

Le plafond est dû au pinceau de Lemoine, peintre de Rouen ; il représente l'*Apothéose du grand Corneille.*

Le péristyle donnant sur la rue des Charrettes décrit un quart de cercle, et se compose de colonnes de l'ordre ionique. Sur l'entablement qu'elles supportent est sculpté le médaillon de Pierre Corneille, accompagné des figures de Melpomène et de Thalie.

Théâtre-Français. — Il existe un second théâtre, place du Vieux-Marché : le *Théâtre-Français.* Cet emplacement était autrefois occupé par un jeu de paume ; on y construisit une salle de spectacle, qui fut livrée au public le 2 février 1793. Elle ne peut contenir que 1200 personnes.

On pourrait citer un troisième théâtre, l'*Ambigu Dramatique*, rue Lafayette, destiné primitivement à l'usage d'un Cirque Olympique. Les représentations de ce théâtre n'ont lieu qu'en hiver, et rappellent un peu celles du boulevard du Temple, à Paris.

PROMENADES DANS LA VILLE.

Cours de la Reine. — Cette promenade publique, créée en 1650, est une des plus belles de France; elle offre tout ce qui peut charmer les regards. Sa longueur est d'environ 1 kilom. 300 mèt. Quatre rangées d'ormes règnent sur toute son étendue. Au nord, un fleuve majestueux parsemé d'îles verdoyantes, sillonné par les barques voyageuses du Port-Saint-Ouen, d'Oissel, de Tourville et d'Elbeuf; de l'autre côté de la Seine, de majestueuses montagnes, prolongeant à l'est un rideau magnifique; au sud, des prés émaillés de mille fleurs, et le chemin de fer de Paris avec son vaste et magnifique embarcadère; à l'extrémité orientale, l'immense prairie de Sotteville, dont l'œil cherche en vain les limites; des maisons de campagne groupées çà et là dans le paysage; d'humbles hameaux dans la plaine ou sur les hauteurs; leurs modestes clochers, qui fixent la vue et l'empêchent de s'égarer dans l'espace, tout se réunit pour enchanter l'ami de la nature, assis ou se promenant sous les frais ombrages des allées.

Au mois de février 1784, la ville étant sur le point de manquer de bois, il fut arrêté que les

arbres du Cours seraient abattus. Brillante parure de l'été, ces nobles végétaux devinrent une ressource contre les rigueurs de l'hiver.

Le 9 mars 1785, le Cours fut replanté.

C'est le jour de l'Ascension, dans l'après-midi, que commencent les promenades au Cours de la Reine. La toilette des dames, l'empressement des cavaliers, le nombre des équipages, rappellent tout-à-fait la journée de Longchamp.

Cours Dauphin. V. église *Saint-Paul*, p. 69.

Avenue du Mont-Riboudet. — L'avenue du Mont-Riboudet, percée à travers un ancien marais, est plantée d'une quadruple rangée d'ormes. C'est aujourd'hui la principale entrée de Rouen, en venant du Havre ou de Dieppe. Le coup d'œil est admirable, surtout du monticule. A gauche, un vaste amphithéâtre de jardins potagers; à droite, d'immenses pâturages terminés par le fleuve; plus près de la ville, un tableau de *marine*, si je puis dire ainsi, que Vernet eût été jaloux de reproduire : cela forme un ensemble qui ne peut manquer de fixer délicieusement les regards du voyageur attentif.

Les Boulevards. — Ils occupent en très-grande partie la place des anciens fossés de la ville, et ont été exécutés entre les années 1770 et 1780. Les plantations remontent à plus de soixante

ans. C'est à M. de Crosne, alors intendant de la province, que la ville est redevable de cette magnifique ceinture.

Parmi nos promenades, nous ne devons pas oublier le Jardin des Plantes, le Jardin de Saint-Ouen, la Bourse découverte, et le cours Boïeldieu, aujourd'hui le rendez-vous des *fashionables*. C'est à l'extrémité de cette promenade qu'on a érigé à Boïeldieu, en 1839, une statue en bronze d'après le modèle de Dantan jeune. Elle représente l'habile compositeur dans un moment d'inspiration, assis, ayant à ses pieds des cahiers et des instruments de musique.

Pour avoir une idée tout à fait complète de la ville, de son étendue et de son importance, l'étranger devrait gravir les hauteurs qui la dominent : Bonsecours, les côtes de Sainte-Catherine et des Sapins, Mont-aux-Malades et Canteleu, le dédommageraient amplement de ses fatigues, en lui offrant les points de vue les plus variés et les plus délicieux ; et, s'il voulait juger de la richesse du pays par la foule d'usines qui alimentent le marché de Rouen, et en font une des villes les plus commerçantes du royaume, il n'aurait qu'à parcourir les fraîches vallées de Saint-Hilaire et de Darnétal, celles de Bapaume, de Déville, de Maromme, du Houlme, et de Bondeville,

qui, liées ainsi avec Rouen, ne forment pour ainsi dire qu'une seule et même ville [1].

PROMENADES HORS LA VILLE.

La beauté des environs de Rouen, la facilité qu'on a de les parcourir, le peu de dépenses qui en résultent, le charme délicieux qui naît de ces aimables excursions, tout se réunit pour déterminer l'étranger à ne point quitter la ville sans en avoir visité les alentours. Parcourons d'abord la chaîne de collines qui la domine circulairement à l'est, au nord et à l'ouest.

Bonsecours. — A 3 kilomètres de Rouen est *Bonsecours*, ou, pour être plus exact, *Blosseville-Bonsecours*, si connu dans la contrée par ses nombreux pélerinages. On y a bâti, sur les plans de M. Barthelemy, architecte de Rouen, et grâce aux pressantes sollicitations de M. l'abbé Godefroy, une magnifique église, dans le style ogival du XIII[e] siècle. C'est une petite basilique, terminée en abside à pans, un peu dans le genre

---

[1] Voir pour la description des rives de la Seine, les *Voyages de Paris à Rouen et de Rouen au Havre*, chez LeBrument, libraire.



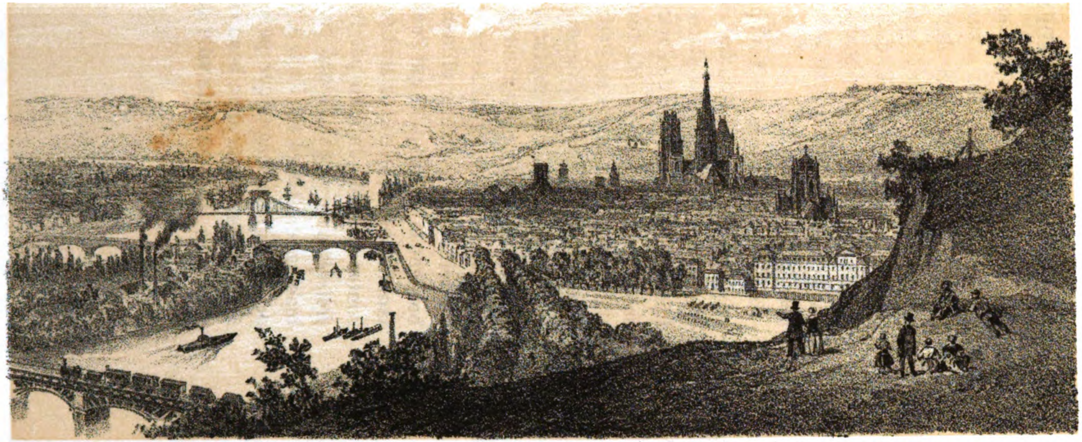
Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon

Notre-Dame de Bon-secours *(près Rouen)*.

simple et pur de la *Sainte-Chapelle* de Paris, mais avec des bas côtés. Le portail, large de 21 m. 60 c., offre trois entrées, décorées de sculptures. Au tympan de la partie centrale, on voit, dans la partie inférieure, une foule de malheureux accablés d'infirmités corporelles et morales venant implorer la sainte Vierge, digne inscription pour un temple dédié à Notre-Dame de Bonsecours. Le haut de ce tympan est réservé à Marie, tenant l'enfant Jésus, que deux anges agenouillés encensent. Les cordons de la voussure sont peuplés d'anges, d'apôtres et de prophètes. Sur le tympan de la porte à gauche est placée sainte Anne enseignant à lire à la jeune Marie ; sur celui de la porte à droite, Marie honorée par l'enfant Jésus et saint Joseph. Ces diverses sculptures ont été confiées à l'habile ciseau de M. Duseigneur. Une tour de forme pyramidale, accompagnée de deux campanilles et de clochetons, occupe le centre du portail, et complète ainsi le monument. La pyramide a 50 mèt. de haut, à partir du sol, et les campanilles présentent une élévation de 27 m. 30 c. La longueur de l'église est de 44 m., et la largeur de 17 m. Les grandes fenêtres de l'abside et celles du chœur sont ornées de vitraux peints, fabriqués à Choisy-le-Roy. Dans la partie inférieure du vitrail, le donataire

est représenté à genoux, et son nom est gravé sur ce même vitrail. On a suspendu, à chaque pilier, une des bannières des corporations, qui figuraient dans le cortége, lors de l'inauguration du chemin de fer de Paris. Cette nouvelle église, érigée par souscription, remplace une chapelle du XIVe siècle, devenue insuffisante pour les besoins du culte.

Côte Sainte-Catherine. — Tout près de Bonsecours se présente la côte Sainte-Catherine. On peut s'y rendre également par les plateaux, en sortant de l'église, ou par la route de Paris dite d'en haut, au sud, ou par une sente voisine du cimetière du Mont-Gargan, ou encore par les Petites-Eaux-Martainville, au nord. Moins fréquenté que les autres, ce dernier chemin est préférable peut-être par le tableau varié que présentent jusqu'au pied de la montagne, la rivière d'Aubette que l'on côtoie, les teintureries qu'elle alimente, les prés qui la bordent et les bosquets qui l'ombragent. En quittant l'Aubette, on suit un sentier tournant, protégé contre le soleil du midi par les taillis élevés du *Bois-Bagnières* qui s'étend sur le versant de la montagne, au nord et à l'est. Arrivé sur le planitre de la côte, un magnifique panorama se découvre à vos yeux. L'azur d'un beau ciel, l'éclat de l'atmosphère, l'aspect de la ville qui s'élève en am-



Rouen, A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

Vue prise de la Côte Ste Catherine.

phithéâtre à vos pieds, la ceinture de feuillages dont l'entourent les boulevards, la Seine avec ses îles verdoyantes et ses nombreux navires, d'immenses prairies dont on n'aperçoit pas les limites, de vastes forêts qui se perdent à l'horizon méridional : tout cela compose un tableau ravissant dont les beautés solennelles échappent à la description.

Que le voyageur ne cherche pas, sur la côte Sainte-Catherine, l'antique abbaye de la *Sainte-Trinité-du-Mont*, ni la chapelle du *prieuré de Saint-Michel,* ni le fort d'où le marquis de Villars repoussa les assauts de Henri IV ; rien de cela n'existe aujourd'hui, excepté deux débris de murailles menaçant d'écraser sous leur chute l'imprudent qui s'arrête à les contempler de trop près.

Darnétal. — De cette position élevée de 130 mèt. au-dessus du niveau de la mer, en tournant ses regards vers le nord-est, on découvre la vallée de Darnétal, devenue si riche par l'industrie de ceux qui l'habitent.[1] L'œil se repose avec com-

[1] Caché par les collines, on ne peut apercevoir Darnétal, jolie ville manufacturière de quelque importance, située à 4 kilom. de Rouen ; elle en est presque un faubourg. Voyez, sur cette ville, la *Notice* publiée par M. Lesguillez, en 1835.

plaisance sur la haute tour de *Carville*, tour gothique de forme carrée, dont Henri IV, suivant la tradition, fit un poste d'observation quand il assiégea le fort de la ligue. N'oublions pas de dire qu'un détachement anglais, qui servait dans l'armée du roi, se conduisit bravement dans les différentes attaques dont il fut chargé.

Sapins. — Boisguillaume. — De l'autre côté de la vallée de Darnétal, vers le nord, sont les côtes de Saint-Hilaire, voisines de celles des Sapins, où se trouve le cimetière Monumental. Cette dernière se lie à la côte du Boisguillaume, dont les rues vertes, fraîches, solitaires, offrent autant de charmantes promenades que l'ami de la nature ne se lasse jamais de parcourir. Tout magnifique, cependant, tout admirable qu'est le point de vue pris des hauteurs du Boisguillaume, du côté de Rouen, il le cède en quelque sorte à celui de la montagne Sainte-Catherine, qui s'avance, comme un promontoire superbe, au-dessus de l'immense vallée de la Seine, tandis que celle du Boisguillaume ou de Beauvoisine, se trouve au fond de la ligne circulaire décrite par les côtes de l'est à l'ouest, en inclinant au nord.

Saint-Aignan. — Mont-aux-Malades. — Le Boisguillaume touche à Saint-Aignan. On traversera cette dernière commune pour arriver au Mont-

aux-Malades qui en est aujourd'hui une dépendance. Les archéologues, après avoir visité l'église paroissiale du XIIe siècle, ne manqueront pas d'aller saluer en cet endroit, les vénérables débris d'une seconde église dont la construction appartient à l'architecture romane. Si le voyageur est Anglais, il saura que les rois-ducs ont laissé des souvenirs en ce lieu ; que Henri Ier prit plaisir à doter les frères de la bonne congrégation de Saint-Jacques ; que Henri II, son petit-fils, qui avait, dit un historien, « une inclination « grandement naturelle pour les pauvres lépreux, « et désirant attirer de tous côtés des peuples sur « cette montagne », y érigea une foire qui se tenait tous les ans, le 1er septembre [1]. Je recommanderai ensuite à tous ceux qui font une promenade dans ces environs, de se rendre sur le bord du versant méridional de la côte, s'ils veulent contempler un magnifique aspect.

Canteleu. — J'ajouterai que la côte de Canteleu ne doit pas être oubliée dans l'énumération de nos promenades, puisque la vue prise de son sommet est sans contredit, l'une des plus étendues et des

---

[1] Sur le prieuré du Mont-aux-Malades, voyez l'intéressant ouvrage de M. l'abbé Langlois ; Rouen, 1851, in-8°, fig.

plus magnifiques qu'on puisse imaginer. Le château de Canteleu, qu'on pourrait appeler le *musée de Canteleu*, est d'ailleurs en quelque sorte un domaine public, grâce à l'extrême complaisance du propriétaire ; étrangers et nationaux, s'ils sont amis des arts et de la nature, peuvent compter de la part de M. le baron Élie Lefebure, sur un accueil plein de politesse et d'urbanité.

CIMETIÈRES.

Il existe en ce moment sept cimetières pour les catholiques, et un huitième pour les protestants. Un grand nombre de demandes ayant été formées par les familles pour obtenir la faculté d'élever un monument sur la tombe d'un parent, et les autorisations de cette nature ayant été toujours accordées, il en est résulté une diminution sensible de terrain pour les inhumations. L'administration municipale dut prévoir les conséquences qui pouvaient en résulter, et, le 24 avril 1823, sur la proposition de M. de Martainville, maire alors, le conseil décida qu'un cimetière monumental serait établi à l'est de Rouen, sur une portion de la côte des Sapins.

Le nouveau cimetière comprend une superficie de 5 hectares environ, entourés de murs. La

chapelle s'élève sur le point culminant de la côte. Au moyen du Cimetière monumental, les familles ne craindront plus, à chaque instant, de voir enlever la pierre funéraire qu'elles auront placée sur les restes d'un parent ou d'un ami, ni de s'égarer, dans le séjour du repos éternel, à la recherche des objets de leur tendresse et de leurs regrets.

Parmi les tombeaux les plus remarquables, nous citerons ceux élevés à Boïeldieu, à E.-H. Langlois et à Marquis.

CHEMINS DE FER.

DE ROUEN A PARIS, 137 KILOMÈTRES.

Embarcadères : rive droite, rue Verte.
— *rive gauche, quai du Grand-Cours.*
— *à Paris, rue Saint-Lazare, 120.*

Immense entreprise achevée dans l'espace de deux ans, et dont les dépenses peuvent être évaluées à 50 millions. L'inauguration de cette ligne, sans contredit l'une des plus pittoresques de France, a eu lieu le 3 mai 1843, en présence du duc de Nemours, du duc de Montpensier son frère, de plusieurs ministres, pairs de France, députés, généraux ; en un mot, d'un grand nombre de notabilités de tous genres. Jamais cérémonie n'avait été aussi brillante et n'avait attiré à Rouen un aussi grand concours d'étrangers. Dans cette fête d'inauguration, qui a duré deux jours, l'administration municipale a fait preuve d'intelligence et de goût, en imitant, sur une grande échelle, les fêtes populaires de Belgique, de Suisse et d'Allemagne; les populations voisines de tout l'arrondissement (157 communes, 248,115 habitants), les divers corps d'états, le

commerce, l'industrie, les arts et les lettres, le clergé même, avaient été conviés à cette fête vraiment nationale, et leurs nombreux représentants faisaient partie du cortége.

La ligne de Rouen à Paris a 137 kilom. de long, sur 10 mètres de large. Elle est parcourue en 3 heures 15 min., sans stations, et en 4 heures avec stations.

L'ingénieur anglais, M. Joseph Locke, connu déjà par la construction du chemin de fer de Londres à Southampton, a donné les plans de cette ligne; MM. Mackensie et Brassey en ont été les entrepreneurs. M. Adolphe Thibaudeau, secrétaire-général du Conseil d'administration, et M. Charles Laffite, directeur de la Compagnie aux frais de laquelle ce chemin a été créé, conservent encore tous les deux leurs fonctions. Les actions ayant été prises par des capitalistes français comme par des capitalistes anglais, des ouvriers français et anglais ont été employés indistinctement pour l'exécution de cette ligne. Les actions ont été émises au prix de 500 fr.

Les locomotives ont été construites aux Chartreux près Rouen, dans le bel établissement de fonderie de MM. Alcard, Buddicom et Cie, transféré maintenant à Sotteville, sous le nom de Buddicom et Cie.

Le tunnel de Tourville a 435 mètres de long.
— de Venables, 346 mètres.
— de Villers, 1,700 mètres.
— de Bonnières à Rolleboise, 2,625 mèt.
— des Batignoles, 329 mètres.

PRIX *des places de Rouen, pour chaque station.*

Kilom.		1re cl.	2e cl.	3e cl
11.	Oissel	» 85	» 65	» 55
13.	Tourville (Elbeuf)	1 »	» 80	» 65
18.	Alizay (Pont-de-l'Arche)	1 50	1 20	» 90
30.	Saint-Pierre (Louviers)	2 50	2 »	1 25
44.	Gaillon (les Andelys)	5 »	4 »	3 »
57.	Vernon	6 »	5 »	4 »
68.	Bonnières	8 50	7 »	5 25
74.	Rosny	9 »	7 25	5 50
80.	Mantes	10 »	8 »	6 »
88.	Epône	11 »	9 »	6 80
96.	Les Mureaux (Meulan)	12 »	9 80	7 45
102.	Vernouillet (Triel)	13 »	10 50	7 90
111.	Poissy	14 »	11 »	8 »
115.	Étoile-de-Conflans	14 50	11 »	8 50
120.	Maisons	15 »	12 »	9 »
137.	Paris	16 »	13 »	10 »

Il est alloué à chaque voyageur 15 kilog. de bagages sans supplément de prix.

DE ROUEN AU HAVRE.

A Rouen, rue Verte. — Au Havre, avenue de Paris.

93 Kilomètres, à partir de Quatre-Mares.
89 — — de Rouen.

Cette ligne, commencée en octobre 1843, a été entièrement terminée en mars 1847. Elle quitte le chemin de Paris à Quatre-Mares, et s'élève par une pente continue jusqu'à la Seine, qu'elle traverse par un pont de huit arches, chacune de 40 mètres d'ouverture, appuyé sur l'île Brouilly, et élevé de 14 mètres au-dessus de l'étiage. Elle se dirige vers la pointe de la montagne Sainte-Catherine, dont le tunnel a 1,040 mètres de longueur, et à la sortie duquel la vallée de Saint-Hilaire est traversée par un viaduc de 19 mètres de haut, sur une longueur de 600 mètres. La ligne pénètre ensuite sous les boulevards Saint-Hilaire et Beauvoisine, dans une étendue de 1,460 mètres. Là elle se montre à ciel ouvert quelques instants. A partir de la rue Verte, un nouveau tunnel de 1,134 mètres se dirige sous les faubourgs Bouvreuil et Cauchoise, et sous le cimetière Saint-Gervais. Le chemin sort en tranchée ouverte au pied de la côte du Mont-aux-Malades, et se pro-

longe ainsi jusqu'à Déville. Tout ce parcours présente 10 kilom., et a occasionné une dépense de 10 millions.

La ligne continue à suivre la droite de la route de Dieppe par Maromme, Houppeville, passe près de Malaunay, où elle traverse la vallée à une élévation de 29 mètres, sur 700 mètres de long; elle entre immédiatement dans les hauteurs de Pissy-Pôville, qu'elle traverse par un tunnel de 2,200 mètres; puis elle suit les hauteurs jusqu'à ce qu'elle atteigne la vallée de Barentin, qu'elle franchit au moyen d'un immense viaduc de 31 mètres, sur une étendue de 700 mètres. Cette partie de la ligne, depuis Rouen, comprend le plus grand nombre de travaux d'art. Après avoir laissé Barentin à gauche, le chemin se dirige vers Pavilly, et de ce point s'élève jusqu'au sommet du pays de Caux, à la droite d'Yvetot. Là, il traverse un plateau immense dans un parcours d'environ 16,000 mètres; mais, en approchant de la mer, les accidents de terrain reparaissent. Aux abords de Bolbec, de grands terrassements ont été nécessaires pour que la ligne fût maintenue aussi près que possible de cette ville, qu'on laisse à gauche; puis on retrouve un nouveau plateau, mais on est à plus de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer; et, pour descendre

à Harfleur, on n'a devant soit qu'une distance de 12 kilomètres, ce qui a forcé de donner ici, au chemin, une pente de 8 à 9 millimètres. Passé Harfleur, la ligne traverse les prairies de Graville, parallèlement au canal d'Harfleur, et vient aboutir au bassin Vauban.

La distance est franchie en deux heures et demie. La dépense totale des travaux peut être évaluée à 50 millions. Le gouvernement a prêté à la Compagnie 10 millions, à trois pour cent, et lui a alloué, à titre de subvention gratuite, une somme de 8 millions. Les actions ont été émises à 500 fr.

Directeur du Chemin de fer: M. Charles Laffitte.

Ingénieur en chef: M. Joseph Locke.

Adjudicataires entrepreneurs de la ligne: MM. Mackensie et Brassey.

PRIX *des places de Rouen, pour chaque station.*

Kilom.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
6.	Maromme	» 70	» 50	» 40
10.	Malaunay	1 15	» 80	» 65
18.	Barentin	2 10	1 45	1 15
19.	Pavilly	2 20	1 50	1 25
31.	Motteville	3 50	2 50	2 »
38.	Yvetot	4 40	3 »	2 45
49.	Alvimare (Fauville),	5 65	3 95	3 20
58.	Bolbec et Nointot	6 45	4 50	3 60

63. Beuzeville (Fécamp)...	7 25	5 »	4 10
72. Saint-Romain..........	8 30	5 80	4 60
83. Harfleur...............	9 50	6 65	4 90
89. Le Havre.............	10 »	7 50	5 »

De Rouen a Dieppe.

A Rouen, rue Verte, — à Dieppe, quai du Bassin-à-Flot.

En sortant de la rue Verte, le railway passe sous les faubourgs Bouvreuil et Cauchoise et sous le cimetière Saint-Gervais; il suit à ciel ouvert, et pour ainsi dire à mi-côte, les collines du Mont-aux-Malades et de Déville, que l'on quitte pour entrer dans un tunnel, un peu avant d'arriver à Maromme. De ce point, jusqu'à Clères, il remonte le cours de la rivière de Cailly, en traversant une belle et riche vallée qu'animent principalement un grand nombre d'usines, et où sont établies les communes de Bondeville, du Houlme, de Malaunay et de Monville.

Jusqu'à l'embranchement des chemins du Havre et de Dieppe, on voyage sur une route à double voie, mais au-delà le chemin de fer n'en présente plus qu'une seule. Arrivé à Saint-Victor-l'Abbaye, la ligne ferrée, pénétrant dans la charmante vallée de la Scie, passe dans le bourg d'Auffay,

dont la grande et belle église du XIIIe siècle attire l'attention du voyageur. Un instant après, on atteint Longueville, et le temps d'arrêt qui a lieu à cette station permet de considérer sur le sommet de la colline, à droite, les ruines d'un ancien château-fort qui rappelle à la fois le nom de l'un des compagnons du conquérant, Gaultier-Giffart, comte de Buckingham, et celui de la duchesse de Longueville, qui prit une part si active dans les guerres de la Fronde.

Après avoir traversé successivement les villages de Dénestanville, Crosville, Anneville, Charlesmesnil, et avoir franchi le souterrain de 1,600 mètres de long qui conduit de la vallée de la Scie à la célèbre vallée d'Arques, on entre dans la ville de Dieppe, émerveillé du magnifique spectacle qui se déroule à la vue

Prix *des places de Rouen, pour chaque station.*

kilom.		1er cl.	2e cl.	3e cl
6.	Maromme	» 70	» 50	» 40
10.	Malaunay	1 15	» 80	» 65
17.	Monville	1 75	1 25	1 »
32.	Saint-Victor	3 40	2 50	1 90
36.	Auffay	3 85	2 80	2 15
45.	Longueville	4 85	3 60	2 75
62.	Dieppe	6 50	4 85	3 65

ENVIRONS DE ROUEN.

La Seine, de Rouen a Jumiéges.

Quevilly, Val-de-la-Haye, Moulineaux, la Bouille, Caumont, Saint-Georges-de-Bocherville, Duclair, Jumiéges.

58 kilomètres. [1]

Depuis le mois d'avril jusqu'à la fin d'octobre, un bateau à vapeur pour le Havre marche tous les jours, et ne met pas plus de temps à faire la route que ne mettaient autrefois les diligences. Il stationne quai d'Harcourt. Ce bateau prend des voyageurs pour les points intermédiaires les plus importants du voyage, tels que Duclair, la Mailleraye, Caudebec, Villequier, Quillebeuf et Honfleur. L'heure du départ varie suivant l'heure de la marée, et cette heure est calculée de manière à ce que le steamer trouve assez d'eau pour franchir les passes de Quillebeuf et de Tancarville, souvent encombrées de bancs de sable.

Si le voyageur s'arrête à la Bouille, il peut prendre pour cette destination un steamer qui part

[1] Par terre, la distance de Rouen à Jumièges n'est que de 22 kilom. Un omnibus pour Duclair part tous les jours (place des Arts), à 7 heures du matin, et revient de Duclair à Rouen à 4 heures. Il prend des voyageurs pour Saint-Georges-de-Bocherville.

plusieurs fois par jour à heure fixe. Suivons donc notre itinéraire par le fleuve, comme étant, selon nous, la voie la plus agréable pour se rendre à Jumiéges, point extrême de notre pérégrination.

Pendant une certaine distance, à partir de Rouen, la rivière est semée d'îles plantées de saules, de peupliers et même de pommiers et de pruniers. Une vigoureuse végétation se fait remarquer tout à l'entour de Rouen. Les collines qui ceignent la ville sont couvertes de jolies maisons de campagne. Celles au nord et au nord-est appartiennent au Boisguillaume, au Mont-Fortin et au Mont-aux-Malades.

Bapaume, (R. D.) [1], est le premier point devant lequel on passe; c'est l'embouchure d'une large, industrieuse et riche vallée, qui comprend Déville, Maromme et le Houlme.

Petit-Quevilly, (R. G.) Il existe encore dans cette commune la petite chapelle de Saint-Julien, seul débris d'une ancienne léproserie fondée par Henri II roi d'Angleterre, vers 1160. Le style est normand, les fenêtres de l'abside et les portes sont à plein-cintre. Cet édifice vient d'être restauré, et sert de chapelle à la colonie des jeunes détenus, fondée aux Chartreux sous la direction d'un zélé philanthrope.

---

[1] R. D. signifie rive droite, et R. G. rive gauche.

Canteleu, (R. D.), commune située sur le haut de la colline, présentant une pittoresque église et trois châteaux de quelque importance. Le plus éloigné et aussi le plus ancien appartient à M. le baron Elie Lefebure, et renferme une collection de gravures anciennes et modernes et divers objets d'histoire naturelle.

Croisset, (R. D.), hameau dépendant de Canteleu, situé au pied de la colline, sert de lieu d'embarquement aux personnes qui veulent se rendre à Rouen par le Petit-Quevilly.

Dieppedalle, (R. D.), longue rue séparée de la Seine par le chemin de halage, offre une suite de jolies maisons de campagne et quelques établissements industriels. Le bâtiment à plusieurs étages, surmonté d'un petit clocher, est connu sous le nom de Sainte-Barbe, et faisait partie d'un ancien couvent de ce nom.

Grand-Quevilly, (R. G.), possédait jadis un temple protestant capable de recevoir 10,000 fidèles; mais, en 1685, d'après un édit de Louis XIV, il fut fermé, puis rasé. Cet acte d'intolérance précéda de peu de temps la révocation de l'édit de Nantes, qui fut si fatale à la France en forçant une population intelligente à s'expatrier.

Petit-Couronne, (R. G.), à 7 kilomèt. de Rouen, borné au nord par la forêt de Rouvray,

où l'on rencontre encore quelques pierres druidiques. Population, 1,000 habitants.

GRAND-COURONNE, (R. G.), bourg de l'arrondissement de Rouen, chef-lieu de canton, à 8 kil. d'Elbeuf et à 10 de Rouen. — Population, 1.200 habitants.

VAL-DE-LA-HAYE, (R. D.), commune maritime, à 10 kilom. de Rouen, dans une presqu'île bornée au nord par la forêt de Roumare. Le château situé sur une éminence, nommé la commanderie de Sainte-Vaubourg, appartient à Mme Fizeaux. — Population, 600 habitants. — On a élevé au Val-de-la-Haye un monument à la mémoire de l'empereur Napoléon, pour perpétuer le souvenir du transbordement de ses cendres, dans ce village, du steamer la Normandie sur la Dorade nº 3, transbordement qui eut lieu en cet endroit de la Seine, le 9 décembre 1840.

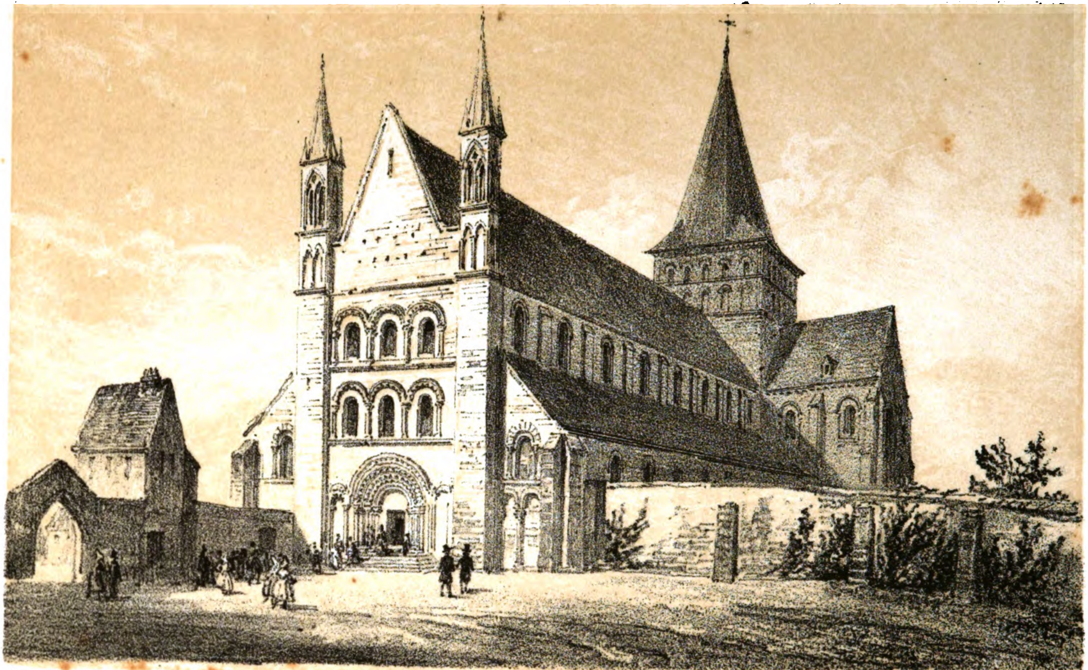
HAUTOT, (R. D.), commune de 300 habitants, à 12 kilom. de Rouen, dans une agréable position. Le château est la propriété de Mme Fizeaux, fille de M. le baron Lézurier de la Martel, ancien maire de Rouen.

SOQUENCE, (R. D.), hameau dépendant de Sahurs, où l'on remarque un château à tourelles, bâti récemment dans le style d'architecture adopté sous Louis XII, et appartenant à M. de Bonneval.

Sahurs, (R. D.), charmant village s'élevant en pente douce, à l'extrémité de la chaîne de collines que nous suivons depuis Rouen. L'église est pittoresquement située; le château, de belle apparence, appartient à M. le marquis de Trémauville.

Moulineaux, (R. G.), village de peu d'importance, situé sur la grande route de Rouen à Pont-Audemer, possède une jolie petite église des premiers temps de l'ogive, pieuse fondation de Blanche de Castille, mère de saint Louis. Tout près de là, sur la cime de la colline, sont quelques vestiges de fortifications, que tout le monde, selon la tradition, prétend dépendre du château de Robert-le-Diable, sorte de Barbe-bleue normand, qui assassinait ses amis, ses maîtresses, et qui, en dernier lieu, se vendit au diable. Quelques auteurs supposent que ce surnom doit appartenir au duc Robert Courte-Heuse, fils de Guillaume-le-Conquérant.

La Bouille, (R. G.), gros bourg très animé et connu comme lieu de passage pour un grand nombre de voyageurs qui se rendent de Rouen à Routot, Bourgachard et Pont-Audemer. Des bateaux à vapeur spéciaux font, tous les jours, quatre fois ce trajet. La vue dont on jouit au pied du moulin situé au sommet de la côte, est l'une



Rouen A. Le Brument 55 Quai Napoléon.

Imp. Lemercier, Paris

St. Georges de Boscherville

des plus étendues et des plus belles qu'on puisse trouver à plusieurs kilom. à la ronde.

CAUMONT, (R. G.), possède des carrières de pierres blanches de bonne qualité, employées à Rouen et dans les environs pour diverses constructions. On signale ici aux géologues et aux minéralogistes des grottes remplies de pétrifications, de stalactites, de cristallisations d'une forme bizarre et curieuse. Les hauteurs sont couvertes de bois dépendant de la forêt de Mauny.

BARDOUVILLE, (R. G.), commune de 350 habitants, dans une presqu'île formée par la Seine. Le château est situé à mi-côte, en face l'église de Saint-Georges-de-Bocherville.

SAINT-GEORGES OU SAINT-MARTIN-DE-BOCHERVILLE, (R. D.), commune à 8 kilomètres de Rouen, entre la route du Havre et la Seine, possédait jadis une abbaye de Bénédictins de quelque célébrité, dont il ne reste plus que l'église et la salle capitulaire. Cette église est un des monuments les plus anciens et les mieux conservés de la Normandie; elle fut fondée par Raoul de Tancarville, chambellan de Guillaume-le-Bâtard, quelques années avant la conquête, et consacrée, en présence du fondateur.

C'est ce qu'on a constaté par une inscription

scellée dans le mur du collatéral gauche, en 1849 :

PAR LA PIEUSE MUNIFICENCE
DE RAOUL DE TANCARVILLE
GRAND CHAMBELLAN DE GUILLAUME II,
DIT LE CONQUÉRANT,
DUC DE NORMANDIE,
CETTE ÉGLISE
A ÉTÉ CONSTRUITE
ENTRE LES ANNÉES 1050 et 1066.
LAUS DEO, PAX VIVIS, REQUIES DEFUNCTIS.

En mémoire de cette fondation,
la Société française
pour la conservation des monuments historiques,
a fait placer cette inscription
sous les auspices de monseigneur
Blanquart de Bailleul,
l'an de N. S. MDCCCXLIX.

Au haut d'une plaque de marbre noir, est gravé l'écusson des Tancarville : de gueules à l'écu d'argent en abyme, entouré de six angemmes d'or posées en orle, avec la devise : *Tancarville à Notre-Dame.*

La précision de date qu'on peut donner à ce monument en fait un type d'architecture normande du XIe siècle. Les proportions de cette église sont vastes et le plan en est simple. Son

portail occidental se compose d'une porte circulaire, ornée de moulures en zigzags et becs d'oiseau, laquelle est surmontée de deux rangs de fenêtres à plein-cintre; de chaque côté s'élève une tour carrée surmontée d'une campanille, dans les fenêtres de laquelle on remarque l'arcade pointue dans sa naissance. Mais à l'exception de cette partie, tout le reste est normand. L'église a 66 m. 90 c. de long sur 19 m. 49 c. de large; elle est composée de trois nefs parallèles de la même longueur et de deux petites plus courtes, occupant les deux extrémités du transept. Mais il est à remarquer que la nef du milieu et les deux nefs extérieures se terminent seules en absides semi-circulaires; les deux nefs intermédiaires finissent, extérieurement, par une muraille plate, formant angle droit avec leurs côtés, et intérieurement, par un quart de cercle fait aux dépens de cette même muraille. Il est à remarquer aussi que les absides des deux petites nefs ne vont que jusqu'à moitié de la hauteur de l'édifice, séparé là en deux étages par de lourdes colonnes. On serait porté à trouver dans cette disposition quelque ressemblance avec la cathédrale de Winchester.

La salle capitulaire qui tient à l'église date de 1157; aussi retrouve-t-on dans son architecture le mélange du plein-cintre et de l'ogive. Les

chapiteaux des colonnes représentent divers sujets tirés de l'Écriture-Sainte, et, comme ceux de l'église, ils sont extrêmement curieux et bizarres. L'intérieur présente une voûte à nervures; trois arcades semi-circulaires, chargées des plus délicates sculptures, forment l'entrée de la salle. (Voyez *Essai sur l'église et l'abbaye de Saint-Georges-de-Bocherville*, par A. Deville; Rouen, 1827, in-4°.)

Peu après avoir quitté Saint-Georges-de-Bocherville, on arrive au hameau de la Fontaine, où l'on remarque les ruines d'un ancien édifice connu sous le nom de chapelle Sainte-Anne. Là, on retrouve la Seine, que l'on suit pendant l'espace de deux kilomètres, tandis qu'une chaîne de roches, qui se prolonge jusqu'à Duclair, borne la route à droite. Parmi ces rochers, on en remarque deux qui doivent à leur élévation le surnom de chair de Gargantua.

Duclair. Bourg considérable sur la rive droite de la Seine, à 8 kilomètres de Saint-Georges-de-Bocherville, et à égale distance de Rouen, possède une vieille église qui ne manque pas d'un certain intérêt. Duclair est renommé par ses canards, par ses aloses, par ses excellents fruits.

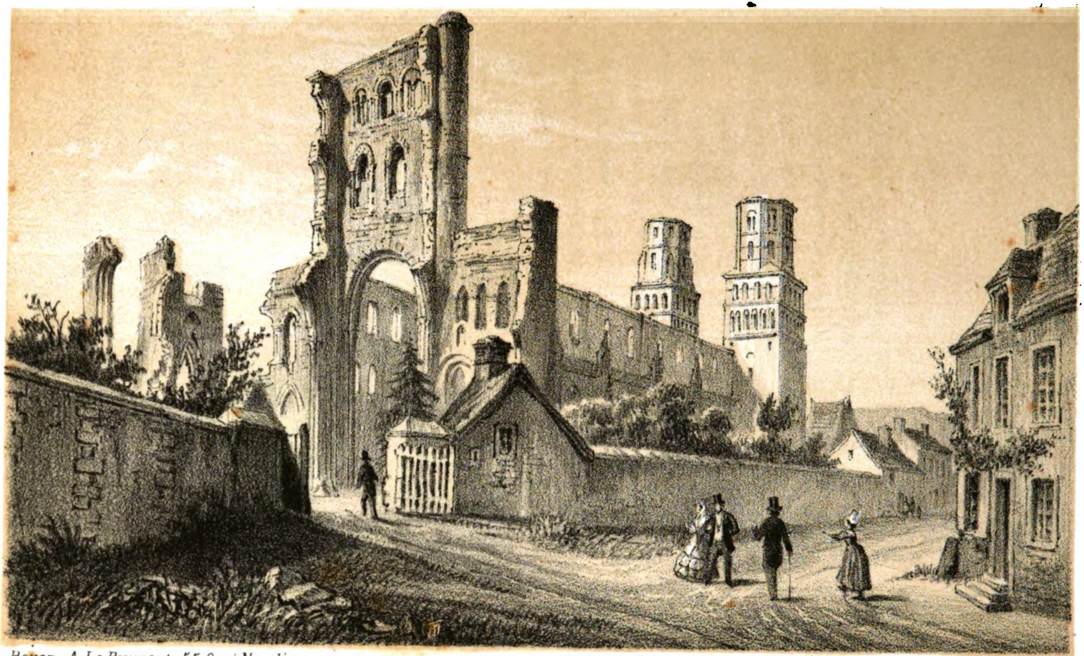
La Seine, pour la seconde fois, fait un immense circuit, tandis que la grande route coupe en

droite ligne, à travers la péninsule, au milieu de laquelle on aperçoit les deux tours de l'abbaye de Jumiéges. C'est un peu au-dessus du château du Taillis, à Yainville, qu'on trouve, à gauche, le chemin vicinal qui conduit à Jumiéges. Si l'on était à pied ou à cheval, on pourrait, de Duclair, traverser la forêt de Jumiéges, ce qui raccourcirait un peu la route, et la rendrait plus agréable.

JUMIÉGES était l'établissement monastique le plus important des bords de la Seine. Son antiquité, ses immenses constructions, le nombre de ses religieux qui, pendant tout le cours du moyen-âge, exercèrent une si active et si puissante influence, lui valurent une célébrité européenne. Jadis asile de bien des grandeurs, cette vénérable abbaye se voit encore élevant ses ruines majestueuses au milieu des habitations modernes qui l'environnent. On a parfois comparé ce type d'architecture religieuse à certaines églises romanes des bords du Rhin, en raison de la simplicité et de la noblesse de sa façade occidentale, accompagnée de deux tours carrées, lesquelles, aux deux tiers de leur hauteur, changent de forme et se terminent en tours octogones. Le portail s'avance d'une manière inusitée entre ces tours. L'extrémité orientale n'est plus qu'un monceau de débris; au centre, les restes encore subsis-

tants de la lanterne laissent deviner la grandeur des dimensions de la tour. Les tours sont privées de leurs clochers ; le toît de la nef et celui des collatéraux n'existent plus. Le payé du sanctuaire a fait place aux herbes sauvages ; les statues historiques qui décoraient cette église, le mausolée où fut déposé le cœur d'Agnès Sorel, tout, en fait d'ornementation, a disparu dans cette illustre abbaye. Que de regrets ne doit-on pas éprouver aujourd'hui à la vue de ces immenses débris, en songeant que ces tristes mutilations auraient pu être évitées, si l'on eut donné à l'église abbatiale de Jumiéges la même destination qu'à celle de Saint-Georges-de-Bocherville et de Saint-Ouen de Rouen, qui, toutes deux, sont devenues églises paroissiales.

S'inspirant des goûts de son prédécesseur, qui de l'ancienne maison du concierge a fait une résidence d'été et presque un musée d'antiquités, le propriétaire actuel de ces ruines veille heureusement à leur conservation, et manifeste hautement ainsi son respect pour les vieux souvenirs. La place où reposait le cœur d'Agnès Sorel (ou Sourel) est indiquée par une plaque de marbre noir. La *Dame de Beauté* mourut au Mesnil-sous-Jumiéges où son royal amant lui avait fait disposer une résidence. Elle fut l'une des bienfai-



Rouen, A. Le Brument, 55 Quai Napoléon.

Ruines de l'Abbaye de Jumièges.

trices de l'abbaye, et les moines réclamèrent son cœur, tandis que ses dépouilles mortelles furent transportées à Loches, en Touraine. Un monument récemment découvert au milieu des décombres a vivement excité la curiosité des archéologues. Il consiste dans les effigies mutilées de deux jeunes hommes en costume royal, la tête ceinte d'une couronne, et que l'on suppose être les *Énervés*. Ces Énervés, selon une vieille chronique qui avait déjà fait naître quelques contestations parmi les antiquaires, étaient les deux fils de Clovis II, qui, s'étant révoltés pendant l'absence de leur père et lui ayant même déclaré la guerre, furent condamnés, au retour du roi, à avoir les nerfs des bras et des jambes coupés. Placés ensuite dans un bateau et abandonnés sur la Seine, ils furent portés par le courant jusqu'à Jumiéges, où les moines les reçurent avec bonté, et où ils passèrent le reste de leurs jours. Le tombeau des Énervés, dans le style du XIII[e] siècle, présentant des costumes du temps de Saint-Louis, est loin d'éclairer ce fait qui, selon la chronique, remonterait au VII[e] siècle. L'abbaye de Jumiéges (Gemeticum) fut fondée en 654, par Saint-Philbert ou Filibert.

L'église paroissiale, quoique non achevée, présente de belles parties et surtout quelques vitraux

remarquables du XVI[e] siècle[1]. (Voir *Histoire de l'abbaye de Jumiéges*, *par Deshays;* 1829, in-8°. — *Essai sur les Énervés de Jumiéges*, etc., par E.-H. Langlois; 1838, in-8°.)

La Seine, de Rouen aux Andelys.

Oissel, Orival, Elbeuf, Bon-Port, Pont-de-l'Arche, côte des Deux-Amants, Château-Gaillard.

80 kilomètres.[2]

Le paysage, tout le long des rives de la Seine, présente des aspects très variés : tantôt charmant avec ses modestes villages et ses simples vallons, tantôt magnifique avec ses vieux châteaux, ses ruines historiques, ses sombres forêts ; il devient attristant et monotone lorsqu'il nous montre ses

---

[1] Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, Jumiéges est en dehors de la grande route, de sorte qu'il ne faut pas s'attendre à traverser ce bourg en diligence : pour jouir des ruines, on est forcé d'en faire l'objet d'une promenade particulière. Des mains de M. Casimir Caumont, l'abbaye de Jumiéges est passée dans celles de M. Lepel-Cointet, agent de change à Paris.

[2] Par terre on compte seulement 32 kilom.

côteaux nus et arides, et ses falaises crayonneuses et blafardes. Oissel, Elbeuf, Pont-de-l'Arche, la côte des Deux-Amants et le Château-Gaillard sont les points les plus intéressants à visiter dans cette partie des départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure, baignés par la Seine. Pour ceux qui trouveraient la voie fluviale trop longue, le chemin de fer est là à leur disposition et les y conduira en quelques instants.

Supposons, touriste, pour cette excursion, que nous prenions le bâteau d'Elbeuf qui stationne quai Napoléon, en face la porte Guillaume-Lion; quittant le port de Rouen, nous laissons à gauche, l'église de Saint-Paul, la montagne de Sainte-Catherine, la nouvelle basilique de Bonsecours, et à droite la majestueuse et fraîche avenue du Grand-Cours, l'embarcadère du chemin de fer de Paris et les vertes prairies de Sotteville, de Quatre-Mares et de Saint-Étienne-du-Rouvray. Ce fut dans la forêt de Saint-Étienne-du-Rouvray que Guillaume-le-Conquérant, étant à la chasse, reçut la nouvelle de la mort d'Édouard-le-Confesseur, et de l'usurpation d'Harold. Jetant de nouveau les regards à gauche, nous remarquons Belbeuf, environné de belles avenues, Saint-Adrien avec son humble chapelle et ses roches escarpées, les Authieux et Tourville, tandis qu'à droite,

nous avons Oissel, où l'on a établi un pont pour le service du chemin de fer, et auquel divers accroissements donnent la physionomie d'un petit port. L'église n'a de remarquable que son clocher taillé en aiguille.

Ici la Seine change de face, les côteaux de la rive droite (pour nous la gauche) font place aux vallées, les vallées de la rive gauche (pour nous la droite) font place aux côteaux. La Seine dans ces parages est semée d'îles charmantes, plantées de saules et de peupliers. A peine avons-nous dépassé Oissel que nous rencontrons les rochers d'Orival qui se prolongent jusqu'à Elbeuf. Leurs faces grisâtres ou noircies par le temps, la végétation douteuse qui couvre leurs flancs arides, les affaissements et renflements alternatifs de ces côtes présentent une singulière ligne de formes fantastiques, et une série de tons et d'effets bizarres. Au pied de ces montagnes menaçantes s'élèvent çà et là de frêles maisonnettes, et, à mi-côte, sur une plate-forme étroite et ombragée de noyers aux rameaux immenses, se cache la modeste chapelle des chrétiens, dont la majeure partie a été creusée dans le roc.

ELBEUF touche à Orival et doit être classé avec raison parmi les villes les plus importantes de la Normandie. C'est une ville essentiellement manu-

facturière, et si Rouen peut être comparé à Manchester, Elbeuf doit être appelé le Leeds de la France, comme siége principal de la fabrication du drap. Plus de la moitié de ses 15,000 habitants et environ 20,000 personnes des communes environnantes, sont employés au tissage ou à d'autres parties de cette branche d'industrie. Sa position sur la rive gauche de la Seine contribue à sa richesse. La fabrique d'Elbeuf se trouvait déjà dans l'état le plus florissant sous l'administration éclairée de Colbert, lorsque la révocation de l'édit de Nantes vint suspendre le cours de sa prospérité. Un grand nombre d'habiles fabricants allèrent porter leur industrie à Leeds, Norwich et Leicester. La fabrique d'Elbeuf ne reprit son ancienne splendeur qu'en 1814, c'est-à-dire seulement après la séparation de la Belgique de la France. Cette circonstance, en la délivrant d'une concurrence redoutable, lui donna une telle impulsion qu'elle tripla ses produits. La valeur des draps qu'on y confectionne annuellement peut s'évaluer à 60 millions. Elbeuf est une ruche où tout le monde travaille, disait Napoléon, c'est la ville intelligente entre toutes. Elbeuf comprend deux églises paroissiales : Saint-Étienne et Saint-Jean. La première située sur une plate-forme élevée, présente à l'intérieur quelques pendentifs et de

beaux vitraux des XVe et XVIe siècles. Le plus curieux offre des traits de la vie de Saint-Roch, patron des tisserands; on y voit deux ouvriers travaillant ensemble sur un métier, et un autre faisant tourner l'ourdissoir. La seconde église, située dans la rue qui conduit au port, est plus vaste, mais moins ancienne que l'autre. Parmi différents vitraux qu'elle renferme, il faut noter celui qui fut donné par le corps des drapiers de la ville vers 1466; il représente dans le couronnement de la verrière une *force* à tondre les draps, flanqué de deux *croisées de chardons* qu'on emploie à les apprêter. Ce vitrail et celui de Saint-Étienne prouvent d'une manière certaine que l'origine de la fabrique d'Elbeuf remonte bien au-delà du ministère de Colbert, et qu'on a confondu l'époque de cette origine avec celle des réglements donnés par ce ministre en 1667. Nous remarquons sur le rivage des cabanes, sorte de maisons flottantes où des ouvriers sont constamment occupés à laver la laine.

Elbeuf est à 16 kilomèt. de Rouen par terre, et à 28 par la Seine.

Une fois arrivé à Elbeuf, en supposant même qu'il n'y ait pas de bateau régulier de Rouen à Paris, nous trouverons très probablement quelque steamer du commerce qui nous prendra à son bord, et nous pourrons ainsi gagner les Andelys.

Bon-Port. Un peu avant d'atteindre le Pont-de-l'Arche sur la même rive, l'ancienne abbaye de Bon-Port, dont il reste encore quelques belles parties, attire nos regards. Elle fut fondée, en 1190, par Richard-Cœur-de-Lion, qui, ayant été emporté par son cheval dans les eaux de la Seine en poursuivant un cerf, allait y trouver une mort certaine, lorsque, après avoir lutté pendant longtemps contre le courant, il gagna heureusement le rivage qu'il appela Bon-Port, faisant vœu d'y bâtir une église.

Pont-de-l'Arche. Petite ville fort ancienne du département de l'Eure, sur la rive gauche de la Seine, et à peu de distance de l'embouchure de l'Eure. Elle ne forme pour ainsi dire qu'une longue rue très étroite et très incommode pour le service des voitures. Cette ville soutint plusieurs siéges, et est célèbre par l'antiquité de son pont, assis probablement sur les fondations de celui que fit construire Charles-le-Chauve. Elle possède une église gothique qui, quoique inachevée et mutilée, offre encore de belles parties. Parmi les vitraux, on en distingue un tout-à-fait local : les habitants de la ville revêtus des costumes à la mode sous Charles IX et Henri III sont représentés s'efforçant de faire franchir la *maîtresse arche* à un grand bateau chargé, remontant la Seine.

L'effet de la marée se fait sentir jusqu'au Pont-de-l'Arche. Pour remédier à la difficulté que présente ici la navigation du fleuve pendant les basses eaux, on a construit, sous Napoléon Ier, un canal qui, au moyen d'écluses, permet de franchir ce passage avec sécurité. Population, 1,600 habitants.

L'Eure. La rivière d'Eure qui a donné son nom au département qu'elle traverse, se jette dans la Seine à environ 4 kilom. au-dessus du Pont-de-l'Arche. Elle est navigable depuis Louviers jusqu'à son embouchure.

L'Andelle. Sur la rive opposée, on découvre la charmante et industrieuse vallée d'Andelle, et la petite rivière de ce nom qui vient se jeter dans le fleuve au pied de la côte des Deux-Amants.

Cote des Deux-Amants. Cette côte a fourni le sujet d'une lamentable histoire, racontée en vers par Marie de France au XIIIe siècle, et par Ducis au XIXe. Le roi des Pistréiens père d'une belle et jeune fille, avait déclaré qu'il ne la donnerait qu'à celui qui pourrait la porter sans se reposer, jusqu'au sommet de la haute montagne qui dépendait de ses domaines. Un jeune seigneur de la contrée qui adorait la princesse se présenta hardiment, et tenta cette périlleuse entreprise;

mais au moment de toucher au but tant désiré, il expira sous le poids de son précieux fardeau. La fille du roi ne put survivre à son courageux amant et succomba bientôt à sa douleur. Le père, cause de cette catastrophe, rongé par le remords, fit déposer les deux jeunes gens dans un même tombeau, et fonda sur le lieu de cet événement un monastère dont il n'existe plus de traces. L'édifice actuel ne remonte qu'à 1685. La Seine au Manoir est traversée par un pont de six arches pour le service du chemin de fer.

Pitres, qui se trouve sur le bord de la Seine, est un village cité dans l'histoire par ses conciles et ses assemblées où se trouvaient réunis les hommes les plus illustres de l'époque.

De ce lieu jusqu'au Petit-Andely, il n'y a pas de point remarquable à signaler. La Seine décrit un circuit de près de 38 kilom. On laisse à droite : Poses, village connu des mariniers par son établissement de halage destiné à remorquer les énormes chalands qui montent ou descendent la Seine [1], Tournedos, Porte-Joye, Saint-Pierre-du-Vauvray (aujourd'hui station du chemin de fer),

---

[1] On vient de terminer sur la rive droite en face de Poses, un très beau canal qui, en cet endroit, améliore sensiblement la navigation de la Seine.

Venables, Bernières; et à gauche, Amfreville, Senneville, Connelles, Herqueville, Andé, Muids, la Roquette et le Thuit. Depuis le hameau de la Roquette où commence la culture de la vigne en plein champ, jusqu'au Petit-Andely, le rivage ne présente qu'une suite de roches, mais en revanche la vue se repose agréablement sur la riche verdure d'une succession d'îles à travers lesquelles passe le steamer.

Les Andelys et Chateau-Gaillard. Le château-Gaillard est la ruine la plus intéressante par sa position pittoresque et par ses souvenirs historiques de toutes celles qu'on aperçoit durant ce voyage nautique de Rouen à Andely. Il fut bâti dans l'espace d'une année par Richard-Cœur-de-Lion qui, se méfiant de son habile compétiteur Philippe-Auguste, avait fait fortifier le Petit-Andely et ses environs, au mépris du traité de 1196 qui défendait expressément la fortification de ce point. Tressaillant de joie dans sa forteresse lorsqu'il regarda, pour la première fois, du haut de ses formidables remparts la ville d'Andely et la rivière à ses pieds dont il se rendait ainsi maître, Richard s'écria, dit-on, avec orgueil: Quelle forteresse insolente! Qu'elle est belle ma fille d'un an! Du sein de ces nobles ruines, le voyageur ne peut sans émotion contempler l'immense paysage

qui se déroule sous ses yeux, le beau fleuve qui baigne le pied de la forteresse, enlaçant toute une péninsule et réfléchissant dans ses eaux transparentes les côteaux couverts de vignes et de moissons, les arbres, les clochers, les chaumières; mais bientôt de sombres souvenirs viennent attrister ce magique spectacle, en reportant ses regards sur ces tours antiques et solitaires qui virent couler tant de larmes, et dont les murs semblent encore retracer mille scènes d'héroïsme, de désespoir et de rage; il voit passer tour-à-tour les fantômes de tous ces malheureux qui succombèrent pendant le siége à jamais mémorable de 1203, ceux du fier soldat, héros de la troisième croisade, du vainqueur de Bouvines, de Marguerite, et de Blanche de Bourgogne, de David Bruce, de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, et de bien d'autres encore.

Le mamelon sur lequel le château-fort repose, est isolé presqu'entièrement des collines voisines; il ne communiquait avec elles que par une étroite chaussée, jadis coupée, au-delà des remparts extérieurs, par un large fossé. De tous côtés, l'accès en était donc impraticable; ici, de profonds escarpements impossibles à franchir; là, du côté de la rivière, une roche perpendiculaire, véritable précipice, et cependant, le long de la falaise, on

était parvenu à élever des tours dont on aperçoit encore quelques traces. Celles-ci formaient les ouvrages avancés de la place. Sur le planitre s'élevait un donjon de forme presque circulaire et d'une force extraordinaire. Ce palladium du Château-Gaillard avait pour ceinture des segments de tours d'un pied de saillie, séparés l'un de l'autre par deux pieds environ de courtine ; les murailles avaient une épaisseur prodigieuse. Cette partie, le cœur de la forteresse, est entouré d'un fossé profond, creusé dans le roc vif, et que l'on traversait sur un pont dont on reconnaît difficilement la situation. Dans les fossés du Donjon se voit encore une belle casemate percée dans le roc, et dont les voûtes surbaissées reposent sur des piliers d'épargne, de figure régulière et carrée. Cette espèce de grotte, dans laquelle on entre de plain-pied, servait autrefois d'écuries. Richard étant mort des suite d'une blessure qu'il avait reçue au siége du château de Chalus, Jean-sans-Terre lui succéda en violation des droits de son neveu Arthur, qu'il assassina dans la tour de Rouen. Ce fut pour punir, ou du moins sous prétexte de punir le meurtrier, que Philippe-Auguste entreprit la conquête de la Normandie, et vint assiéger cette redoutable citadelle. Bravement défendue pendant six mois par Roger de Lascy, la

place fut jugée inexpugnable, et le roi de France résolut de la réduire par la famine. Le gouverneur du fort renvoya à plusieurs reprises un grand nombre de bouches inutiles, vieillards, femmes et enfants, au nombre de 4 à 500 ; mais l'armée française les reçut à coups de traits ; ils voulurent rentrer au château, l'accès leur en fut impitoyablement refusé, de sorte que ces infortunés n'ayant pour toute nourriture que de l'herbe et de l'eau, périrent presque tous. La garnison tint quelque temps encore malgré ses désastres ; mais, enfin serrée de plus près par les Français, elle finit par succomber et se rendre.

Cet événement nous reporte à 1204, et eut pour résultat la réunion de la Normandie à la France. Cent dix ans après, le Château-Gaillard reçut Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis X et Blanche de Bourgogne, épouse de Charles-le-Bel, toutes deux accusées et déclarées coupables d'adultère. La première y fut étranglée par ordre de son mari ; la seconde alla finir ses jours dans l'abbaye de Maubuisson. David Bruce, roi d'Écosse, forcé en 1331 d'abandonner son royaume, vint habiter le Château-Gaillard, que Philippe de Valois lui avait assigné pour demeure. En 1356, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, y fut enfermé par ordre du roi Jean. En 1418,

cette forteresse retourna aux Anglais avec toute la Normandie, jusqu'au moment où la Normandie redevint française, en 1449.

Enfin, en 1606, le Château-Gaillard subit le sort des forteresses intérieures, dès longtemps reconnues dangereuses : Henri IV en ordonna la démolition.

Au pied de ces tours démantelées on a jeté sur la Seine un pont suspendu qui ouvre une communication utile et commode avec Louviers et diverses parties des départements de l'Eure et de l'Oise. Un peu en avant du château, se groupe le Petit-Andely, fraction de ville, pour ainsi dire dépendant du Grand-Andely, situé à 1 kilomètre de distance: L'hôpital Saint-Jacques, fondé en 1784, par le duc de Penthièvre, sur le bord du fleuve, et l'église paroissiale, dans le style du XIIIe siècle, sont dignes d'intérêt.

Le Grand-Andely, situé dans les terres, à 1 kilomètre de la Seine, est le chef-lieu d'une sous-préfecture du département de l'Eure, et le siége d'un marché important pour les grains. Cette ville renferme une belle église. Le portail nord est renaissance pure; celui à l'ouest présente deux tours régulières, réunies par une galerie découverte; à l'intérieur, on remarque les vitraux, les stalles, le buffet d'orgues, un bas-relief dans lequel on

peut voir l'image du Château-Gaillard, une mise au tombeau en pierre, et quantité d'ex-voto. On voyait, il y a encore peu d'années, au Grand-Andely, un beau specimen d'architecture domestique dans le style fleuri du XVIe siècle, appelé la *Grande-Maison*. Au hameau de Villers, à 6 kilomètres de cette ville, naquit, en 1594, le célèbre peintre Nicolas Poussin. Il ne reste aucune trace de la maison où il reçut le jour, mais le verger qui l'entourait a conservé le nom de *Clos-Poussin*. Un monument vient d'être élevé à ce grand artiste sur la place principale du Grand-Andely. Dans la salle de la mairie, on voit un tableau du Poussin, représentant Coriolan chez les Volsques, recevant sa femme et sa mère. Andely est la patrie des trouvères Henri et Roger d'Andely, de l'helléniste Turnèbe, de l'aéronaute Blanchard, et, pour ainsi dire, celle de l'habile ingénieur Brunel [1].

---

[1] Sir Isambart Brunel naquit le 25 avril 1769, à Hacqueville, à 12 kilom. des Andelys, et mourut à Londres, le 12 décembre 1849.


ARENULA · IN · MARE


19°
le Crotoy
Somme R.
Nouvion
de poste.
St. Valery
Cayeux
la Ferté
Boimont
Cambron
Ault
Valine
Miannay
S O M M E
le Treport
Woincourt
Hupy
Etalonde
Eu
la Bresle R.
Criel
Boscrocourt
Haincheville
Gamaches
50°
S. Maxent
Biville
Penly
Longroy
Baromesnil
Guilmecourt
Melleville
Villy
Monchaux
Blangy
Tourville
St. Quentin
Rieux
Bellengreville
Avennes
Bailly en Ri.
Grandcourt
Senarpont
Envermeu
Noyon
Charleval
Mainneville
Fleury
Radepont
Grainville
Andelle
Pt. S. Pierre
Côte des 2 Amans
Plaine de Brenneville
Etrépagny
Ecouis
Poses
L'EURE
Suzay
Gisors
les Andelys
Villers
Daubeuf
Chau Gaillard
Mt. Javoult
S. Pierre du Vauvray
S. Clair
Tourny
Chemin de Fer
S. Pierre la Garenne
Ecos
Gaillon
Pressagny
Epte R.
Eure R.

TABLE DES MATIÈRES.

CHEMINS DE FER.

ENVIRONS DE ROUEN.[1]

---

[1] Aux personnes qui veulent faire des promenades et des excursions aux environs de cette ville, nous recommandons la CARTE DE L'ARRONDISSEMENT DE ROUEN, feuille colombier (prix 1 f. 50 c.) coloriée, qui se trouve à la librairie Le Brument.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE A. LEBRUMENT,

Libraire de la Bibliothèque publique,

quai Napoléon, 55, *à Rouen*.

Ouvrages relatifs à l'Histoire de Normandie.

LES PRINCIPAUX ÉDIFICES

DE LA VILLE DE ROUEN EN 1525,

Dessinés à cette époque sur les plans d'un livre manuscrit conservé aux Archives de la ville, appelé

LE LIVRE DES FONTAINES,

Reproduits en fac-simile et publiés

Par T. DE JOLIMONT.

1 vol. in-4°, composé d'un texte explicatif et de cinquante planches, représentant, en *fac-simile exact et colorié à la main* :

1° Une miniature dans laquelle on voit Jacques Le Lieur, auteur ou donateur du *Livre des Fontaines*, offrant son livre au corps des échevins, assemblé dans une salle de l'Hôtel de Ville ;

2° Les armes avec supports de Jacques Le Lieur ;

3° Une vue générale de Rouen, en 1525, coloriée ;

4° Enfin, tous les Édifices, Portes, Forts, Églises, Maisons, Fontaines, etc., dessinés sur les plans du manuscrit.

PRIX : 80 FR.

Ouvrage tiré seulement à 120 exemplaires numérotés.

Regestrum

VISITATIONUM ARCHIEPISCOPI ROTHOMAGENSIS.

Journal des Visites pastorales d'Ende Rigaud

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

MCCXLVIII. — MCCLXIX;

Publié, pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Impériale avec autorisation du Ministre de l'Instruction publique.

PAR THÉODOSE BONNIN,

Membre de la Société des Antiquaires de Normandie.

2 VOL. IN-4°. PRIX 30 FR.

Le titre seul de l'ouvrage que nous annonçons sera auprès des personnes qui s'occupent d'études historiques, en Normandie surtout, une puissante recommandation.

Ce précieux journal, tenu par un des hommes le plus considérables de son temps, par celui à qui saint Louis donna de si hautes marques de confiance et comme souverain et comme père, avant que son successeur, menacé de la mort, l'instituât conseil de la régence du royaume, est écrit en entier (en latin) de la main même de l'illustre prélat, et a doté la science d'un des monuments les plus curieux de l'histoire du XIIIe siècle.

En un mot, les visites pastorales d'Eude Rigaud contiennent sur la géographie et la topographie,

les usages, les mœurs, la législation, la politique, et surtout sur le clergé de la Normandie au XIII[e] siècle, une multitude de faits d'une incontestable vérité, que ne fournissent aucuns des documents qui nous sont parvenus sur cette grande époque.

En souscription chez le même libraire et pour paraître prochainement :

DICTIONNAIRE
BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE NORMAND,
Par Th. LEBRETON,
Employé à la Bibliothèque publique de Rouen.—2 vol. in-8.

MANUEL
DE
BIBLIOGRAPHIE NORMANDE
OU CATALOGUE RAISONNÉ

De tous les ouvrages imprimés relatifs à l'histoire ecclésiastique, civile, judiciaire, militaire, monumentale, naturelle, etc. de l'ancienne province de Normandie, comprenant aujourd'hui les départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de l'Orne et de la Manche;

OUVRAGE DIVISÉ EN QUATRE PARTIES :

1° Un Dictionnaire des ouvrages relatifs à cette province, classés simultanément par ordre alphabétique de noms d'auteur, et par ordre alphabétique de titres, lorsque ces ouvrages sont anonymes ou pseudonymes; répertoire bibliographique auquel ont été

ajoutées des notices historiques, critiques et littéraires sur les hommes qui appartiennent à la Normandie par leur naissance, leurs actes et leurs écrits;

2° Un Dictionnaire géographique des noms de villes, bourgs, communes et hameaux, avec l'indication des ouvrages composés sur chacune de ces localités;

3° Un Catalogue méthodique des livres concernant l'histoire générale, la jurisprudence, l'histoire naturelle, la statistique, la topographie, etc. de la province de Normandie;

4° Un Essai historique sur l'histoire de l'imprimerie et de la librairie en Normandie, depuis l'origine de cet art jusqu'à nos jours;

Par Ed. FRÈRE,

Archiviste de la Chambre de Commerce de Rouen,
Membre de l'Académie des sc., arts et belles-lettres de cette ville, etc.

2 vol. in-8, imprimés sur le même format que le *Manuel du Libraire*, par Brunet, et publiés en 4 livraisons.

OUVRAGES
RELATIFS A L'HISTOIRE DE LA NORMANDIE.

Bonnin et Chassant. Puy de musique, érigé à Évreux, en l'honneur de madame sainte Cécile, publié d'après un manuscrit du XVIe siècle. In-8, 1837. 2 fr.

Bonnin. Opuscules et Mélanges historiques sur la ville d'Evreux et le département de l'Eure, in-12. 2 fr.

— Monstres générales de la noblesse du bailliage d'Evreux, en 1469. In-8, 1853.......... 3 fr.

— Souvenirs et Journal d'un bourgeois d'Evreux, 1740-1830. In-12, 1850................ 4 fr.

BOSQUET (Mlle Amélie). La Normandie romanesque et merveilleuse, traditions, légendes et superstitions populaires de cette province. in-8, 1845. 7 fr. 50

CANEL (A.) Essai historique, archéologique sur l'arrondissement de Pont-Audemer (Eure), 2 vol. in-8 et atlas, 1833.................. 15 fr.

CHÉRUEL. Histoire de Rouen pendant l'époque communale (1150-1382). 2 vol. in-8, fig., 1844. 14 fr.

CHASSANT (A.) La Muse normande de Louis Petit, de Rouen, en patois normand, 1658. Petit in-8., 1853...................... 2 fr.

— Le même, grand pap. vergé......... 4 fr.

CHASSANT (A.) et SAUVAGE. Histoire des Evêques d'Evreux, avec notes et armoiries. 1846, in-16. 1 fr. 50

COCHET (l'abbé.) Les Églises de l'arrondissement du Hâvre. 2 vol. in-8, ornés de 10 lithographies, 1844-46.................... 12 fr.

— Les Églises de l'arrondissement de Dieppe. 2 vol. in-8, ornés de 10 lithographies, 1846-50 .. 12 fr.

— Les Églises de l'arrondissement d'Yvetot. 2 vol. in-8 ornés de 40 grav. sur bois, 1852....... 12 fr.

— Etretat, son passé, son présent, son avenir. 2e édit., in-8, fig., 1853............. 1 fr. 25 c.

— La Normandie souterraine, ou notices sur des cimetières romains et des cimetières francs, explorés en

Normandie. 2e édit., in-8, orné de 18 planches, 1855 . . . . 7 fr. 50 c.

COLLEN-CASTAIGNE. Histoire de Bolbec. In-8, fig., 1839 . . . . 4 fr. 50 c.

DE CAUMONT. Statistique monumentale du Calvados, accompagnée de nombreuses planches intercalées dans le texte et planches séparées. 2 vol. in-8°. 24 fr.

DECORDE (l'abbé) Essai sur le canton de Neufchâtel-en-Bray. In-8, 1848 . . . . 4 fr.

— Essai sur le canton de Blangy 1 vol. in-8, 1850. 3 fr.

— Essai sur le canton de Londinières, in-8. 1851. 3 fr.

— Dictionnaire du Patois du pays de Bray. In-8. 3 fr.

DE LA RUE. Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands. 3 vol. grand in-8, 1834 . . . . 60 fr.

DE LA QUÉRIÈRE. Description historique des Maisons de Rouen les plus remarquables. 2 vol. in-8, fig., 1821-1841 . . . . 16 fr.

— Rouen. Revue monumentale, historique et critique, in-18, 1835 . . . . 3 fr. 50 c.

— Essais sur les Girouettes, Épis, Crêtes et autres décorations des anciens combles et pignons, pour faire suite à l'histoire des habitations au moyen-âge. In-8, avec 8 planches gravées. 1846 . . . . . 5 fr.

— Recherches historiques sur les Enseignes des maisons particulières, suivies de quelques inscriptions murales prises en divers lieux. In-8, fig., 1852 . . . . 3 fr.

DELISLE (L.) Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au

moyen-âge. In-8, 1851 . . . . 12 fr.

Depping. Histoire des expéditions maritimes des Normands, et de leur établissement en France au xe siècle. In-8, 1843 . . . . 7 fr. 50 c.

— Histoire de la Normandie sous le règne de Guillaume le Conquérant et de ses successeurs, depuis la conquête de l'Angleterre jusqu'à la réunion de la Normandie au royaume de France. 2 vol. in-8, 1835 (Ouvrage adopté par l'Université.). . . . . 10 fr.

Description de l'Eglise de Notre-Dame-de-Bonsecours, près Rouen. In-4, orné de 5 lithographies, 1847. . . . . 5 fr.

Deshayes. Histoire de l'Abbaye royale de Jumiéges. In-8, fig. 1829. . . . . 6 fr.

Deville (Achille). Essai sur l'Église et l'Abbaye de Saint-Georges de Bocherville, près Rouen. Grand in-4, fig., 1827 . . . . 15 fr.

— Histoire du Château-Gaillard et du siége qu'il soutint contre Philippe Auguste en 1203 et 1204. Grand in-4, fig., 1829 . . . . 15 fr.

— Tombeaux de la Cathédrale de Rouen. In-8, fig., 1837 . . . . 7 fr.

— Histoire du Château et des Sires de Tancarville. In-8, fig. 1834. . . . . 6 fr.

— Notice sur Robert le Diable. In-8, 1836. 1 fr. 25 c.

— Histoire du Château d'Arques. In-8, fig., 1839. 7 fr.

— Revue des architectes de la Cathédrale de Rouen jusqu'à la fin du xvie siècle. Grand in-8. 1848. 3 fr.

Dibdin. Voyage bibliographique, archéologique et pit-

toresque en Normandie, traduit de l'anglais par Th. Licquet. 4 vol. in-8, fig. 1825. . . . . . 20 fr.

Dibon. Essai historique sur Louviers. In-8. 1836. 5 fr.

Dubois (Louis). Recherches archéologiques, historiques, etc., sur la Normandie. In-8. 1843, . . 6 fr.

— Histoire de Lisieux et de l'arrondissement, avec un beau plan de Lisieux et plusieurs vues des monuments, etc. 2 vol. in-8. 1845 . . . . 20 fr.

Ducarel. Antiquités Anglo-Normandes, trad. de l'anglais par Léchaudé-d'Anisy. Gr. in-8, fig. 1823. 30 fr.

Duméril (Edelestan). Dictionnaire du patois normand. In-8. 1850. . . . . 7 fr. 50 c.

Estancelin. Histoire des comtes d'Eu. In-8, fig. 1828 . . . . 6 fr.

— Recherches sur les voyages et les découvertes des Navigateurs normands, en Afrique, dans les Indes Orientales et en Amérique. In-8. 1832 . . . 6 fr.

Fallue. Histoire politique et religieuse de l'Église métropolitaine et du Diocèse de Rouen. 4 vol. in-8. 24 fr.

Floquet. Histoire du Privilége de Saint-Romain, etc. 2 vol. in-8, fig. 1833. . . . . 16 fr.

— Essai historique sur l'Échiquier de Normandie. In-8 1840. (Tiré à 120 exemplaires). . . . . 7 fr.

— Diaire ou Journal du Voyage du Chancelier Séguier en Normandie (1639-1640), après les séditions des Nu-Pieds; publié pour la première fois d'après les mss. de la Bibliothèque impér. In-8, fig. 1842. 7 fr.

Frère (Ed.) Voyage de Paris au Havre. In-18, avec 11 gravures et 2 cartes. 1844. . . . . . 2 fr. 50 c.

—De l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen dans les XVe et XVIe siècles, et de Martin MORIN, célèbre imprimeur rouennais. Petit in-4. 1843 . . . 4 fr.

— Guide du Voyageur en Normandie, in-18, avec 4 gravures et 1 carte routière de Normandie. 3 fr.

FÉRÉ (Oct.) Légendes et traditions de la Normandie. In-8, fig. 1845 . . . . 3 fr.

GADEBLED. Dictionnaire topographique, statistique et historique du département de l'Eure. In-12, avec une carte. 1840 . . . . 4 fr.

GAULTIER D'ARC. Histoire des Conquêtes des Normands en Italie, en Sicile et en Grèce, 1016-1085. In-8, et atlas. 1830. . . . . 10 fr.

GILBERT. Description de la Cathédrale de Rouen. In-8, fig. 1837.. . . . . 5 fr.

— Description historique de l'Église de Saint-Ouen de Rouen. Grand in-8, fig. 1822. . . . . 5 fr.

JANIN (J.) La Normandie, illustrée par Morel-Fatio, H. Bellangé, Alf. Johannot. Grand in-8, avec costumes coloriés et vignettes sur bois. 1844. 20 fr.

LANGLOIS (E.-H.) Notice sur l'incendie de la Cathédrale de Rouen. In-8, fig., 1823. . . . . 5 fr.

— Essai sur les Énervés de Jumiéges et sur quelques Décorations singulières des Églises de cette abbaye, suivi du miracle de sainte Bauteuch. In-8, fig. 1838. . . . . 6 fr.

— Stalles de la Cathédrale de Rouen. In-8, fig. 1836.. . . . . 6 fr.

— Essai sur la Calligraphie des manuscrits du moyen-

âge, et sur les ornements des premiers livres d'heures imprimés. In-8, fig. 1841 . . . . 8 fr.

— Essai historique et philosophique sur les Danses des Morts. 2 vol. grand in-8, accompagnés de 54 planc. et de nombreuses vignettes, dessinées et gravées. (Ouvrage complété et publié par MM. André Pottier et Alf. Baudry.) 1852 . . . . 25 fr.

LANGLOIS (l'abbé) Histoire du Prieuré du Mont-aux-Malades-lès-Rouen et Correspondance du Prieur de ce monastère avec saint Thomas de Cantorbéry, 1120-1820. 1 vol. in-8, 1851. . . . . 6 fr.

— Recherches sur les Bibliothèques des Archevêques et du Chapître de Rouen, (1er Mémoire). In-8, 1 planche, 1853. . . . . 1 fr. 50 c.

— Nouvelles Recherches sur les Bibliothèques des Archevêques et du Chapître de Rouen, (2e Mém.) In-8, 1854. 1 fr.

LE PREVOST. Dictionnaire des anciens noms de lieux du département de l'Eure. In-12. 1839. . . 4 fr.

LICQUET. Rouen, son Histoire, ses monuments, ses environs, guide nécessaire aux voyageurs pour bien connaître cette capitale de la Normandie et les localités voisines les plus intéressantes. Sixième édition, revue et annotée par Éd. Frère, ornée de gravures. d'un plan de Rouen et d'une carte de la Seine-Inférieure. In-18, 1855. . . . . 2 fr.

— Le même ouvrage, format in-12. 1855. . . 3 fr.

— Le même ouvrage, en anglais. 1855. . . . 3 fr.

— Le même ouvrage, in-18, en anglais. . . . . 2 fr.

— Recherches sur l'Histoire religieuse, morale et littéraire de Rouen, depuis les premiers temps jusqu'à Rollon. In-8. 1826 . . . . 1 fr. 50 c.

— Histoire de Normandie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de l'Angleterre, en 1066. 2 vol. in-8, avec une carte. 1835. . . . . . . 12 fr.

Le Roux de Lincy. Essai historique et littéraire sur l'Abbaye de Fécamp. In-18. fig. 1839. . . . . 6 fr.

Mairie (Potin de la). Recherches sur la ville de Gournay. 2 vol. in-8, fig., 1842. . . . . 10 fr.

Michel (Francisque). Chroniques Anglo-Normandes. Recueil d'extraits et d'écrits relatifs à l'Hist. de Normandie et d'Angleterre, pendant les XI[e] et XII[e] siècles; publié, pour la première fois, d'après les manuscrits de Londres, de Cambridge, de Douai, de Bruxelles et de Paris. (Imprimé sous les auspices et avec l'autorisation de M. Guizot.) 3 vol. in-8. 1836-39. 12 fr.

— Les Chroniques de Normandie, publiées d'après un manuscrit du XIII[e] siècle de la Bibliothèque du Roi. Petit in-4, avec une miniature peinte (tiré à 210 exemplaires), cartonné à l'anglaise. 1839. 12 fr.

— Chronique des Abbés de Saint-Ouen, publiée, pour la première fois, d'après un manuscrit du XIV[e] siècle de la Bibliothèque du Roi. Petit in-4, fig. 1840. 7 fr.

Miracle de Nostre-Dame, de Robert le Dyable, filz du Duc de Normendie, à qui il fut enjoint, pour ses meffaiz, qu'il féist le fol sans parler; et depuis ot Nostre-Seignor mercy de li et espousa la fille de l'Empereur; publié, pour la première fois, d'après

un manuscrit du XIVe siècle de la Bibliothèque impériale. In-8, fig. 1836 . . . . 6 fr.

MONIN (C.-V.) Dictionnaire historique, moral et religieux, et description géographique, biographique, statistique et postale complète de toutes les villes, bourgs, communes et hameaux du département de la Seine-Inf. In-12, orné de 5 cartes. 2 fr.

MORLENT. Guide du Voyageur au Havre. In-18, fig. 1853 . . . . 2 fr.

— Voyage historique et pittoresque du Havre à Rouen, sur la Seine, en bateau à vapeur. In-18, fig. et carte. 1844. . . . . 1 fr. 50 c.

NORMANDIE ILLUSTRÉE (la), Monuments, Sites et Costumes des départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de l'Orne et de la Manche; dessinés d'après nature par F. Benoît, et lithographiés par les premiers artistes de Paris : texte par M. Raymond Bordeaux et Mlle Amélie Bosquet, sous la direction de M. André Pottier, pour la Haute-Normandie, et par MM. Charma, Le Héricher, de la Sicotière et Travers, sous la direction de M. G. Mancel, pour la Basse-Normandie. 2 vol. in-f^{o}, 1853-1855. 120 fr.

OUIN-LACROIX. Histoire des anciennes Corporations d'Arts et Métiers et des Confréries religieuses de la capitale de la Normandie. In-8, fig. 1850. 8 fr.

— Le même, avec 29 planches lithographiées. 12 fr.

PLUQUET. Notice sur la Vie et les Écrits de Robert Wace, poëte normand du XIIe siècle. Gr. in-8, fig. 1824. 3 fr.

— Contes populaires, Préjugés, Patois, Proverbes, Noms de lieux de l'arrondissement de Bayeux. in-8, fig. 1834. . . . . 3 fr.

Pottier (André). Revue Rétrospective Normande. Documents inédits pour servir à l'Hist. de Rouen et de la Normandie. Grand in-8. 1842 . . . 10 fr.

Raynouard. Observations philologiques et grammaticales sur le Roman de Rou, et sur quelques règles de la langue des Trouvères au XII[e] siècle. *Dans le même volume :* Supplément aux Notes historiques sur le Roman de Rou, par A. LePrevost. In-8. 1829. 3 fr.

Revue de Rouen et de la Normandie, années 1833-1852. 20 vol. gr. in-8, ornés de planches, (collection complète), demi-rel. . . . . 150 fr.

Richard. Recherches historiques sur Rouen. In-8. 1844.. . . . . 6 fr.

Thierry (Augustin). Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands. 4 vol. in-12. 1851. 14 fr.

Tirel de Momtmirel. Histoire abrégée de Normandie, In-12, fig. 1844. . . . . 3 fr.

Vaultier. Histoire de la ville de Caen. In-12. 1843. 3 fr. 50 c.

Vital (Orderic). Ecclesiasticæ historiæ libri tredecim; ex veteris codicis uticensis collatione emendavit et suas animadversiones adjecit Augustus Le Prevost. Paris, J. Renouard, 1838-1852; tomes 1 à 4, in-8. (Publié par la Société de l'hist. de France). 36 fr.

— Histoire de Normandie, traduite pour la première fois en français, par M. Guizot. 4 vol. in-8. 1826. 24 f.

WACE (Robert). Le roman de Rou et des Ducs de Normandie, publié, pour la première fois, d'après les manuscrits de France et d'Angleterre, avec des notes pour servir à l'intelligence du texte, par F. Pluquet. 2 vol. in-8, fig. 1827. (Épuisé). . 25 fr.

— Établissement de la fête de la Conception de Notre-Dame, dite la fête aux Normands; publié, pour la première fois, d'après les manuscrits de la Bibl. impér., par Mancel et Trébutien. 1842, in-8. 7 fr.

Ouvrages divers.

LE ROMAN DE BRUT, publié, pour la première fois, d'après les manuscrits des Bibliothèques de Paris, avec un commentaire et des notes par Le Roux de Lincy, 2 vol. in-8, fig. 1838 . . . . 15 fr.

— Analyse du Roman de Brut, par Le Roux de Lincy. In-8. 1838. . . . . 5 fr.

HISTOIRE des Anglo-Saxons, par sir Francis Palgrave, conservateur des Archives du Trésor royal de l'Échiquier, traduit de l'anglais, par Alexandre Licquet. In-8, fig. 1836. . . . . 5 fr.

FRAGMENTS littéraires de lady Jane Grey, reine d'Angleterre, avec la traduction; précédés d'une Notice sur la vie et les écrits de cette femme célèbre; par Ed. Frère. In-8, portrait. 1832. . . . . 4 fr.

DICTIONNAIRE des Arts du Dessin: la peinture, la sculpture, la gravure et l'architecture; par M. Boutard. In-8. 1826. 5 fr.

COURS d'Antiquités monumentales, par M. de Caumont, 6 vol. in-8 et atlas; chaque volume se vend séparément avec un atlas. . . . . 12 fr.

ABÉCÉDAIRE, ou Rudiment d'archéologie, par M. de Caumont, ouvrage accompagné de plus de 600 planches intercalées dans le texte. 2 vol. in-8. . 15 fr.

ESSAI historique et descriptif sur la peinture sur verre, ancienne et moderne, et sur les vitraux les plus remarquables de quelques monuments français et étrangers; suivi de la Biographie des plus célèbres peintres-verriers; par E.-H. Langlois. In-4, fig. 1832. Épuisé.

PALÉOGRAPHIE des Chartres et des Manuscrits du XIe au XVIIe siècle, par A. Chassant; in-12, planches. 1854. 8 fr.

— DICTIONNAIRE des Abréviations latines et françaises usitées dans les inscriptions lapidaires et métalliques, les manuscrits et les chartes du moyen-âge, par A. Chassant; in-12. 1846. . . . . 8 fr.

NOTA. On trouve à la même librairie presque tous les ouvrages *anciens et modernes* relatifs à l'histoire de Normandie, les vues et les monuments les plus remarquables de cette province, toutes les bonnes nouveautés de la littérature contemporaine, des itinéraires et cartes géographiques pour tous les pays, etc.

Rouen. Imp. LECOINTE frères, rue Cauchoise, 6.

ALB

ARENULA · IN · MARE